
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE
DE LA GRANDE GUERRE
DES
PAYSANS

ALENÇON. — TYP. DE POULET-MALASSIS ET DE BROISE.

HISTOIRE
DE LA GRANDE GUERRE
DES
PAYSANS

PAR

ALEXANDRE WEILL

—

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UNE NOUVELLE PRÉFACE

> « L'Histoire est le Tribunal du monde. »
>
> SCHILLER



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

—

1860



PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

En 1845, dans une conversation que j'eus avec un grand écrivain, plus tard grand homme d'Etat, sur les précurseurs de la Révolution française, j'essayai de lui tracer un tableau succinct de la lutte sociale qui en Allemagne suivit la *Réforme* et précéda la *Guerre de Trente ans*.

— Cette *Guerre des Paysans*, comme vous l'appelez, me dit mon indulgent interlocuteur, est complétement inconnue en France. Vous devriez en recueillir et publier l'histoire. Je vous promets un succès réel.

Confiant dans cette parole encourageante, je me mis à l'œuvre.

Il existe en Allemagne plusieurs histoires spé-

ciales de la *Guerre des Paysans*, grandes et petites, notamment de Weber et de Bauer. Presque tous les auteurs d'histoires universelles, tels que Beker, Rottek et autres, en ont ébauché les figures principales.

Pourtant c'est au professeur Zimmerman que nous devons les documents les plus complets sur cette grande épopée sociale, et pour rendre à César ce qui lui appartient, c'est le roi de Wurtemberg actuel qui, en assurant une pension au jeune professeur, l'a mis à même de fouiller pendant des années dans toutes les archives de la haute et de la basse Allemagne, afin de combler les lacunes qui existaient dans cette partie aussi intéressante qu'importante de l'histoire du progrès.

Mais M. Zimmerman a publié tous ces matériaux dans leur primitive originalité. Il en résulte que ce sont des documents historiques, des *sources* comme l'on dit, plutôt qu'une histoire de la *Guerre des Paysans*. Les quatre volumes du docte professeur contiennent, certes, des blocs d'histoire d'une grande valeur, mais ces blocs sont erratiques, sans aucune liaison entre les différentes parties.

C'est le résultat forcé du morcellement de l'Allemagne et de l'autonomie municipale de chaque

bourgade. Toute province, toute ville, tout petit bourg a sa chronique et tend à la transmettre à la postérité jusque dans les moindres détails.

De temps à autre M. Zimmerman, dominant la matière et s'élevant dans les régions de la raison historique, s'abandonne à la fougue poétique de ses principes, et dans ces moments trop rares il est vraiment admirable !

J'ai mis plus de deux années de travail à élaguer ces matériaux, à les grouper, à leur insuffler une âme, à leur donner l'unité voulue pour toute œuvre française. Partout où les pensées de Zimmerman cadraient avec mon récit je les ai traduites, aussi fidèlement que possible et en citant le nom de l'auteur. Ces pensées, parfois un peu obscures et s'étouffant l'une l'autre, ont souvent eu besoin d'être éclaircies et groupées dans leur signification philosophique et chronologique.

Pour tout le reste j'ai suivi mes propres inspirations, et après m'être fait un jugement sur chacun des faits isolés, j'ai tâché de les unir, de les lier ensemble par le même lien spirituel, par les mêmes principes vivifiants, générateurs et conservateurs (1) !

(1) Cela n'a pas empêché un certain M. Quérard de prétendre dans un libelle bibliographique que ma *Guerre des*

Ces principes générateurs et conservateurs sont ceux de la Révolution de 89; principes d'égalité divine et de dignité humaine; principes de liberté, de vertu et de conscience contenus déjà dans l'idéal de l'Ecriture.

On a cru que j'avais depuis déserté cette sainte cause qui fut, est et sera toujours celle de toutes les raisons, de toutes les consciences, de tous les cœurs droits, de tous les esprits sains, en un mot de tous les hommes de bien. On a cru que

Paysans était une traduction de Zimmerman. Je lui ai prouvé d'abord verbalement son erreur, mais comme il y persistait, je l'ai cité devant la police correctionnelle où, renonçant à tous dommages et intérêts, je lui ai laissé trois mois de temps pour m'indiquer une seule ligne *traduite,* sauf les passages que j'ai cités moi-même, toujours en nommant l'auteur. Le tribunal a condamné M. Quérard à faire disparaître sa diffamation par un carton. L'a-t-il fait? Je ne m'en soucie guère! Dix ans plus tard, un autre critique (un homme grave, celui-là), M. Vapereau dans son *Dictionnaire des Contemporains* (1re édition), a gravement dit que j'étais l'auteur de la *Guerre des Paysans*, *roman* traduit de Zimmerman.

Ces pages ont d'abord paru dans *la Phalange*, puis, sur la recommandation de Philarète Chasles, M. Amyot me les édita en volume. Je suis l'obligé de ces deux amis, et c'est pour moi un vrai bonheur de dire le bien que l'on me fait. Je dois surtout constater ici l'action d'un noble cœur. Le lendemain de la signature du traité rédigé par feu le père Amyot, Eugène Sue m'offrit par une lettre mille francs pour publier l'ouvrage à ses frais. Je n'ai point accepté cette offre. Mais plus tard, quand l'ardeur aveuglante de la lutte politique nous jeta aux deux points opposés de la bataille, je n'ai pas oublié un instant que j'étais son ami et son obligé !

j'avais renié les principes défendus dans ce livre, sinon avec talent du moins avec une certaine chaleur de conviction.

J'avais cru, moi, que la conquête de ces principes était assurée et imprescriptible. Je les avais cru compatibles avec l'ordre prêché par la *Gazette de France.*

Longtemps avant moi, Luther, malgré son génie, a commis la même faute. Effrayé par les principes extrêmes des chefs des paysans, il fit cause commune avec les *Gazettes* de son époque, espérant qu'après la victoire on respecterait les conquêtes de la conscience.

Il se trompa ! Il confessa cette erreur en versant des larmes de repentir.

Lamennais, le plus grand écrivain de notre époque, n'a-t-il pas cru un instant que le néo-catholicisme pouvait devenir le drapeau d'affranchissement intellectuel pour tous les peuples !

Ces erreurs ne sont commises que par des esprits naïfs et idéalistes, prompts à devancer le temps, revêtant dans leur imagination le présent prosaïque de la pourpre poétique de l'avenir.

Sous le mot *catholicisme*, j'entendais le christianisme le plus pur et le plus évangélique, qui, tout en prêchant certains dogmes surnaturels, admet au festin divin et aux mêmes places d'hon-

neur tous les humains croyant au bien, au beau et au vrai !

Illusion !

Dès qu'un parti se dit *exclusivement* catholique il devient forcément intolérant, fanatique et persécuteur. Il ne lui manque que le pouvoir séculier ! Non-seulement il appelle tout penseur, tout homme de *raison religieuse*, tout adversaire philosophique, un *hérétique*, un *démon de l'enfer*, sans entrer avec lui en discussion ; non-seulement il regarde au fond de son cœur les principes de 89 comme autant de victoires iniques remportées par des impies sur les fidèles de Dieu ; non-seulement il conserve dans son esprit l'idéal politique de la féodalité nobiliaire avec plus ou moins de franchises municipales et représentatives ; non-seulement il considère comme un intrus, comme un inférieur, tout dissident, et partant le priverait, s'il le pouvait, par avancement d'hoirie, ou plutôt d'exhérédation céleste, de tout droit politique et communal ; mais encore ce parti, pour peu qu'il mette la foi au-dessus de la raison, n'est ni français, ni allemand, ni anglais, attendu que dans les grandes occasions — j'en ai vu des preuves — il est prêt à sacrifier tous les intérêts de sa patrie à ceux de son seul et unique chef résidant à l'étranger.

Quand de temps à autre je lis une de ces feuilles noires, sauvages, prêtes à dévorer des âmes, je frissonne d'épouvante en songeant combien de haine et de ridicule j'ai dû accumuler sur ma tête en leur livrant mes pensées et mes rêves poétiques.

Avec quel bonheur, depuis ce temps, j'ai relu ma *Guerre des Paysans*.

Si, en 1847 et 1848, les excès des Anabaptistes m'ont dégoûté des rêves ultra-socialistes, en 1858 et 1859 les journaux ultramontains m'ont fait comprendre le repentir de Luther et les larmes de sang de Florian Geyer et de Wendel Hipler !

Abstraction faite de tout esprit de parti, tout être humain qui déclare posséder à lui seul la vérité absolue en dehors de laquelle il n'y a point de salut, non-seulement est un odieux tyran, mais encore est en voie de devenir un malhonnête homme. On n'est juste qu'en *cherchant* la vérité, car pour ce but on admet tous ses semblables. La raison a été donnée à l'homme pour chercher Dieu en toute liberté. Dans cette recherche, dans cette marche ascensionnelle et libre vers l'avenir, est le bonheur, la vie de l'humanité. Celui-là est un misérable ou plutôt un fou qui, tournant la face vers le passé, s'écrie :

Je le tiens votre Dieu ! Le ciel est là devant moi ; derrière moi il n'y a que l'enfer ! L'humanité elle-même cesserait d'être, si la recherche de la vérité cessait un instant !

Donc tout homme qui cherche Dieu de sa raison, même en le niant, est l'égal en droits — pourvu qu'il remplisse ses devoirs sociaux — du croyant le plus fervent.

Or, du moment que l'humanité admet la pleine et entière liberté de foi et de conscience, toutes les autres libertés en découleront naturellement, là un peu plus tôt, ici un peu plus tard !

Les questions religieuses, loin d'être de second ordre ont toujours dominé — ce livre en fait foi — toutes les autres questions politiques.

Du moment qu'un catholique, qu'un protestant, qu'un juif et qu'un musulman, après avoir accompli leurs devoirs de citoyen, sont égaux devant le droit humain — et jamais on ne leur accordera cette égalité sur la terre si on ne les croit pas égaux devant Dieu — le code civil de l'humanité est fondé !

Ce sont là les principes de 89 !

Principes contenus dans plusieurs chapitres de la Bible et de l'Evangile, ordonnant que l'homme soit jugé sur l'œuvre et non sur la foi, d'après l'esprit et non selon la lettre.

Cette égalité à peine établie, tout droit divin disparaît! La noblesse héréditaire devient un mot, car elle ne sert à rien. Dès qu'une seule loi régit tous les citoyens, il n'y a plus de privilége. Le pouvoir lui-même, à la longue, n'est possible qu'en accomplissant fidèlement ses lourds devoirs!

Si donc 89 est une ère d'accomplissement évangélique; une ère qui a mis en œuvre et transformé en faits sociaux la parole sacrée de tant de prophètes poétiques, avec quel bonheur ne doit-on pas lire et relire les récits des combats dans lesquels nos nobles et hardis précurseurs ont lutté, souffert et répandu le sang de leur vie pour le triomphe de ces mêmes principes qui, dans notre patrie plus heureuse, sont devenus la sauvegarde de notre raison, l'étendard de notre libre conscience, le palladium de notre dignité, la seule conquête pour la conservation de laquelle tout homme de bien doit sacrifier sans hésiter sa fortune et sa vie!

Oui, je le répète! On ne lira pas sans un saint frémissement l'histoire de Hutten et de Sikingen, celle de Jacob Wehe, de Thomas Munzer, de Carlstad, de Florian Geyer et de Wendel Hipler. En lisant ces récits pleins de raison et de sang on puisera les forces nécessaires pour les luttes spi-

rituelles du présent. L'étude de l'histoire n'empêche pas toujours de commettre les fautes du passé, mais souvent aussi elle donne du courage pour avancer, le front haut et d'un pied ferme, dans le chemin de la recherche de la *vérité*, qui, seule, comme l'a dit Hutten, conduit à la liberté.

Paris, le 22 octobre 1859.

L'HISTOIRE

ET

L'HISTORIEN

L'HISTOIRE

ET

L'HISTORIEN

Nous allons entreprendre une tâche pénible et douce à la fois. Attristé par l'aspect de notre antagonisme politique et social, profondément pénétré du grand principe de la solidarité humaine, nous avons fouillé dans les annales du peuple allemand, de ce peuple qui, le premier dans l'occident, a brandi avec succès le flambeau de la raison, et nous avons trouvé dans son histoire de la *Guerre des Paysans* (*Bauernkrieg*) tous les principes, tous les germes, toutes les luttes de la Révolution française. Nous avons frémi d'enthousiasme et d'attendrissement en parcourant les différentes chroniques de cette ère si riche en péripéties dramatiques, et souvent, hélas, sanglantes. Au milieu du découragement général, nous avons puisé dans cette étude de nouvelles forces pour l'avenir, une foi inébranlable à la liberté de la raison, qui, tôt ou tard, sortira victorieuse de la lutte contre les priviléges, les préjugés, l'égoïsme et la force brutale.

La vérité ne meurt jamais, a dit un sage de l'anti-

quité. De même que le soleil, elle ne se couche que pour se lever plus radieuse, plus fertilisante, plus puissante. Le jour où meurt un grand homme, un autre naît, afin de poursuivre l'œuvre sacrée, d'autant plus féconde en résultats que, durant cet intervalle, elle a sommeillé sous terre pour y prendre de nouvelles racines, pour y puiser de nouvelles forces.

Or, il en est des peuples comme des hommes. Tous ensemble ne forment qu'une grande armée, distinguée seulement par le langage et l'uniforme, mais obéissant à une seule force, soit pour défendre, les armes à la main, le terrain gagné sur le passé, soit pour étendre le vaste domaine de l'humanité par les sciences, les arts et l'industrie. Tous se remplacent et se suppléent; tous enfin sont solidaires les uns des autres.

L'histoire universelle des peuples, c'est la charte une et indivisible de l'humanité; c'est le traité synallagmatique entre Dieu et l'homme; c'est l'odyssée du ciel et de la terre !

Etre historien, ce n'est donc pas tomber sur des faits historiques plus ou moins curieux et les transcrire; ce n'est pas apprendre au monde quelque chose que d'autres, longtemps avant, ont mieux su, mais c'est plonger dans le passé pour préparer l'avenir. Etre historien, c'est couver l'œuf des grands hommes et des grands faits accomplis, pour faire percer la coque aux grands hommes et aux grands faits à venir. Pour cela on n'a pas besoin d'être un Tacite, ni un Gibbon, ni même un Cornelius Népos, il suffit d'être un homme; mais dans cet homme il faut qu'il y ait un cœur, et, dans ce cœur, il faut qu'il y ait un principe grand, juste, fécond, large et indépendant !

Expliquons-nous.

Dans chaque fait historique il y a une cause première qui est intellectuelle. Il n'est point de fait, si futile qu'il paraisse, qui ne soit la conséquence d'une idée.

Le principe est inné et vient de Dieu. L'âme est un tissu cellulaire d'idées, tissu indissoluble et indestructible. Il se peut que le principe ne produise pas coup sur coup toutes les conséquences dont il est gros, mais cela ne l'empêche pas d'être et de se développer avec le temps selon les lois de la logique.

L'âme de l'humanité, son essence divine, c'est son aspiration continue vers la liberté de la raison, à travers les luttes et les obstacles. L'histoire n'en est que la preuve écrite sur parchemin. C'est la ruche où le philosophe, ce prêtre de l'humanité, prend son miel; c'est la table d'airain où, en lettres ineffaçables, est gravée la révélation permanente et incessante de la divinité. Mais loin d'être la loi, le fait historique n'en est que l'esclave. La loi, c'est l'idée, irradiation divine; c'est la raison, éclair céleste; le fait n'en est que la conséquence logique et forcée. Seulement, de même que Cuvier découvre une loi organique dans la forme d'un os, l'historien philosophe, d'un seul fait, extrait et pénètre le principe qui l'a produit, même si ce principe s'est perdu dans les temps. Et c'est ce qu'on appelle être historien!

Et non-seulement l'historien remonte par le fait à l'idée, mais encore, se posant hardiment sur la flèche du principe et laissant planer son regard sur l'horizon de l'humanité, il voit l'avenir se dérouler devant lui comme Moïse a vu la Palestine du haut du mont Horeb.

Un prophète, c'est un philosophe logique, déduisant le présent du passé, et les faits de l'avenir, comme conséquences inévitables du présent. La prophétie, c'est l'intuition de la logique.

Il n'y a qu'un seul créateur, il n'y a qu'une seule science une et indivisible, il n'y a enfin qu'une seule raison, et c'est la logique (*Logos, Verbum*). Au commencement fut le Verbe, il règnera jusqu'à la fin.

Etre historien, c'est donc être prophète!

Pour être historien, prophète et philosophe, on n'en est pas moins patriote; mais l'historien qui n'est que patriote est dans le faux.

Que dirait-on d'un médecin qui, méprisant la loi générale de la circulation du sang, et prenant isolément un membre humain, s'amuserait à le décharner, à le désosser, à l'anatomiser pour s'écrier : Voilà le corps de l'homme! — C'est là le rôle de l'historien exclusivement patriote!

Celui, au contraire, qui ne perdant jamais de vue les lois générales de l'organisation humaine, voue toute son activité à une branche spéciale, n'en est pas moins un grand médecin.

Or, dans le domaine de l'histoire, il n'y a aucune prééminence pour un peuple plutôt que pour un autre. Certes, dans le corps humain, le cœur et le cerveau sont deux organes plus précieux que le bras et la jambe. Un homme peut vivre sans jambes, il ne vivrait pas sans tête. Certaines nations n'ont pris aucune initiative dans la marche intellectuelle de l'humanité, mais elles n'en sont pas moins nécessaires pour l'harmonie et la beauté de l'ensemble. Un homme, si spirituel qu'il soit, est souvent gêné dans ses mouvements

parce qu'il a mal au pied. Eh bien, un peuple, quoiqu'à la tête de l'humanité, n'est pas moins souvent arrêté dans sa marche par les maladies morales d'un tout petit autre peuple, qui, pris isolément, n'aurait pas la moindre importance. Nous l'avons déjà dit, mais on ne saurait assez le répéter : tous les peuples de la terre sont autant de membres de l'humanité, solidaires les uns des autres, et dont chacun remplit les fonctions, grandes ou petites, inhérentes à sa virtualité.

C'est là la grande vérité du christianisme. Longtemps avant, il est vrai, l'histoire suit la même voie, tracée par la raison divine de Moïse, et tend vers le même but sacré du progrès. Mais à partir de ce moment seul, la conscience humaine devient universelle, et l'histoire des peuples s'appelle : *histoire de l'humanité.*

Jésus expliquant Moïse est le nœud symbolique et céleste qui, concentrant tous les rayons de l'intelligence humaine, en forme un faisceau lumineux pour éclairer le passé aussi bien que l'avenir.

Après lui il s'agissait, et il s'agit encore, de déblayer le chemin, de dessécher les marais de barbarie, de percer les montagnes de préjugés, d'extirper les forêts d'ignorance, de jeter des ponts sur les bas-fonds d'égoïsme, et finalement de défricher les landes incultes de l'intelligence et du cœur.

C'était là, et c'est encore le but de l'histoire.

Pour atteindre ce but, il fallait non-seulement des travailleurs, mais des ingénieurs, des architectes, des sculpteurs de la pensée ; en d'autres termes, il fallait qu'il y eût encore des révélateurs, ces disciples directs de Jésus, pour poursuivre et mener à bonne fin l'œuvre divine. Et ce sont les grands penseurs, les grands écri-

vains, les grands rois, au sein desquels Dieu a mis un peu moins de boue terrestre et un peu plus de feu céleste ; ces hommes-principes, ces piliers éternels de l'histoire et de l'humanité, véritables hommes-liges de la raison. La tête courbée vers la terre, comme l'épi rempli de grains, ils n'ont qu'un plaisir : le travail, et ne connaissent qu'un but : le progrès. Ce sont enfin les grands révolutionnaires creusant des sillons dans les flancs endurcis de la société pour y jeter des semences d'avenir et de bonheur universel.

Ces hommes surgissent chez tous les peuples et contribuent tous, chacun pour sa part, au bien général. Comme avant le christianisme, le progrès, personnifié, incarné dans des individualités, passe d'une nation à l'autre, mais avec la différence que toutes ces nations, même en se combattant, non-seulement obéissent à la même loi, mais ont la conscience, sinon de leur confraternité, du moins de leur solidarité, marchant pour ainsi dire au pas de course vers le but divin de l'histoire.

Aussi l'histoire d'un peuple, quel qu'il soit, est non-seulement un reflet de l'histoire universelle, mais c'en est une partie intégrale, une nervure indispensable. L'histoire d'Allemagne et d'Angleterre, outre qu'elle est nécessaire pour comprendre et saisir la marche de l'humanité, est une partie essentielle de l'histoire de France ; non-seulement par les faits qui s'y rattachent, mais par la filiation naturelle des idées. Telle phase de l'histoire allemande, comme par exemple la *Réforme* et la *Guerre des Paysans*, a plus d'importance pour la France moderne que toute son histoire depuis Hugues-Capet jusqu'à Louis XI. L'idée,

c'est le sang de l'humanité, c'est son principe vital; le fait, à la rigueur, n'est qu'accessoire. A l'apparence, le fait nous prouve que l'idée n'a pas triomphé. Qu'importe ! le temps n'entre pour rien dans la lutte d'un principe. Mille ans, comme à Dieu, lui paraissent un jour. En France, en Angleterre, en Bohême, en Allemagne, les paysans qui se battent au nom de l'Evangile, succombent et cèdent à la force brutale, mais l'idée ne succombe pas et ne saurait succomber. Deux siècles plus tard elle commence sa marche triomphale par la prise de la Bastille... Patience ! Nous ne sommes que les vagues innombrables de l'océan qui s'appelle : Humanité. Qu'importe que des milliers de vagues se brisent les unes contre les récifs, les autres contre les falaises; la mer ne se brise pas. Au contraire ! A leur tour, les montagnes et les rocs, quand ils lui font obstacle, courbent la tête devant elle et disparaissent on ne sait où !

L'histoire donc, outre l'enchaînement logique des effets et des causes, est le tribunal suprême devant lequel l'historien appelle le passé pour juger le présent et préparer l'avenir. Et non-seulement l'histoire est le tribunal pour juger, c'est encore l'unique et seule source de sagesse et de bonheur. C'est en ouvrant l'histoire qu'un homme de génie peut répéter les paroles remarquables que Moïse a adressées à son peuple : « Vois et juge. Je te présente la vie et la mort, choisis ! Voici la sagesse et la doctrine. Elle n'est pas dans le ciel pour que tu dises : Qui montera au ciel pour me l'apporter ? elle n'est pas au-delà de la mer, pour que tu dises : Qui franchira la mer pour me la présenter ? elle est devant toi, elle est dans ton cœur ! »

Ainsi, laissant de côté la nomenclature des rois et héros, le philosophe scrutateur verra que tous les peuples ayant joué un rôle actif dans l'histoire, surtout depuis Jésus-Christ, ont eu et ont encore de grands penseurs, de grands littérateurs et de grands artistes. Quand l'Italie avait des Arnold de Brescia, des Savonarole, des Galilée, des Dante et des Tasse, le peuple italien, luttant pour la liberté, était à la tête du mouvement historique.

Quand l'Espagne avait une littérature, si minime qu'elle fût, ses rois régnaient dans deux hémisphères.

Bientôt l'Allemagne l'emporta sur l'Espagne et sur l'Italie par des hommes tels que Vessalia, Reuchlin, Erasme, Luther, Durer, Hutten, Munzer. A l'instant, la liberté politique suit la pensée philosophique et l'Allemagne secoue le joug féodal et clérical. L'Angleterre, à son tour, produit de grands poètes et de grands philosophes, et Philippe II, le redouté et puissant tyran, fléchit la tête et devant la reine Elisabeth et devant le peuple des Pays-Bas. Arrive le tour de la France. C'est Montaigne qui ouvre la marche triomphale. La France qui déjà, sous Abeilard et par la Jacquerie, avait pris l'initiative de l'idée et du fait, recommence à penser et à agir. Bientôt arrivent en foule les grands rois, tels que Corneille, Molière, Racine, Fénélon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, et dès lors la France est à la tête de l'humanité. Qu'on n'aille pas croire que les batailles livrées par Richelieu et Louis XIV aient donné à la France le gouvernement de l'Europe ; cela fût-il, Louis XIV lui-même ne serait que l'envoyé de Corneille. Les grands rois sont les fils aînés des grands poètes et des grands philosophes.

Frédéric-le-Grand, ce fils de Molière et de Voltaire, savait très-bien ce qu'il disait, en s'écriant : « Si j'étais roi de France, il ne se tirerait pas en Europe un coup de canon sans mon consentement. »

A son tour, l'Allemagne, sœur jumelle de la France, qui, depuis la *Guerre des Paysans* et celle de *Trente ans* avait oublié de penser et d'écrire, ressuscite, et pendant que la France révolutionnaire met ses principes en action, la Germanie produit des Lessing, des Kant, des Schiller, des Goethe, des Jean-Paul et toute la lignée moderne. Dès ce moment, l'Allemagne secoue le joug de l'étranger.

L'Empereur, malgré son immense génie, oubliait qu'un peuple sans principe philosophique ne saurait vivre un jour, pas plus qu'un homme sans âme et sans poésie, fût-il un géant de la force de Goliath. Il oubliait, qu'un grand penseur, qu'un grand poète font autant de conquêtes, et de plus durables, que toutes les armées du globe réunies. Que nous est-il resté des exploits d'Alexandre ? Aristote. Ne voyez-vous pas Rome la puissante, la guerroyante, la victorieuse, la maîtresse du monde, courber la tête devant un juif nazaréen ! Les écrits de l'Empereur pendant son exil ont laissé des traces plus profondes que ses grandes victoires (1).

Ne croyez jamais à la liberté, au progrès d'un peuple qui n'a pas produit, qui ne produit pas toujours des

(1) La guerre n'est sacrée que dans le cas de légitime défense ou dans le but de conquérir les droits imprescriptibles de la liberté humaine. Cependant comme il n'y a point de mal absolu, les grandes guerres de conquête ont servi aux peuples à se faire mieux connaître, à se haïr un peu moins, et à perdre beaucoup de préjugés.

penseurs et des poètes. L'Espagne moderne a beau faire quarante révolutions, ce sont autant de coups de tonnerre secs, sans éclairs ni pluies, ne soulevant enfin que de la poussière. Si la Pologne s'est laissé partager, c'est qu'elle n'avait pas de racines intellectuelles. Elle n'avait pas de littérature.

L'avenir de l'Italie est encore très-éloigné (1). Elle a beau produire des musiciens et des chanteurs, les musiciens et les artistes sont des génies mineurs. Eux aussi contribuent au progrès et au bonheur de l'humanité, mais ils ne sont pas les initiateurs, les creuseurs, les trouveurs, les penseurs enfin créant ou ressuscitant une nationalité.

La pensée seule règne et gouverne. Les arts n'en sont que les messagers, les anges célestes. Si grand que soit un Mozart, un Raphaël, ils ne viennent qu'en seconde ligne après des génies tels que Spinoza, Shakspeare et Rousseau. La musique, la peinture et la sculpture sont les nobles porte-queues de la philosophie. Elles n'en seront jamais les porte-flambeaux !

Il est ridicule de voir de soi-disant hommes d'Etat appeler rêveurs de véritables penseurs, ces instruments humains de la divinité. C'est, comme dit Isaïe, ce sublime poète, « la hache qui se croit supérieure à celui qui la brandit, ou le pot de terre qui s'élève au-dessus de celui qui le pétrit. » Qu'importe à Spinoza qu'on l'appelle rêveur ou qu'on reconnaisse son génie, il faut qu'il pense, travaille et donne tout ce que Dieu a mis dans son âme. Pendant que le vulgaire, roi, gentil-

(1) Ceci a été écrit en 1846. Depuis, l'Italie s'est réveillée aux voix éloquentes de ses penseurs modernes.

homme ou bourgeois, passe sa vie à penser à quoi il doit penser, pour oublier cette même vie, un éclair céleste rayonne sur le front de l'homme de génie ; des sentiments divins font tressaillir son âme ; par moments, il voit le ciel s'ouvrir au-dessus de lui et verser dans son cœur une pluie de vérités sublimes, de félicités d'avenir. La douleur, si poignante pour les autres, pour lui n'est qu'une fleur moissonnée, qui, par sa décomposition, en produit de plus belles et de plus parfumées. Rien ne l'abat, rien ne l'effraie, rien ne le décourage. Il perd ses parents, sa famille, sa fortune. Qu'importe ! Créateur lui-même, fils élu de Dieu, il donne la vie à tout ce qu'il touche, et ses yeux, pénétrant les ténèbres des siècles à venir, voient d'avance les splendeurs infinies réservées à ses descendants ; car ce sont ses descendants, ses enfants à lui, qu'il forme avec le sang de son cœur, qu'il élève avec la sève de son esprit ; et loin de craindre la mort, il l'attend, calme, joyeux et prêt. Il peut mourir.

Celui-là seul a vécu qui peut mourir !

La philosophie de l'histoire nous démontre encore qu'un peuple, loin de grandir, s'affaiblit par des conquêtes territoriales. Ces conquêtes ont toujours été les tombeaux des vainqueurs. La force d'un peuple n'est pas dans son extension matérielle, mais dans son *intensité* morale. Tout individu est un *microcosme*, un peuple en petit. Or, un homme de taille moyenne, mais bien proportionné, a plus de force morale et physique qu'un homme démesurément long, fût-il gros en proportion. La puissance de l'homme, ainsi que celle des nations, est dans sa liberté intérieure, dans l'ordre de ses fonctions, dans la juste distribution des

biens moraux et physiques, enfin dans l'aspiration passionnée vers les choses véritablement nobles et grandes.

La philosophie sait *a priori* que tous les puissants de la terre sont et resteront impuissants contre l'idée et le principe. On tuerait tous les penseurs, tous les poètes, des peuples entiers même, l'humanité n'en avancerait pas moins vers son but divin. Qu'on torde le cou à minuit à tous les coqs qui, par leur chant, annoncent le jour, le jour en tardera-t-il à paraître ?

L'histoire, qui est la preuve *a posteriori* de la pensée philosophique, démontre cette vérité presque dans chacune de ses phases.

Vous, qui vous opposez aux grandes conceptions du cœur et de l'esprit; vous, qui dans votre orgueil, croyez pouvoir arrêter les roues bouillonnantes de la grande locomotive du progrès; vous, qui niez l'avénement logique et forcé des idées neuves et l'organisation d'un meilleur avenir, ouvrez l'histoire : elle vous donne un démenti presque sur chaque page.

Vous n'avez rien cru quand Moïse, descendant du mont Horeb, sortant du désert, annonçait la délivrance de son peuple et la conquête de la Palestine au nom de Jehovah.

Dans ce temps vous vous appeliez : *Egyptiens.*

Vous n'avez rien vu quand Jésus, le fils du charpentier, accomplissant et complétant la loi de Moïse, chassait les vendeurs du Temple et révélait au monde l'unité de l'humanité.

Dans ce temps, on vous nommait : *Pharisiens.*

Vous n'avez rien su quand Luther, Hutten, Munzer

et Hipler, s'appuyant sur le saint esprit de l'Evangile, prophétisaient la liberté politique de l'Europe.

Dans ce temps vous portiez le nom de ***Papistes.***

Vous n'avez rien lu quand Rousseau et Voltaire, disciples de Spinoza, de Descartes et de Leibnitz, dignes fils de nos grands poètes, proclamaient l'avénement de la société politique de 1789.

Quel fut votre nom, dans ce temps? ***Aristocrates.***

Profiterez-vous de ces terribles leçons, écrites par la main de Dieu en lettres de feu et de sang? Hélas, vos ennemis eux-mêmes n'en profitent guère non plus!

Car, par le témoignage de l'histoire, ils sauraient que jamais peuple ne vaut mieux que le gouvernement qu'il subit. D'ordinaire, il vaut moins. Dès qu'une nation est au-dessus de son gouvernement, celui-ci en est écrasé.

Ils sauraient que les individus couronnés n'entrent presque pour rien dans la marche ascendante ou descendante de la grandeur d'une nation, à moins qu'ils ne soient eux-mêmes de grands philosophes ou de puissants initiateurs. Un prince n'est pas grand parce qu'il règne, mais parce qu'il a de grands principes, de grandes conceptions, de grandes et de nobles pensées. Mettez un roi, si tyran qu'il soit, en face d'un poète philosophe, si le poète ne fléchit pas, l'avenir est à lui.

Ils sauraient en outre, grâce aux leçons de l'histoire, que la négation seule, même triomphante, ne rend pas un peuple plus heureux; qu'il ne suffit pas de démolir, mais d'organiser; que réparer le faîte d'un édifice dont la base est vermoulue et bâtie sur le sable, est un véritable travail de Danaïdes. Ils sauraient, ou plutôt ils apprendraient, que pour arriver au

bonheur et à la paix générale, ce suprême but de l'humanité, au lieu de comprimer et d'amoindrir, il faudrait non-seulement faire parvenir à tous la parole de Dieu, mais assurer à tous les moyens de travail et une libre expansion vers toutes les grandes passions de l'âme, ces colonnes divines du temple de l'humanité.

Ils sauraient finalement, que pour abattre un arbre, (supposé qu'il soit nécessaire de l'abattre) il ne suffit pas d'avoir une hache, mais qu'il faut encore avoir un manche, livré d'ordinaire par l'arbre même. Dans toutes les révolutions fécondes et nécessaires, le parti qui a succombé a livré les manches aux haches révolutionnaires du peuple.

Plus donc on étudiera l'histoire sous le point de vue philosophique, et à mesure que les rayons de l'intelligence et de la raison éclaireront le passé, les hommes en profiteront pour le bien de l'avenir. Plus il y aura de penseurs, de grands écrivains et d'initiateurs politiques, plus l'homme deviendra libre et marchera droit vers l'accomplissement de sa mission divine.

Déjà Spinoza et Leibnitz ont indiqué que l'*histoire de la philosophie et la philosophie de l'histoire* sont identiques, formant ensemble la charte humaine une et indivisible.

Il en résulte que souvent le passé de l'histoire n'est compris que grâce à la science philosophique de l'avenir. Ecrire l'histoire, ce n'est donc pas, nous le répétons, relater les faits dans leur simplicité primitive, mais les animer, leur insuffler une âme, les élever à la hauteur d'un principe.

Observez les phénomènes de la nature, étudiez les observations des grands historiens du passé, suivez la

marche de l'humanité dans ses conceptions idéales, fouillez jusqu'au coude dans votre cœur, ne vous faites servir ni par des anges ni par des diables, jugez par vous-même, apprenez non-seulement le fait de l'histoire, qui en est la lettre, mais pénétrez jusqu'à la cause première, qui en est l'esprit, et vous serez philosophe, et vous serez homme, dans l'acception la plus divine du mot.

Dans la nature, cette épopée vivante et éternelle de Dieu, le titre d'homme est le plus beau et le plus sublime.

Hélas ! depuis que l'humanité existe, il y a eu plus de faux dieux que de véritables hommes !

HISTOIRE
DE LA GRANDE GUERRE
DES
PAYSANS

PREMIÈRE PARTIE

—

I

PRÉLIMINAIRES ET CAUSES DE LA RÉFORME ET DE LA GUERRE DES PAYSANS

I

PRÉLIMINAIRES ET CAUSES DE LA RÉFORME ET DE LA GUERRE DES PAYSANS

Toutes les révolutions, toutes les guerres civiles sont le résultat de l'opiniâtreté et de l'entêtement des dépositaires ou plutôt des détenteurs du pouvoir. Que ce soit la religion ou la politique qui serve de prétexte aux immobilistes de tous les temps, l'humanité marche toujours en avant, et si les nouvelles idées qu'elle enfante ou qu'elle ressuscite trouvent une résistance systématique dans le pouvoir, un éclair jaillit par le choc, éclair bientôt suivi du tonnerre des révolutions. Ce tonnerre, ces révolutions sont souvent les dissonances symphoniques de la grande épopée qui s'appelle l'histoire de l'humanité.

La Guerre des Paysans fut d'abord le résultat de la lutte spirituelle soutenue par Luther et ses devanciers contre la hiérarchie romaine ; lutte qui, dès l'invention de l'imprimerie, éclata avec violence dans la philosophie, dans la littérature, dans les arts et jusque dans les sermons de la chaire.

Longtemps avant Luther, l'esprit du peuple alle-

mand, se réveillant de sa longue léthargie, se manifesta violemment par deux genres d'écrits, les uns sérieux et philosophiques, les autres populaires et satiriques. Il parut en Allemagne, tant en prose qu'en vers, un grand nombre de brochures, de pamphlets, de libelles et de satires, la plupart dirigés contre le pape, le clergé et les princes. Bon nombre de ces auteurs populaires respirent une profonde religiosité évangélique : tels que Tauler, Jean Ruysbock, Thomas à Kempis et Jean Wessel. Les écrits de Rosenbluth, de Rollenhagen, de Sébastien Frank et de Thomas Murner déversent à leur tour des flots de satires sur les affaires religieuses et politiques de Rome et de l'Allemagne. Ces pamphlets se distinguent autant par la hardiesse de l'idée que par la crudité cynique de l'expression. Murner le cordelier, et Henri Rebel le vielleur, espèce de bohémien philosophe, allant de village en village, chantant des couplets contre Rome et la *prêtraille* (pfaffenpack), sont si audacieux, et parfois si licencieux, que la plume se refuse à les traduire littéralement.

L'homme qui sut à la fois traiter en maître et le genre sérieux et le genre satirique, ce fut Ulric de Hutten, intermédiaire entre la littérature populaire et la littérature savante. Ses lettres sur les hommes obscurs (*Epistolæ obscurorum virorum*) sont des pages virulentes, haletantes d'indignation contre les oppresseurs de la liberté humaine. Les satires qu'il publia sur les mauvais prêtres de son époque eurent tant de succès que le pape jugea à propos de lancer une interdiction contre elles. Ulric de Hutten, son intime ami Franz de Sikingen, la fleur de la chevalerie allemande, et

dont il sera question plus d'une fois dans le courant de notre histoire, sont les caractères les plus dramatiques, les plus touchants et en même temps les plus humanitaires de cette époque.

Si Hutten peut être appelé le J.-J. Rousseau du seizième siècle, Erasme, son ami ingrat, en fut le Voltaire.

Erasme était un ennemi déclaré du clergé corrompu de son temps. Il avait beaucoup d'esprit, des connaissances très-étendues et un style aussi facile qu'élégant. Ses principes sur la religion frisaient le scepticisme; il les formula sans trop de détours, tant qu'il n'y eut pas de danger pour sa personne et que ses saillies firent rire les évêques eux-mêmes. Mais dès que l'orage qu'il avait affronté éclata, dès qu'il y eut le moindre péril à s'exposer, le froid rieur se retira dans sa *villa* suisse, comme un colimaçon dans sa coquille. Sa porte ne s'ouvrit même pas à son ancien ami Ulric de Hutten, traqué comme une bête fauve et errant à travers champs et forêts sans trouver ni abri ni secours.

Erasme n'était susceptible ni d'enthousiasme ni de dévoûment. Il n'aurait pas fait le moindre sacrifice pour la cause commune. Son mérite réel est d'avoir propagé les lettres classiques de l'antiquité. On dit que son meilleur ouvrage est sa traduction latine de la Bible hébraïque, qui a servi de modèle à tous les autres traducteurs, même à Luther.

La figure d'Erasme est éclipsée par celle de Jean Reuchlin. Fils d'un messager de Pforzheim, il sut, par son érudition et ses travaux littéraires, s'élever jusqu'au rang de réformateur. Reuchlin n'aurait pas

un instant hésité à payer de sa vie la victoire et la réalisation de ses principes philosophiques et politiques. Dénoncé et poursuivi par les partisans de Rome, il trouva abri et protection près de l'électeur Albrecht, archevêque de Mayence, homme éclairé, ami et protecteur de Hutten, de Sikingen, de Luther et d'Albert Durer (1).

L'archevêque de Mayence n'était pas le seul parmi le clergé qui fût favorable à la Réforme. Jean, évêque de Meissen, prêcha publiquement l'Evangile, en disant qu'il y trouvait une toute autre religion que celle du pape. Il chassa de son diocèse tous les marchands d'indulgences. L'abbé d'Einsiedel, Conrad de Rechberg, refusa de dire la messe. « Si le Christ, disait-il, est dans l'hostie, je suis indigne de le contempler, encore moins digne de le sacrifier au Père. S'il n'y est pas, malheur à moi, misérable créature, de présenter

(1) Albert Durer, le plus grand artiste de cette époque, appartenait de cœur à la réforme religieuse. Dans les *Mémoires* de son voyage aux Pays-Bas, se trouve à ce sujet une note très-curieuse. On sait que Luther, après avoir comparu à la diète de Worms, fut enlevé par ses amis et amené dans un castel près d'Eisenach. Le bruit se répandit alors en Europe que Luther avait été enlevé et assassiné par les gens de Charles-Quint. Durer, en apprenant cette fausse nouvelle à Gand, fut saisi d'un sentiment de tristesse tel, que pendant huit jours il s'enferma dans sa chambre, sans voir personne. « Il est mort! s'écrie-t-il dans un accès de désespoir, il est mort, le grand homme, le vrai chrétien, l'apôtre de la vérité, le libérateur de l'Allemagne, le véritable fils de Jésus-Christ, le nouveau rédempteur de l'humanité, le messie de la vérité, — mort à tout jamais! Qui nous délivrera maintenant de la tyrannie de Rome, de l'esclavage de la superstition? Qui nous prêchera l'Evangile, le Verbe pur et immaculé de Jésus-Christ notre Sauveur? Qui veut, qui peut le remplacer? — A toi, Erasme! Luther mort, il n'y a que toi qui puisse continuer son œuvre divine. Sors de ta cachette, illustre Erasme, montre-toi, et grâces te seront rendues! Qu'importe la mort! l'immortalité et l'éternité t'attendront au seuil du paradis. — Ah! si j'étais aussi savant que toi! »

Il est probable que Durer a écrit à Erasme une lettre conçue dans le même sens que cette note. Le froid dialecticien, incapable d'enthousiasme, et se moquant autant de l'immortalité que du pape, doit avoir souri ironiquement en lisant les conseils naïfs du grand artiste.

au peuple un morceau de pain à la place du Verbe de Dieu ! »

Soixante ans avant la première manifestation de Luther, le prêtre Jean de Wessalia (nom qu'il prit de sa ville natale *Wessel*, en latin *Wessalia*), en même temps professeur à l'université d'Erfurt, déclara publiquement qu'il ne reconnaissait pas les dogmes de l'Eglise ; que les indulgences étaient une vile duperie ; que le pape ne pouvait rien faire pour la béatification des hommes ; que le Christ n'avait jamais commandé ni le jeûne, ni la confession, ni les fêtes, et que la seule confession imposée par l'Evangile était celle contenue dans ces paroles : « Allez, repentez-vous, et ne faites plus le mal ; » qu'enfin, tous les chrétiens étaient frères et égaux par le baptême ; que partant il ne peut y avoir ni esclave, ni serf, ni homme lige, et par contre-coup, ni seigneurs féodaux et cléricaux. Dans ses sermons publics, il lança ses foudres oratoires contre Rome, déclara le pape faillible comme un corsaire (le pape Jean XII, de scandaleuse mémoire, avait été corsaire dans sa jeunesse), et rejeta les conciles ainsi que les livres sacrés, à l'exception de l'Evangile, comme non obligatoires.

Déjà vieux et relevant à peine d'une longue maladie, Jean de Wessalia fut traîné devant l'inquisition. Son ami et coreligionnaire Dieter d'Isenbourg, évêque de Mayence, ne put le sauver, ayant eu lui-même avec Rome des démêlés forts vifs, qui faillirent lui coûter son siége épiscopal.

Jean de Wessalia mourut par la torture.

Savonarole, successeur d'Arnold de Brescia, fut brûlé à Florence en 1498. En 1502, quatre ans plus

tard, le pieux Hilten d'Eisenach, penseur vigoureux, marchant sur les traces de Jean de Wessalia, fut traîné en prison, où il mourut quelque temps après.

Chose singulière et digne de remarque, à mesure que le respect pour les serviteurs de la religion diminuait, que les nouvelles idées de la science et de la philosophie scintillaient comme des étoiles dans la nuit obscure du moyen-âge, l'inquisition, n'ayant pour toute réponse aux principes de l'intelligence que la prison, que la torture, que la mort, inventait miracle sur miracle, dans le vain espoir de pouvoir ranimer la foi ébranlée. Elle eut recours à l'exposition des saintes reliques et des images superstitieuses, précédée et suivie de persécutions sanglantes contre les Juifs.

Le chroniqueur Sébastien Frank raconte qu'en 1516, le docteur Balthasar Hubemayer ayant, dans la chaire de Ratisbonne, prêché une croisade contre les Juifs, au nom du pape, la foule, après avoir démoli toutes les maisons appartenant à ces malheureux, pénétra dans la synagogue, et y massacra tous ceux qui, n'ayant pas eu le temps de se sauver, s'étaient réfugiés dans cet asile. La synagogue fut également démolie, et à sa place on éleva une chapelle vouée à la Sainte Vierge, sous le nom de la *Belle-Marie*. La Belle-Marie possédait le talent miraculeux de guérir, par le contact, toutes les maladies du corps et de l'esprit, moyennant toutefois une messe payée aux prêtres. Il y eut une telle affluence de femmes, d'enfants et de vieillards, qu'il fallut tripler le nombre des desservants. Bientôt la Vierge ressuscita les morts, et on n'avait plus qu'à tomber à genoux en vue de la chapelle et à implorer son secours pour être exaucé. L'affluence enfin devint

si grande, les génuflexions au milieu de la ville furent si fréquentes, que la magistrature de Ratisbonne, afin de mettre fin à ces excès et à cette superstition pernicieuse, défendit expressément de pèleriner à la Belle-Marie, sous peine de prison.

Dans l'année 1518, suivant ce que rapporte le chroniqueur Anselme, les moines prédicateurs de Berne corrompirent le gardien de la chapelle Sainte-Anne, pour qu'il leur livrât une relique du corps de la sainte. Celui-ci, tout en acceptant leur argent, leur donna les débris d'un crâne ordinaire, enveloppés soigneusement dans du coton embaumé et recouverts de soie rouge. Albert de Stein apporta à Lausanne cette sainte relique comme un véritable trésor. Là, l'évêque s'en empara et la promena en longues processions, auxquelles assistèrent un grand nombre d'ecclésiastiques et de nobles seigneurs, jusque devant les portes de Berne même, où les magistrats la reçurent en grande cérémonie, pour la déposer sur l'autel de la chapelle Sainte-Anne. L'abbé de Lyon eut beau déclarer publiquement que tout cela n'était qu'une fraude religieuse, que les moines n'avaient acheté qu'un morceau de crâne profane ; il eût beau en appeler à l'ambassadeur de France, corroborant cette opinion par un témoignage officiel, le clergé n'en persista pas moins dans sa croyance, et le peuple s'empressa de sacrifier sur l'autel de Sainte-Anne or, argent, bijoux, cierges et prières.

Les beaux-arts aussi étaient au service de la religion. Aucune époque du moyen-âge ne fut si riche en chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture que le seizième siècle. Presque tous les artistes éminents traitaient des

sujets religieux. — Hélas, rarement les tableaux religieux, même des grands peintres, sont en même temps des sujets d'amour chrétien ! — Le culte avait atteint les dernières limites du beau plastique ; les statues et les tableaux des grands maîtres ornaient les colonnades des temples catholiques, et ces dômes gigantesques que nous admirons encore aujourd'hui, allaient presque tous recevoir leurs portails magnifiques, leurs autels dorés et sculptés, leurs chœurs resplendissants et ces flèches hardies qui semblaient braver la foudre du ciel.

Tout cela n'était que le dernier flamboiement d'une lumière qui s'éteint, d'une vie qui se retire. Ces splendeurs, ce luxe des arts par lesquels la forme déjà vieillie d'une religion de haine croyait se rajeunir, n'étaient pour elle que de pâles reflets de pompes funèbres, et déjà une jeunesse ardente, pleine de vigueur et d'enthousiasme, charpentait le cercueil, pour y déposer le cadavre du règne féodal et clérical.

Elle brisa d'abord les chaînes des dogmes pétrifiés, condamnant la vie comme un crime perpétuel, et tenant la raison et l'intelligence sous les genoux oppresseurs d'un clergé corrompu et despotique. Ces entraves enlevées, les droits politiques et pratiques qui en résultent forcément, jaillirent de tous côtés, comme autant de ressorts comprimés.

Luther lui-même ne se doutait nullement de la portée politique de la Réforme. Il croyait ne combattre que les abus théologiques et religieux. Mais une religion admettant en principe la rédemption et l'égalité des hommes, peut-elle longtemps en pratique maintenir le servage, la corvée, les dîmes, ces iniquités de

la féodalité? Nullement. La logique fut plus forte que Luther, et les paysans avec leur simple bon sens étaient de plus grands philosophes, de meilleurs chrétiens que le théologien de Wittemberg. Il est vrai qu'ils avaient des maîtres tels que Hutten et Munzer.

L'Allemagne d'alors, plus encore que celle d'aujourd'hui, était morcelée en une multitude de provinces; ces provinces à leur tour étaient découpées en duchés, margraviats, palatinats, évêchés et archevêchés. Partout le paysan était serf, double esclave de la noblesse laïque et du clergé; partout existaient les mêmes causes de troubles; partout le pauvre succombait sous les dîmes, grandes et petites, corvées, taxes, péages, impôts et vexations de tout genre (1).

Déjà en France, en Angleterre et en Bohême les paysans avaient fortement secoué le joug féodal et clérical. En Allemagne même, des troubles et des révoltes éclatèrent longtemps avant la Réforme, mais ces soulèvements partiels n'ayant aucun lien d'unité, aucun principe central, échouèrent rapidement contre la force combinée de l'aristocratie bourgeoise, nobiliaire et cléricale.

Avec la Réforme, avec la propagation de l'Evangile, la scène changea. Ce n'est pas que la Réforme seule fût la cause de la guerre, les paysans eux-mêmes, comme nous le verrons bientôt dans leur charte révo-

(1) Un paysan ayant pris quelques écrevisses dans un étang appartenant au seigneur d'Eppstein, celui-ci le fit appréhender au corps et envoya chercher le bourreau de Francfort, le priant de lui décapiter son paysan. Le bourreau en référa au magistrat, qui fit dire au seigneur qu'il n'avait pas le droit de couper la tête à un homme pour avoir volé des écrevisses. Mais le seigneur, ne tenant aucun compte de cet avis, se procura un aide de bourreau et fit exécuter le malheureux paysan dans son château même. (Kirschner, *Archives de Francfort*).

lutionnaire, rejettent cette supposition. L'Evangile fut le cordon magnétique auquel se rattachèrent, un à un, tous les éléments d'affranchissement, comme autant de grains dans un chapelet. Ce fut le lien d'unité, la bannière commune.

« Le peuple, dit Zimmerman, le peuple, si malheureux qu'il soit, ne se soulève pas sérieusement quand il n'a pas la conscience de son droit. Ce droit d'affranchissement et d'égalité lui fut révélé par le Verbe, ce ciment spirituel sans lequel rien de stable ne se fait dans le domaine matériel de la politique. Le Verbe, incarnation du monde et de Dieu, le Verbe, révélé par l'Evangile, le Verbe est et sera toujours le centre divin de tous les rayons de l'humanité. »

De nos jours on a cru pouvoir calomnier le Verbe, en disant : « Les paroles sont des femelles, et les faits sont des mâles. » Oui, la parole est une femelle, mais c'est la mère du mâle !

Donc, après la parole de Dieu traduite par Luther et expliquée au peuple par les mille bouches des prédicateurs consciencieux, surtout après les paroles chaleureuses et entraînantes de Hutten et de Munzer, la lutte commença entre les oppresseurs et les opprimés, entre les seigneurs et les paysans, les prolétaires d'alors, et cette lutte à mort devait nécessairement aboutir à quelque résultat sérieux.

Bientôt il ne s'agit plus de Rome, de ses évêques et de ses marchands d'indulgences, mais bien des droits naturels et imprescriptibles du cultivateur, en opposition avec les droits soi-disant seigneuriaux et féodaux. Les évêques ne furent plus attaqués à cause de leurs

principes ultramontains, mais à cause des dîmes, des droits de corvée, de la main-morte, des impôts qu'ils prélevaient sur le pauvre peuple, à cause enfin de tous les privilèges attachés arbitrairement à leurs fonctions, au détriment et au préjudice des travailleurs, des hommes de la glèbe et des artisans.

La Guerre des Paysans éclata malgré Luther, qui, d'agitateur qu'il avait été en 1517, se fit conservateur en 1523 et 1525. Ce fut une guerre sainte, annoncée longtemps à l'avance, soit par des agitations sociales de tout genre, soit par des soulèvements partiels des paysans contre leurs seigneurs, dans toutes les parties de l'Europe. De part et d'autre, elle fut terrible, sanglante, traînant à sa suite, comme toutes les guerres, des malheurs publics et privés ; mais était-ce la faute de l'opprimé ou de l'oppresseur, du valet ou du maître ? La bête, dans la forêt, erre haletante par la chaleur du jour, pour trouver une source rafraîchissante. Pourquoi l'homme, cette image de Dieu, ne chercherait-il pas la source vivifiante, le principe de sa double existence morale et physique : la liberté et le bien-être ? « Nous voulons bien, dit un orateur paysan de cette époque, dans son langage imagé, nous voulons bien qu'un hêtre soit un hêtre, et qu'un chêne soit un chêne ; mais le chêne, ne faut-il pas qu'il vive ? N'a-t-il pas besoin d'une place au soleil pour croître et se développer ? Soyons chênes ; mais que les hêtres n'empiètent pas sur notre existence sous risque d'être coupés ! Une génération future viendra et ensemencera la terre de l'humanité avec une rétribution plus juste, plus équitable, et selon les lois éter-

nelles de l'Evangile et de la liberté humaine! Un peuple qui ne sait pas affronter la mort ne vivra jamais. »

—

II

ULRIC DE HUTTEN ET FRANZ DE SIKINGEN

II

ULRIC DE HUTTEN ET FRANZ DE SIKINGEN

Biographie de Franz. — Ses relations avec François Ier et Charles-Quint. — Sa cour d'Ebernbourg et de Landstuhl. — Etablissement d'une imprimerie et de la première église évangélique à Ebernbourg. — Jeunesse d'Ulric. — Ses voyages. — Son retour dans sa patrie. — Le premier il conçoit l'idée de l'unité de l'Allemagne. — Son séjour à la cour de l'évêque Albrecht. — Son amitié avec Franz. — Ses pamphlets. — Projets de mariage. — Sa correspondance avec Luther. — Ses tentatives auprès de Charles-Quint. — Il conçoit l'idée de former une ligue entre la petite noblesse et la bourgeoisie. — Levée de boucliers de Hutten et de Sikingen. — Franz désigné comme empereur d'Allemagne. — Voyage de Hutten en Suisse et en Alsace. — Siége de Trèves. — Siége de Landstuhl. — Mort de Franz et d'Ulric.

L'histoire est remplie d'exemples de célèbres égoïstes aux prises avec les intérêts généraux, poursuivant leur but contre vent et marée, corrompant et rapetissant les hommes et les choses, pour paraître seuls grands et puissants. Il leur faut un socle quelconque pour poser dessus; peu leur importe que ce soit un fumier ou un monceau de cadavres!

Mais, en revanche, à côté de ces figures tantôt bleuies de colère, tantôt pourprées de sang, il en est

d'autres, grandes, sublimes, radieuses de lumière et de vérité, n'aspirant que l'amour, ne vivant que de dévouement et d'amitié, n'agissant que par mouvements de spontanéité divine, faisant abnégation complète de leur personne et de leur fortune au profit d'une grande idée humaine, ne cherchant à s'élever qu'avec l'appui de la vérité et de l'amitié; instruments divins qui, même en se brisant, répandent encore des frémissements célestes et mélodieux; frémissements qui, d'abord vagues et indéfinis, se traduisent bientôt en paroles et chants d'avenir, recueillis et propagés par les poètes de tous les peuples, ces grands artistes de l'humanité !

Ce serait une curieuse histoire à faire que celle des amitiés des grands hommes, qui, semblables à la constellation de Castor et de Pollux, illuminent le monde réel et fictif, et scintillent d'un éclat purement divin au ciel brumeux de l'histoire, depuis David et Jonathas, Harmodius et Aristogiton, jusqu'à l'amitié idéale, dramatisée par Schiller, du marquis de Posa et de don Carlos.

Dans cette histoire, l'amitié qui a uni Ulric de Hutten et Franz de Sikingen figurerait au premier rang. — Cette amitié eut une grande influence sur la Guerre des Paysans et sur celle de Trente ans. Aujourd'hui même, quatre siècles après la mort d'Ulric et de Franz, l'Allemagne, à la veille de sa régénération, n'a pu trouver d'autre bannière commune que celle de Hutten, sur laquelle il avait écrit, en lettres flamboyantes : « Par la vérité à la liberté, par la liberté à la vérité ! »

C'est à juste titre que Franz de Sikingen a été appelé la dernière fleur de la chevalerie allemande. En lui se

trouve alliée en effet la bravoure des anciens chevaliers à la noblesse de l'esprit et de la philosophie. Riche, influent, aussi puissant que magnanime, loin de s'abaisser, comme les burgraves de son temps, à abuser de sa force contre la bourgeoisie et les paysans, il prit toujours le parti des faibles et des opprimés contre l'injustice et la tyrannie des princes et des évêques.

.Sa réputation était européenne. Lorsque François Ier brigua la couronne impériale de l'Allemagne, il s'adressa, dans une lettre aussi flatteuse que captieuse, à Sikingen tout aussi bien qu'aux princes électeurs ; car Sikingen était une puissance à part dans l'empire, puissance morale et politique à la fois. Grâce à sa fortune, mais plus encore à son nom, il lui était facile de réunir en peu de temps une armée assez considérable pour son époque. La petite noblesse surtout reconnaissait en lui son chef naturel, et quand, après l'élection de Charles-Quint, Sikingen entra volontairement au service de l'empereur, celui-ci s'en félicita hautement devant l'Europe.

Sikingen d'instinct était tellement hostile au clergé corrompu de son époque, que la parole de Luther tombée dans son cœur y fit l'effet d'une étincelle lancée dans une poudrière. Sa cour (car il en avait une comme un prince, tour-à-tour à Ebernbourg et à Landstuhl, deux bourgs fortifiés) était le lieu de réunion de tous les esprits éclairés, de tous les amis de la vérité et de la liberté. C'était un asile sûr, une véritable académie, où tous les hommes de génie de l'époque trouvaient une liberté entière en matière de religion et de philosophie. Dans un de ces bourgs,

Sikingen fit établir une imprimerie. Presque toutes les brochures, tous les livres hardis de ce temps furent imprimés à Ebernbourg, et de là lancés aux quatre coins de l'Allemagne. Lui-même se fit faire tour-à-tour la lecture de la Bible et des livres des anciens philosophes et hommes d'Etat. Grâce à cette instruction, le noble guerrier parvint bientôt à se rendre un compte exact de la solidarité des questions religieuses et politiques.

Parmi tant de personnages illustres de cette époque, dont quelques-uns entrèrent au service de Sikingen, se trouvaient Hartmann de Kronberg, noble chevalier qui se fit peindre tenant d'une main la Bible, de l'autre une épée; Dietrich de Dahlberg; Jean Hauschein, connu sous le pseudonyme d'Œcolampad; Martin Bucer; Caspar Aquila; Jean Schwebel, tous célèbres dans l'histoire de la Réforme. Œcolampad fut chargé par Franz d'enseigner l'Evangile à ses gens et d'organiser un service divin selon la parole de Dieu. Longtemps avant l'installation de l'Eglise évangélique à Wittemberg, elle fut établie à Ebernbourg.

Mais l'homme qui eut le plus d'influence sur l'esprit et les actions de Franz, fut son ami intime, Ulric de Hutten, jeune homme à l'âme ardente, à l'esprit hardi, au cœur assez grand pour contenir tout un monde.

Issu d'une famille noble, puissante et riche de la Franconie, né en 1488, il fut, dès sa onzième année, envoyé dans un couvent, car le père Hutten d'après les conseils de son frère, premier ministre à la cour de Wurtemberg, avait destiné son fils à l'état ecclésiastique; mais le fougueux adolescent, à peine âgé de seize ans, épris de la beauté des idées naissantes, s'en-

fuit du couvent la veille du jour où il devait prendre l'habit. Une fois le froc jeté aux orties, il mit flamberge au vent et s'en alla courir le monde et les aventures.

Cette escapade lui valut tout d'abord la malédiction paternelle et l'expulsion de sa famille, qui, dès-lors, le renia et le regarda comme un étranger. Hutten a toujours envisagé l'extrême dureté de son père comme le doigt de la Providence : « Je ne devais avoir d'autre famille, disait-il, que l'humanité. »

Rejeté du monde, il avait assez de ressources en lui-même, malgré sa tendre jeunesse, pour gagner sa vie ; il lui restait une plume, son épée et son esprit, trois choses dont une seule, en d'autres temps, a suffi pour la fortune d'hommes bien inférieurs à Hutten ; mais Ulric, loin d'être un favori de la fortune, n'était qu'un instrument du destin. En cette qualité, il fallait qu'il passât par la rude école de l'expérience, apprentissage pénible et douloureux. Pour compatir à la misère du peuple, il fallait qu'il connût cette misère par lui-même.

Chassé de son pays, repoussé par sa famille, abandonné à lui-même, le jeune Hutten parcourut l'Europe en tous sens, tantôt chantant, rêvant et faisant des vers, tantôt réduit littéralement à la mendicité. Jeté sur les côtes d'Italie par un naufrage, il est pris et pillé par des brigands, est atteint d'une terrible maladie à l'âge de vingt ans, et se voit bientôt forcé de s'engager comme simple lansquenet dans l'armée de Venise. Mais si le corps de Hutten fléchit sous tant de misères, son âme élevée n'en prend qu'un essor plus hardi, et rien ne peut l'asservir ni la ternir un instant.

Après de longues et douloureuses migrations, après de dures expériences, Hutten revient dans sa patrie, et sait bientôt, par son esprit, par ses conceptions hardies et surtout par son éloquence, gagner les bonnes grâces et l'amitié de tous les hommes vraiment éclairés de son époque. Peu de temps après, il publie coup sur coup ses ouvrages les plus remarquables.

« Mon seul but, s'écrie-t-il dans son premier écrit, mon seul but est d'arriver à la vérité divine, et par celle-ci à la liberté universelle. Partout, dans mes voyages, j'ai vu la vérité profanée, poursuivie et opprimée; cette parole d'or, au nom de laquelle l'amour personnifié dans un homme est mort pour le salut de l'humanité, a été partout fondue en un mensonge de fer, grâce aux artifices infernaux des princes et des évêques. Au nom de ces mensonges, je les ai vus gouverner et tyranniser le monde. La religion de l'amour a été profanée et sert d'instrument à l'égoïsme des scélérats et des imbéciles. L'image de l'homme, image divine, est partout humiliée, prostituée, et ma nation, jadis si grande, chantée par les Romains même, et connue par ses hauts faits, est misérablement esclave, manquant du pain spirituel aussi bien que du pain matériel. »

Les écrits de Hutten ne sont guère élégiaques. Ils respirent tous la colère et l'indignation.

Il s'apitoie rarement sur les misères du peuple. Les larmes qu'elles lui arrachent sont toutes d'indignation et de fierté révoltée. « Il faut que cela finisse. » C'est là toujours son dernier mot.

« Par la vérité à la liberté, par la liberté à la vérité. » Cette devise fut gravée dans son cœur en lettres

de feu. Voyant la vérité opprimée par le haut clergé, et la liberté par les princes, la lutte qu'il engagea fut dirigée contre eux tous.

Le premier, il avait reconnu la portée politique de la réforme religieuse. Mais loin de ménager les princes, comme Luther, il les attaqua de front et s'attacha à démontrer que sans la liberté le règne de la vérité était impossible.

Ce thème favori se reproduit dans tous les ouvrages d'Ulric. Son style est toujours clair, concis, moelleux, partant du cœur et allant au cœur. Bientôt il joignit à sa devise de vérité religieuse et de liberté politique, le principe d'unité nationale. L'idée d'un nouvel empire, d'une nouvelle régénération de la patrie, se dessina devant lui en traits hardis et intelligibles, qu'il revêtit de couleurs pittoresquement attrayantes, de poésie et de logique. Après les attaques foudroyantes contre les grands, après la satire acérée, lancée, le sourire sur les lèvres, sur les petits autour de lui, Hutten prend d'ordinaire le ton sacramentel, et définit en quelques lignes ce qu'il veut, ce dont sa patrie et l'humanité auraient besoin (1).

Ce fut l'électeur Albrecht II, évêque de Mayence, qui, le premier, en l'accueillant à sa cour, opéra un changement dans la vie intérieure de Hutten. Ce prélat, né prince de Brandebourg, aussi spirituel que généreux et éclairé, joue un grand rôle, bien que passif, dans l'histoire de la Réformation. Albrecht était le Médicis Allemand. Au rebours des princes qui aiment à s'entendre appeler protecteurs des lettres et des beaux-

(1) Son ouvrage, *Epistolæ obscurorum virorum*, a été réédité à notre époque par Gebhard, à Kœnigsberg.

arts, tout en s'entourant des médiocrités les plus corrompues de leur pays, non-seulement il récompensa d'une façon tout-à-fait princière les artistes et les poètes, mais encore il les rassembla autour de sa personne, et sa cour était le rendez-vous des esprits les plus nobles de l'époque.

Là on voyait le grand Albert Durer à côté de l'ingénieux Grunewald. Erasme et Reuchlin leur donnaient la main, et dans cette pléiade d'artistes et de savants, brillaient, d'un éclat pur et suave, les plus belles et les plus spirituelles femmes de Mayence.

Là enfin Hutten trouva un abri, du repos, des amis et de l'amour; là encore il eut le loisir de chanter ses belles poésies et de mûrir ses idées. Aussi est-ce avec un sincère enthousiasme qu'il parle de la cour d'Albrecht.

« Quel est le savant allemand, dit-il dans une lettre, qui ne soit connu d'Albrecht? Par quel poète, par quel artiste fut-il jamais salué, qu'il n'eût comblé de grâces et de munificence? Avec quelle sollicitude a-t-il protégé Reuchlin contre ses persécuteurs; avec quel désir ardent a-t-il appelé Erasme auprès de lui? Que de fois il s'informe de nos travaux et du bien-être de toute bonne tête. Ici on se moque de la superstition et du fanatisme, ici règne une liberté entière de la pensée, ici l'on peut devenir et rester homme : les mœurs y sont aussi pures que l'or de l'esprit. »

L'écrit d'un théologien de Cologne dirigé contre Reuchlin fut jeté au feu par Albrecht avec ces paroles : « Ainsi soient confondus tous les calomniateurs de l'esprit et de la vérité ! »

Aussi de fanatiques catholiques, passant quelques

instants à Mayence, s'empressèrent-ils de calomnier l'évêque et de publier des pamphlets contre lui. On lui reprocha de s'entourer d'une jeunesse hérétique, crachant le venin à chaque parole. « De jeunes imberbes, s'écrie l'Anglais Robert Turner, à peine dignes de toucher la barbe d'un moine, osent critiquer la majesté du pape. »

C'est au milieu de cette vie enthousiaste, de cette atmosphère purifiée de tout préjugé, que l'idée conçue par Hutten d'une régénération politique de son pays se détacha distinctement des limbes religieux. Il est même plus que probable que la cour de Mayence était initiée à ses projets. Frowin de Hutten, pour le moins, cousin d'Ulric, sénéchal d'Albrecht, était instruit de la levée de boucliers faite un peu plus tard par Sikingen, d'après les conseils de son ami.

L'amitié intime de Hutten et de Sikingen date de 1519. Vers cette époque, Ulric quitta la cour de Mayence pour celle d'Ebernbourg ; plusieurs circonstances hâtèrent cette résolution.

L'évêque Albrecht, si tolérant qu'il fût, n'en touchait pas moins d'immenses sommes provenant de la vente des absolutions. On sait que le premier écrit de Luther fut dirigé contre ces abus. Hutten, à son tour, avait publié contre Rome un pamphlet dans lequel il appelait crûment les prédécesseurs du pape : tyrans, voleurs et brigands. Lors de la fameuse diète de Worms, il fut question de la perception d'un impôt, appelé impôt Turc, pour défendre la chrétienté contre les envahissements des Musulmans : « Les véritables Turcs, s'écria alors Hutten, sont en Italie ! Le Sultan, c'est le pape, et son armée c'est le clergé ! » Le pape

ayant là-dessus demandé l'extradition de Hutten, ce dernier, afin de ne pas compromettre son protecteur Albrecht, préféra quitter sa cour, et se rendit un peu plus tard auprès de son ami Franz, qui déjà, à plusieurs reprises, l'avait invité à venir à Ebernbourg partager avec lui ses joies et ses peines.

Un seul moment, Ulric hésita dans l'exécution de ses projets. Son père venait de mourir, en lui laissant un héritage considérable. Sa vieille mère vint elle-même le supplier de rentrer dans le foyer domestique, de se marier et de s'abandonner au calme de la vie de famille. Il n'est pas étonnant qu'Ulric, jetant un coup-d'œil sur sa vie passée, si orageuse, si vagabonde, pleine de péripéties terribles et émouvantes, ait songé à goûter le fruit suave de la vie intérieure, et à se bercer du rêve d'un bonheur conjugal. Cédant un instant à la voix douce et éloquente d'une mère, il la suivit pour rentrer dans la maison paternelle, qu'il n'avait pas revue depuis vingt-deux ans. Mais à peine arrivé, une lutte terrible s'engagea en lui-même. D'un côté, une mère anxieuse, le conjurant de quitter le chemin hérissé d'épines de la controverse politique et religieuse, et lui montrant dans sa famille un nouvel avenir, un bonheur sans trouble ni amertume ; de l'autre, il ne voyait que lutte et que danger, une victoire plus que douteuse, un ennemi puissant et irréconciliable, une vie de persécutions, d'éternelles fuites, d'incessants combats ; véritable vie de bête fauve, pourchassée, lancée et relancée par une meute fanatique, au cri du hallali religieux ! Pendant quelque temps le plateau de la balance pencha du côté de la maison, par une jeune et jolie fiancée, brillante de

beauté, éblouissante de charmes, joignant sa voix timide et ses regards éloquents aux supplications d'une mère éplorée. Tout autre homme, à la place de Hutten, eût brisé en ce moment sa plume et son épée, et donnant la main à sa fiancée, serait allé avec elle embrasser les genoux de sa mère pour lui demander sa bénédiction.

Ulric avait alors trente-deux ans.

« Je me roule sur moi-même, écrivait-il à son ami Franz, comme un serpent qui se mord la queue. Je n'ai plus ni commencement, ni milieu, ni fin ; ma tête tourne, mon cœur se trouble, mon esprit est pris par le vertige, je ne suis plus moi-même, je ne suis plus rien. »

Mais cette lutte si cruelle ne dura pas longtemps. Dans un mouvement de spontanéité enthousiaste, Hutten s'écria : « *Jacta alea est*, j'ai commencé, il faut que j'aille jusqu'au bout ! » Puis, renonçant à son héritage en faveur de sa mère, il lui fit ses adieux en présence de sa future. Il est probable que dans ce moment Ulric a pensé ce qu'il a écrit sur le mariage.

« Le mariage, dit-il, à quelques exceptions près, est un élément dépressif, surtout pour un homme à l'âme ardente, à l'esprit ailé et aventureux. Loin d'élever l'homme d'Etat, l'écrivain et le poète, le mariage l'abaisse vers la terre et les tracasseries de famille ; car la pensée est un sacerdoce dont le dévouement est la moindre des vertus, tandis que le mariage n'est, et ne saurait être, qu'un aiguillon d'égoïsme. C'est une chaîne assez longue, attachée aux pieds de l'homme, et cette chaîne, si elle ne gêne pas tous ses mouvements, l'empêche du moins de marcher régulièrement

et d'avancer. Depuis que Luther est marié, il hésite. La puissance du pape et du clergé est tout entière dans le célibat. »

Puis (c'est ainsi que raconte un chroniqueur tant soit peu poète), s'adressant à sa fiancée et lui prenant tendrement la main, il lui dit : « Ma belle enfant, je vous demande pardon de vous affliger, mais c'est pour votre bonheur que je ne me marie pas. Vous ne savez pas à quoi vous vous exposeriez en devenant ma femme. Une si jolie, mais si fragile constitution que la vôtre se briserait au premier récif de mon destin. Pour moi, le repos, c'est la mort. Ici, vous me verriez triste, morose, maussade, et vous seriez malheureuse. Me suivre, ce serait impossible ! vous n'êtes pas faite à endurer la misère, les privations, peut-être la prison et une mort infamante. Etre ma femme, se confondre avec mon âme, communier avec mon esprit, c'est risquer tout, ce serait une abnégation permanente de votre existence, un dévoûment de tous les instants. Souvent, en mes voyages, je passe les nuits dans les granges, dans les bois, dans les cabanes des paysans, et, après avoir pris une mauvaise nourriture, je poursuis ma route, car il s'agit de la vérité et de la liberté, il s'agit de vivre ou de mourir. » Et voyant la mère et la fiancée sangloter, il les quitta brusquement en s'écriant : « Ma mère, c'est ma patrie ; ma fiancée, c'est l'humanité ; je n'en ai point d'autres, je n'en ai jamais eu d'autres ! »

Deux jours après cette scène déchirante, il embrassa son ami Sikingen à Ebernbourg, et résolut enfin de mettre la main à l'œuvre.

Ses vues se portèrent tout d'abord sur Luther qu'il

croyait pouvoir initier à ses plans, afin de lui faire épouser ses idées. Depuis longtemps le clergé avait répandu le bruit d'une prétendue intelligence entre Luther et Hutten; on allait même jusqu'à dire qu'il existait une véritable conspiration contre l'empereur et le pape, dont Hutten et Luther étaient les chefs. Cela n'était pas. Bien que leurs écrits religieux et politiques eussent un même but, il n'y avait entre eux aucun pacte, et ce ne fut que vers 1521 que Hutten essaya d'entrer en relations directes avec Luther. Aussitôt après son arrivée à Ebernbourg, il lui adressa une première lettre avec cette épigraphe : « *Réveille-toi, noble liberté !* »

« Malgré tous les obstacles, lui écrivait-il, nous sommes parvenus à faire quelque chose ici, et nous poursuivrons. Que le Seigneur nous protége à l'avenir comme par le passé, afin que nous réussissions à régénérer sa doctrine divine, épurée de tout alliage. Vous êtes âpre au travail de la sainte cause ; moi aussi je fais ce que je peux. Soyez toujours hardi et courageux, osez et n'hésitez pas. Je vous assisterai en tout, fidèlement et courageusement ; advienne que pourra. Par la grâce de Dieu, nous sauverons notre liberté et nous la conserverons, afin de délivrer notre patrie de tout ce qui l'opprime et l'étouffe. Le monde verra que Dieu est avec nous, et s'il est avec nous, qui est-ce qui sera contre nous ! »

Quelques jours avant, il avait publié contre Rome une nouvelle brochure qui se termine par cette phrase : « A tes tentes, Israël ! La tyranie de Rome ne sera plus de longue durée. Déjà la hache a mordu sa racine. Courage, Allemands, persistez, et vous serez libres. »

De plus, en attendant la réponse de Luther, et

croyant que Charles-Quint, récemment élu empereur d'Allemagne, malgré l'opposition du pape et du parti romain, entrerait dans ses vues contre Rome, Hutten jugea à propos de s'adresser à lui. Déjà une démarche de cette nature, faite auprès de l'électeur Frédéric de Saxe, protecteur de Luther, avait été infructueuse. L'électeur, tout en applaudissant à la déconvenue de Rome, manqua de courage pour se mettre à la tête de ses ennemis temporels. Hutten, à ce moment, jouissait d'une immense réputation. Eberlin de Gunzbourg, célèbre par ses discours populaires, prêchait publiquement qu'il n'y aurait point de salut pour l'empire si l'empereur ne prenait pour ses conseillers Erasme et Hutten. Lui-même, allant au-devant de l'empereur, lui écrivit : « Je te servirai nuit et jour sans aucune récompense; j'éveillerai pour toi tous les nobles héros de l'Allemagne, tu en seras le chef, pourvu que tu veuilles commencer. Un mot de toi, et tout sera fini. » Mais Charles, élevé en Espagne, ne comprenant rien à tout ce mouvement social, avait déjà conclu un pacte secret avec le pape. Hutten, en apprenant cela, s'écria avec Salomon : « Malheur au pays dont le souverain est un enfant. » Sikingen et Hartmann de Kronberg quittèrent alors volontairement le service de l'empereur, bien que ce service leur rapportât à chacun deux cents ducats par an.

Après tant de désillusions, après avoir acquis la certitude que les princes de son temps ne valaient guère mieux que les évêques et les seigneurs, si avancés qu'ils fussent en matière de religion, et ne tenteraient point une régénération politique de l'Allemagne, Hutten et Sikingen résolurent de faire à eux

seuls ce que l'empereur et les premiers du pays n'avaient pas même le courage d'entrevoir.

Le plan de Hutten peut se résumer en peu de mots : rétablir l'unité de l'Allemagne au nom de la nouvelle religion évangélique, en chasser tous les princes et les évêques régnants, réunir la petite noblesse à la bourgeoisie et même aux paysans, proclamer la liberté et la confraternité au nom de l'empereur et de l'Evangile. Quant à son empereur, il était là tout fait, et jamais héros ne fut plus digne que Franz de Sikingen de porter une couronne impériale.

« Vraiment, écrit Hutten à Erasme, jamais âme plus grande n'a vécu sur la terre. C'est un de ces hommes qui ne surgissent que de siècle en siècle. Je suis sûr que Franz fera grand honneur à notre nation et à l'humanité. Nous n'admirons rien dans les héros de l'antiquité qu'il ne s'efforce d'imiter. Il est sage, éloquent, sobre, courageux, actif, laborieux, et tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, est noble et grand. Que Dieu le conserve et qu'il bénisse les entreprises de ce vaillant homme ! » Sikingen lui-même fut entraîné par Hutten. Tous les jours, ce dernier lui faisait la lecture de la Bible, des écrits de Luther et des grands hommes de l'antiquité. « Eh bien ! s'écria un jour Franz, puisque la vérité est pour nous, Dieu sera avec nous ! Tirons les armes ! » — Dès cet instant, Sikingen fit des préparatifs pour une guerre offensive et défensive, et le château d'Ebernbourg prit le nom d'*Auberge de la Justice*.

C'est dans ce cercle que devait entrer Luther, l'homme du peuple. Hutten lui écrivait lettre sur lettre en l'invitant au nom de Sikingen à venir à Ebern-

bourg. Il y avait là une imprimerie et toutes les commodités de la vie pour un écrivain comme Luther; mais celui-ci recula dès les premières communications de Hutten relatives à son projet.

Luther n'avait pas toujours été pacifique et conservateur. Ses premiers écrits de 1517 sont remplis de boutades révolutionnaires. « Si cela devait continuer ainsi, s'écrie-t-il dans une brochure de cette époque, il me semble qu'il n'y aurait pas d'autre remède que la violence, et que les rois et les princes feraient bien de s'armer et d'attaquer ces empoisonneurs humains (les Romains), afin d'en finir une fois pour toutes. — Nous pendons bien un voleur avec la corde, nous faisons passer de vie à mort l'assassin, nous brûlons même les hérétiques; pourquoi n'attaquerions-nous pas tous ces professeurs corrompus du mensonge, tels que papes, cardinaux, évêques et toute leur engeance de Sodome, *afin de laver nos mains dans leur sang ?* »

On le voit, Luther n'y allait pas de main morte quand il s'y mettait. Lors de ses discusions publiques à l'université de Heidelberg, un professeur s'écria : « Si les paysans entendaient cela, ils nous lapideraient. — C'est ce qu'ils pourraient faire de mieux, » répondit Luther.

Mais le Luther de 1521 n'est plus celui de 1517. De révolutionnaire qu'il était il s'est fait conservateur; bientôt nous le verrons entrer franchement dans la voie de la réaction. A cette époque, il venait de publier une brochure dans laquelle il dit bénévolement : « Que Dieu nous soit en aide, afin que nous maintenions sauve notre liberté ! *Que le Pape nous rende Rome* et tout ce qu'il a subtilisé à l'empire; qu'il épargne à notre pays ces insupportables impôts, ces honteuses exactions;

qu'il nous rende notre liberté, notre pouvoir, notre honneur, notre vie enfin, et qu'il laisse exister l'empire tel qu'un empire doit exister. »

En même temps il écrivit à Hutten : « Je ne voudrais pas qu'on défendît l'Evangile avec l'épée. Le monde a été vaincu par le Verbe et c'est par le Verbe qu'il se reconstituera ! L'Antéchrist s'étant emparé du pouvoir sans violence, tombera aussi sans qu'on ait besoin d'employer la violence. »

« Quoi, lui répondit à l'instant même Hutten, la hiérarchie s'est fondée sans violence. Mais vous avez donc oublié l'histoire ! C'est un insigne mensonge ! C'est par la guerre, par l'asservissement de toutes les libertés, par tous les actes de la barbarie, par le dol, la prison et, hélas ! par l'échafaud et le bûcher qu'elle s'est constituée. C'est grâce aux armes des chrétiens que l'Europe est chrétienne. Leur baptême est un baptême de sang. A vous, ecclésiastiques, incapables de porter l'épée, de propager le Verbe, mais à nous, gardiens de la liberté, chevaliers de l'Evangile, de tenter une réforme politique et religieuse, les armes à la main. »

Ce fut sa dernière lettre. On voit bien que l'orgueil chevaleresque s'était éveillé dans le cœur de l'écrivain et que le dernier mot du noble personnage à Luther est : Allez, vous n'êtes qu'un moine !

Sikingen pouvait compter sur la noblesse de second et de troisième ordre, qui brûlait de secouer le joug de la féodalité. Plusieurs d'entre eux avaient, depuis longtemps, adhéré à la nouvelle doctrine religieuse. Les chevaliers de Kronberg, de Schauenbourg, de Furstenberg, de Helsmstaett, de Gemmingen, de Minzin-

gen et beaucoup d'autres seigneurs venant de la Franconie, de la Souabe et du Rhin se rassemblèrent à Landau vers le printemps de 1522. Là ils firent un pacte offensif et défensif pour six ans. Sikingen fut élu unanimement pour chef. Mais, dans un discours éloquent, il déclina le titre de chef d'une conspiration ; son ambition était de devenir un Ziska allemand : « Nous attaquerons le front levé, disait-il, car notre cause est juste. »

Hutten savait bien que la noblesse seule ne serait pas assez puissante pour tenir tête à tous les princes et évêques de l'empire. Son grand plan fut d'opérer une fusion entre la noblesse et la bourgeoisie. Jusqu'alors la première était partout opposée à la seconde. Les petits nobles faisaient cause commune avec les grands pour piller les marchands et vexer les villes. Hutten, le premier, publia une brochure adressée aux villes libres et à la noblesse de second ordre, dans laquelle il traça la nouvelle ligne à suivre par ces deux classes de la société, afin d'arriver à l'affranchissement commun. La noblesse de second ordre devait se mettre à la tête de la riche bourgeoisie, pour briser la chaîne féodale et cléricale qui pesait sur tous. Malheureusement cette idée, accomplie plus tard en partie en Angleterre, était trop avancée pour le siècle de Hutten, et chose curieuse ! c'est la bourgeoisie qui lui fit opposition.

Il alla encore plus loin. Lorsque dans sa première jeunesse, abandonné et renié par sa famille, il errait à l'étranger, sans secours ni appui ; lorsque poussé par la misère il s'était vu forcé de s'enrôler comme simple lansquenet, il avait, d'un seul coup, jeté loin de lui tous

les préjugés attachés à la naissance, à la fortune et à ce qu'on appelle la bonne éducation. Il avait appris à connaître cet être asservi que dans ce temps on appelait *manant* et qu'aujourd'hui on désigne sous le nom de *prolétaire*. Il l'estima et l'aima même, non comme un général aime son subalterne, mais comme un frère aime son frère. Hutten fut toujours chevalier, mais chevalier du Saint-Esprit, chevalier de l'humanité opprimée. Il se proposa donc de resserrer le lien entre la noblesse et la bourgeoisie par la force toujours vivante du peuple, et en même temps il travailla à l'émancipation du paysan. « La nation allemande ne sera grande, écrit-il, que du moment où l'état du campagnard sera physiquement et moralement amélioré, car son malheur est encore plus grand que son cœur. »

A cet effet, il publia un écrit dialogué dans le langage populaire des paysans. Cet écrit, dirigé contre le clergé et ses vexations, est intitulé le *Neukarsthans* (Jean au croc neuf). Malheureusement sa sollicitude pour le paysan lui aliéna en partie la bourgeoisie riche, qui craignait encore plus les paysans que la noblesse.

Les papiers de Hutten et de Sikingen ayant été perdus dans l'incendie d'Ebernbourg, on ne sait plus au juste jusqu'à quel point les négociations de Hutten avec les villes libres et les paysans étaient avancées. Les plans de Hutten sont bien connus par ses écrits, mais il n'en est pas de même de ses moyens d'exécution. Tout ce qu'on sait, c'est que la noblesse, de concert avec les villes, devait entamer la guerre et entraîner plus tard dans le tourbillon révolutionnaire les paysans et les prolétaires. La ville de Strasbourg avait

formellement promis sa coopération ; d'autres villes, déjà associées au mouvement religieux, firent des promesses d'argent. Mais Sikingen, brûlant de se battre, ou peut-être aussi craignant d'être attaqué le premier, et dans l'espoir d'exercer une armée fraîchement embauchée, ouvrit les hostilités avant l'arrivée des troupes auxiliaires, malgré les conseils de son vieil ami Balthasar Slœr, qui le conjura, mais en vain, d'attendre encore un an.

Le 1er septembre 1522, le chevalier d'Ebernbourg, à la tête d'une armée forte d'abord de 5,000 fantassins, de 2,000 cavaliers et d'une artillerie assez nombreuse, déclara la guerre à l'évêque électeur de Trèves, Richard de Greifenklau. Dans cette déclaration de guerre, Franz prétexta différents griefs matériels et s'érigea en vengeur de méfaits dont l'évêque s'était rendu coupable envers Dieu et l'empereur ; mais dans la proclamation adressée aux habitants de Trèves il disait expressément qu'il venait pour les affranchir du joug odieux et antichrétien du clergé, et pour leur apporter la liberté évangélique.

Les autres chevaliers de la ligue ne prirent pas part à cette démonstration. Sikingen exerçait son armée dans le but de s'emparer, par un coup de main, des forteresses de l'évêque, en attendant ses amis, qui devaient lui amener des Pays-Bas, de l'Alsace, de la Suisse et de la Westphalie, de nouveaux et de puissants renforts, afin de poursuivre la guerre sur toute la ligne au printemps suivant, avec une armée qui, selon ses calculs et les promesses de ses nobles amis, devait être forte, pour le moins, de cinquante mille hommes. Le sénéchal de l'archevêque de Mayence faisait partie

de la ligue, et l'évêque même était parfaitement instruit du coup de main préparé contre son collègue de Trèves. Après avoir pris d'assaut le fort de Saint-Wendel, Sikingen se trouva avec son armée devant Trèves le 7 septembre 1522.

Mais pendant qu'il faisait son coup d'essai, les princes et les évêques levèrent le ban et l'arrière-ban de l'empire pour marcher contre lui. Le conseil de l'empire, connu sous le nom de *Reichsregiment,* fit injonction à tous les princes de s'armer contre l'ennemi le plus dangereux qui eût jamais surgi dans l'empire. La peur fut grande, car on envoya un parlementaire à Sikingen. « Ah ! s'écria celui-ci en voyant le héraut, j'entendrai encore une fois râcler les vieux violons de MM. les conseillers. Allez leur dire que, si Dieu m'est en aide, je leur montrerai ce que c'est que gouverner. »

Mais Sikingen s'était trompé, d'abord sur les forces de ses ennemis, puis sur la puissance de ses amis. Grâce aux intelligences qu'il entretenait avec les bourgeois de Trèves, il avait cru pouvoir s'emparer de la ville sans coup férir, et s'approvisionner dans le riche couvent de Saint-Maximin. Malheureusement, l'évêque, après avoir de sa main incendié le couvent et toutes ses provisions, jeta à la hâte une troupe de mercenaires dans la ville pour maintenir les bourgeois équivoques, sous peine de mort. Force fut donc à Sikingen d'assiéger la ville en règle. Sur ces entrefaites, son ami le chevalier de Renebourg, embauchant des soldats à Clèves et à Juliers, fut retenu prisonnier par le duc. L'archevêque de Cologne menaça de bannissement et de mort tous ceux qui iraient rejoindre les gens de Sikingen. Michel Minkwitz, venant à lui

de Brunswick avec deux mille hommes, fut assailli par le landgrave Philippe de Hesse. Celui-ci, après avoir fait prisonnier le chef, sut engager les soldats de Minkwitz à son propre service, en leur promettant une double solde. Les troupes auxiliaires, parties du Limbourg, du Luxembourg et de la Westphalie, ne purent non plus arriver jusqu'à Trèves, tandis que l'électeur Louis du Palatinat, ancien ami et protecteur de Sikingen, se déclarant tout-à-coup contre lui, marcha à sa rencontre avec une armée très-considérable. N'ayant pas assez de troupes pour pouvoir soutenir un choc en rase campagne, Sikingen jugea à propos de lever le siége de Trèves et de rentrer dans ses bourgs. D'une guerre offensive il passa sagement à la défensive. Le 7 octobre il leva le siége, le 8 il fut mis au ban de l'empire.

Deux électeurs et un landgrave, avec une armée de trente mille hommes, fondirent alors sur ses amis avec une fureur sauvage. D'abord ils démolirent et pillèrent les bourgs de Hartmann et de Kronberg. Mêmes scènes de ravage au château de Saalmunster appartenant à Frowin de Hutten. L'évêque de Mayence fut forcé de payer vingt-cinq mille florins de contribution pour avoir livré le passage du Rhin à quelques cavaliers de Sikingen ; enfin on mit le siége devant le Landstuhl, un des bourgs les mieux fortifiés de Sikingen, où il s'était jeté avec ses troupes.

La cause de Sikingen était loin d'être perdue. Hutten s'était rendu en Suisse pour lui amener des paysans qui dans la guerre avaient bien une autre valeur que des soldats mercenaires ; les Strasbourgeois n'attendaient plus que son retour pour marcher; le prince de

Furstemberg était prêt à le joindre; Balthasar Slœr embauchait des soldats dans les provinces rhénanes, Franz Voss dans la basse Allemagne; la Bohême même envoya de l'argent et promit des soldats. Sikingen n'avait qu'à soutenir le siége jusqu'au printemps et une armée considérable l'aurait délivré; mais un jour, pendant qu'il examinait une meurtrière, une bombe lancée du camp ennemi brisa un échafaudage contre lequel il s'appuyait, et le jeta sur la pointe d'une poutre qui lui fit une blessure mortelle.

Porté sur son lit par ses fidèles soldats, Sikingen se plaignit un moment de la lenteur et de la tergiversation de ses amis; bientôt les voiles de la mort couvrirent ses yeux et obscurcirent ses facultés; ses gens découragés demandèrent à capituler. L'agonie du pauvre Franz commença avec l'entrée des princes dans son château. L'évêque de Trèves et le landgrave de Hesse eurent assez peu de compassion de son état pour lui faire des reproches; mais Sikingen, faisant un effort, se mit sur son séant et leur montra la porte en disant : « Dieu jugera entre nous. » On l'invita à se confesser; il répondit qu'il s'était confessé dans son cœur. Il prononça le nom d'Ulric et mourut... Une année après, la Guerre des Paysans éclata dans toute son ardeur. Avec un chef comme Sikingen, elle eût peut-être changé la face de l'Europe...

Qu'on se figure le pauvre Hutten apprenant la mort de son malheureux ami. Il tomba à la renverse, et en se relevant il s'écria : « Avec Franz, mon âme est morte : il ne me reste qu'à le suivre. »

Tous les malheurs, toutes les calamités de sa jeunesse fondirent une seconde fois sur lui. Pauvre et

fugitif, il erra encore une fois de village en village, de bois en bois, de cabane en cabane, pour se soustraire à ses nombreux ennemis. A Zurich, où il se présenta chez Erasme, celui-ci non-seulement lui défendit sa porte, mais, le dénonça auprès de l'autorité de la ville, afin de n'être pas compromis par la présence d'un ancien ami.

Une seule fois encore l'esprit de Hutten flamboya de tout son éclat. Il trouva moyen de publier une brochure contre Erasme, dans laquelle il le dénonça au mépris de la postérité; mais ce fut là son dernier effort. Grâce à la charité de Zwingli, Hutten trouva un asile à Pfarrdorf, dans l'île d'Uffenau. Il y mourut à l'âge de trente-cinq ans, un an après la mort de son ami Franz. Comme Démosthènes, ses derniers mots furent : « Malédiction aux traîtres ! » Il ne laissa ni papiers, ni livres, ni argent, ni meubles : rien qu'une plume !

« Jeunesse allemande ! s'écrie l'historien Zimmerman, génération d'égoïsme et de succès matériel, va à Uffenau verser une larme sur le plus grand homme, le plus grand écrivain, le plus grand patriote de l'Allemagne. Apprends-y à aimer ton pays et l'humanité, à te sacrifier pour eux, s'il le faut; mais ne te fais point illusion, ne compte pas sur le peuple allemand, peuple ingrat si jamais il en fut; ne compte pas non plus sur la gloire : elle n'est plus qu'une affaire de coterie. Erasme vécut grandement et fut honoré par les hommes de son époque; Luther, d'abord l'homme du peuple, puis l'homme des princes, est respecté parmi nous; mais Ulric de Hutten, qui — seul — fut plus grand que tous les réformateurs ensemble, Hutten

a été méconnu des Allemands, et il est presque inconnu à l'étranger. Souvent il n'avait pas de quoi se couvrir, lui qui délaissa sa propre fortune pour se vouer à la régénération de son pays, et maintenant qu'il est mort, sa tombe est encore veuve d'un monument digne de lui, tandis qu'on élève des mausolées à des hommes qui, à côté de lui, sont de véritables pygmées... Le seul monument digne de Hutten, dit en terminant l'écrivain allemand, ce serait l'unité et la liberté de notre patrie.

» Quand l'Allemagne sera telle que Hutten et Sikingen l'ont rêvée, alors seulement ils auront un monument grand comme leur pays et brillant comme le soleil ! »

« Ah ! s'écria Camerarius, l'ami de Mélanchton, en apprenant la mort de ces deux hommes, c'est à douter de la Providence. Hutten et Sikingen auraient changé la face de l'Allemagne, et peut-être celle de toute l'humanité ! »

—

III

LE PAUVRE CONRAD ET LE DUC ULRIC DE WURTEMBERG

III

LE PAUVRE CONRAD ET LE DUC ULRIC DE WURTEMBERG

Le *Bundschuh*. — Avénement du duc. — Sa vie, ses débauches, ses amis. — Révolte du *Pauvre Conrad*. — Traité de Tubingue. — La vallée de Rems. — Le duc sauvé par son cheval. — Négociations. — Trahison. — Bannissement et exil du duc.

Quelques années déjà avant la levée de boucliers de Franz de Sikingen, un souffle révolutionnaire embrasait toute l'Allemagne; le foyer ardent de la guerre des Hussites l'avait éclairée d'un feu lugubre, et partout le sol germanique tremblait sous les secousses violentes des conspirations et des sociétés secrètes.

Une de ces sociétés secrètes, embrassant la Suisse, l'Alsace et les contrées de la Forêt-Noire, était connue sous le nom de *Bundschuh* (*Soulier fédératif*). Dans ce temps de servitude et d'oppression, il était défendu aux paysans et hommes liges de porter bottes ou brodequins; le soulier était leur chaussure exclusive. Ce signe de servitude devint leur bannière d'affranchissement. Un grand soulier, peint ou brodé dans un drapeau rouge, leur servait de point de ralliement. Bien-

tôt le cri de *Bundschuh* fut leur unique cri de guerre et la terreur des gouvernements aristocratiques.

Dans la Forêt-Noire, un soulèvement de *Bundschuh*, fort de plus de deux mille paysans, ayant en tête Joss Fritz, le hardi mendiant, fut réprimé en 1512 par le margrave Philippe et les villes de Fribourg et d'Ensisheim. Les chefs, à l'exception de Joss qui s'enfuit en Suisse, furent livrés au bourreau, et les affiliés frappés d'exil et de bannissement. Mais en tuant les hommes on n'atteignit pas l'idée, qui survécut plus vivace que jamais. Deux ans plus tard, le *Bundschuh* se releva en Souabe sous la dénomination du *Pauvre Conrad*. Celui-ci, vaincu à son tour par la trahison du duc Ulric de Wurtemberg, n'en entraîna pas moins à sa suite l'expulsion de ce prince et la résurrection du *Bundschuh* sous le nom de *Confédération évangélique*.

Jetons un coup-d'œil rapide sur cet épisode sanglant et dramatique.

Le duc Ulric de Wurtemberg était un tyran romantique par excellence (qu'on me passe cette expression). Il était beau, bien fait, d'une force herculéenne ; mais sa mauvaise éducation aristocratique avait corrompu en lui tous les dons de la nature. Arrivé au pouvoir à l'âge de seize ans, il laissa les soins du gouvernement à un triumvirat de courtisans éhontés, pour s'abandonner, corps et âme, aux plaisirs désordonnés, à la débauche et à un luxe effréné, auquel les revenus d'un empire n'auraient point suffi. A sa cour nomade (il était toujours en voyage), qui surpassait en magnificences celle de l'empereur, on n'entendait parler que chasse aux ours, orgies, tournois, viols et enlèvements. Pour varier ses plaisirs, pour assouvir ses désirs libi-

dineux, le duc ne connut point de frein, ne recula devant aucun crime. S'étant épris de la jeune épouse de son ministre, l'oncle d'Ulric de Hutten, il fit assassiner le mari, déshonora la femme et la chassa quelques jours après. Pour lui et ses familiers, le rapt et le viol n'étaient que de joyeuses fredaines, et pour peu que le père ou le frère de la malheureuse victime voulût faire résistance, il était traîné à la cour par les lansquenets du duc et exposé, à demi nu et les mains liées, aux outrages d'une meute de courtisans avinés.

Selon la propre expression d'Ulric, « le paysan n'est qu'une bête de somme qui, tombé sous la pesanteur du fardeau, se relèvera après quelques coups de fouet appliqués sur le dos. »

Il ne confirmait aucun ecclésiastique dans son emploi, à moins qu'il ne fût parfait musicien.

Les fonctionnaires prévaricateurs, d'ordinaire aussi grands buveurs que petits administrateurs, accusés d'exaction et de corruption, étaient solennellement maintenus par lui, et leurs accusateurs malencontreux mis à la question.

Enfin, au bout de dix ans de règne, le pays était appauvri, le trésor épuisé, et par-dessus tout le duc avait contracté pour deux millions de dettes qu'il comptait payer avec les revenus d'une nouvelle taxe sur la viande, le pain et le vin, dont il prélevait un sixième net.

Mais pendant que le duc, insouciant et ne demandant à ses ministres que de l'argent, se vautrait dans la crapule, les paysans, réduits à l'extrémité, songèrent aux moyens de se soustraire au joug du tyran. Sous

le nom de *Pauvre Conrad* (1), ils formèrent une association secrète, dans laquelle ne devaient d'abord entrer que des travailleurs, des journaliers et de petits propriétaires; car les paysans craignaient encore plus l'aristocratie bourgeoise que la haute noblesse. Les affiliés ne se rassemblaient, dans les premiers temps, que les dimanches et fêtes, sous prétexte de s'amuser, de boire et de chanter. Sous cette apparence de folie extravagante, les initiés se concertaient sur le but et les moyens de leur association. Chacun des conjurés payait quatre kreutzers par mois et prêtait serment de fidélité et d'obéissance. Grâce à cet argent, le *Pauvre Conrad* envoya des messagers et des émissaires dans toutes les contrées de la Souabe et y fit de nombreux et de puissants prosélytes. Bientôt les paysans les plus riches de différentes communes et un grand nombre d'artisans des villes firent partie de la société, et, lorsqu'au bout de quatre ans le *Pauvre Conrad* jugea à propos de jeter le masque et de formuler ses griefs les armes à la main, il comptait sept mille membres.

La bourgeoisie, également mécontente du régime du duc, profita de ces circonstances pour se soulever contre lui. Le duc, voyant enfin le sol manquer sous ses pas, consentit à convoquer une diète, ce qu'il avait négligé depuis huit ans. Après plusieurs soulèvements comminatoires dans la ville de Stuttgardt, Ulric fit quelques concessions, et signa un traité connu sous le nom de *Traité de Tubingue*, en échange duquel la

(1) Le chef de la société s'appelait Conrad, nom provenant d'un calembour provincial: *Koan rath, point de conseils*, « Car, disait-il, j'en ai assez reçu. » Il était surtout réputé pour le farceur le plus jovial de la troupe.

diète lui accorda de nouveaux impôts grevant particulièrement les campagnes. Restait à faire accepter le traité par les paysans, qui s'étaient rassemblés au nombre de six mille dans la vallée de Rems.

En ce moment, les troupes du duc n'étaient pas assez nombreuses pour tenir tête aux paysans armés; aussi employa-t-il tour-à-tour promesses et menaces pour gagner du temps, embaucher des lansquenets et attendre l'arrivée des soldats auxiliaires que lui avaient promis ses convives et compagnons de plaisir, l'électeur du Palatinat et le margrave Philippe de Bade.

Le 27 juillet 1514 (mois fatal aux rois et aux princes), les conseillers du duc se rendirent dans la vallée de Rems, auprès des paysans, pour les engager à accepter le traité de Tubingue et à prêter un nouveau serment de fidélité et d'allégeance. Les premiers paragraphes du traité furent écoutés dans un silence religieux, mais peu à peu la voix du lecteur fut couverte par des murmures. On entendit les mots : voleurs, brigands, oisifs, débauchés, intrigants ! Le duc, qui était resté dans la ville, à peine instruit de ces mouvements, résolut de se montrer lui-même. Dès qu'il parut avec sa suite, les paysans se rangèrent en ordre de bataille. Ce voyant, Ulric, perdant toute contenance et arrêtant son cheval en face et tout près de leur ligne, les accabla de menaces injurieuses, et les invita à rentrer dans leurs foyers, « autrement, dit-il, il les ferait chasser à coups de fouet. »

— Tes fouets n'ont plus de mèches, lui cria Conrad à l'habit bigarré, qui cumulait les fonctions de chef et de fou.

— Que ne les emploies-tu, lui cria un autre, à chasser tes créanciers, grand bretteur ?

— Chasse d'abord, dit un troisième, en sortant des rangs, chasse d'abord tes financiers, tes courtisans, tes chanteurs, tes maîtresses, tes conseillers et tes chiens.

Ces quolibets excitant la fureur du duc, le maréchal Thumb s'écria : — Que ceux qui tiennent pour le duc notre maître, viennent à moi ! Personne ne bougea.

Ulric, suffoquant de colère, fut pris d'un tremblement nerveux. — Ils me le paieront, dit-il à voix basse au maréchal. — Il aurait bien voulu se venger sur-le-champ ; il porta même la main à la garde de son épée ; mais voyant que la lutte serait par trop inégale, il tourna bride pour rentrer à la ville.

A ce moment, un paysan, Schlechtin Claus, saisit les rênes de son cheval ; Veit, un autre paysan, lance son javelot sur le duc, mais le manque. Ulric ne dut son salut qu'à l'impétuosité de son coursier. — Tirez sur le misérable ! cria Ruprecht de Beutelspach ; et à l'instant deux coups de fusil partirent des rangs des paysans ; mais le duc était déjà hors de portée.

Dès lors, les paysans ne pouvant plus reculer, ce qui était l'intention des chefs, se disciplinèrent, prirent quelques forts, pillèrent quelques couvents, et formèrent un camp sur le mont Cappelsberg.

Ulric, toujours dans l'espoir de voir arriver les troupes de ses amis et couvant une sombre vengeance, envoya des négociateurs aux paysans pour leur faire dire qu'il souscrivait à toutes les conditions formulées par eux ; qu'ils n'avaient qu'à mettre bas les armes et rentrer en paix dans leurs foyers. Il promit en outre que les nouveaux impôts ne seraient point perçus, et,

pour preuve de sa bonne volonté, il renvoya ses conseillers et congédia une partie de sa cour. En vain les chefs les plus influents s'attachèrent-ils à prouver aux paysans qu'on ne pouvait pas se fier à la parole jurée du duc, qu'il était déjà par trois fois parjure, *la nature bénigne et niaise du Souabe*, selon les expressions d'un historien de cette époque, l'emporta. La majorité des paysans optèrent pour la paix; ils quittèrent le Cappelsberg et déposèrent les armes. Les autres, vrais moutons de Panurge, à l'exception de quelques chefs plus avisés qui se rendirent en Suisse, suivirent le mouvement et se fièrent en toute conscience aux serments du duc. Un autre motif assez puissant ne contribua pas peu à cette résolution pacifique. Effrayées des progrès révolutionnaires des paysans, les villes, naguère ennemies d'Ulric, lui promirent soudain aide et protection contre les projets d'affranchissement des campagnes. La ville de Tubingue lui envoya une troupe de mercenaires commandée par le chef Ernest de Furst; celles de Balingen, Stuttgardt, Cannstadt et Kirscheim en firent autant. Wurzbourg, ville étrangère, lui envoya trois cents cavaliers, dont soixante-dix-sept nobles. Les lansquenets de l'électeur et du margrave arrivèrent enfin; l'évêque de Constance même lui envoya des soldats. Ulric, devenu plus fort que jamais, grâce à la crédulité des campagnards, grâce surtout à la coopération de l'aristocratie bourgeoise, se décida à jeter le masque.

A peine les paysans étaient-ils rentrés que toutes les communes insurgées furent mises hors la loi. Les chefs qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite furent pris, et, après d'horribles tortures, livrés

au bourreau. Leurs maisons furent démolies, leurs femmes violées. Des communes entières furent livrées au pillage des hordes sanguinaires d'Ulric. Aux paysans qui refusaient de se mettre à genoux devant le dernier des lansquenets on coupait les jambes avec une faux.

Seize cents suspects furent faits prisonniers. Le 5 août, Ulric les fit venir devant lui, sur le même pré, dans la vallée de Rems, théâtre de son premier affront. A sa vue, tous ces malheureux tombèrent à genoux. Quarante-six des plus récalcitrants étaient là, à demi-nus, liés, garrottés et bâillonnés. Le duc dit aux premiers qu'il leur pardonnerait, à condition qu'ils lui prêteraient un nouveau serment de fidélité. Les seize cents levèrent la main. Il fit ôter les bâillons aux quarante-six, et des flots de malédictions tombèrent sur sa tête ; vingt-six furent exécutés le jour même par le bourreau de Stuttgardt; les autres furent exilés et leurs biens séquestrés. Tous les réfugiés, au nombre de cent cinquante, furent condamnés par contumace et leurs biens confisqués au profit du duc. Car Ulric avait encore plus besoin d'argent que de vengeance. Le maréchal Thumb, son ignoble ami, lui dit à ce sujet : — Je savais le duc notre maître très-vindicatif, mais je ne lui croyais pas tant d'aptitude pour les affaires d'argent. — Une loi fut proclamée, par laquelle tout sujet ayant connaissance de la présence d'un conjuré du *Pauvre Conrad*, fût-il son père ou son frère, était puni de mort, s'il ne le dénonçait à l'autorité.

Enfin, dans l'espace de quinze jours, la vallée de Rems, naguère si bruyante, devint si sombre et si silencieuse, que le duc lui-même, la parcourant et

voyant ce calme de cimetière, en frissonna et eut un moment de repentir.

Deux ans plus tard, après avoir régné par la terreur, maltraité sa femme, qui prit la fuite, et commis quelques meurtres sur ses conseillers, le duc fut ignominieusement chassé de son pays par les efforts réunis de la bourgeoisie et d'une partie de la noblesse, coalisées sous le nom de *Confédération Souabe.* Il ne trouva d'autre refuge que la Suisse, où il rejoignit quelques chefs du *Pauvre Conrad.*

Au bout de plusieurs années d'exil et après de dures épreuves, Ulric se prit soudain d'une belle passion pour la liberté des paysans.

Chose extraordinaire, mais qui n'est pas sans exemple, c'est-au nom de l'affranchissement du peuple qu'il fit plusieurs tentatives pour rentrer dans son pays. Sa dernière descente coïncide avec les premiers soulèvements en masse des paysans.

—

IV

PREMIERS SOULÈVEMENTS DES PAYSANS. — LES DOUZE ARTICLES

IV

PREMIERS SOULÈVEMENTS DES PAYSANS. — LES DOUZE ARTICLES

Opinion de Luther sur la corvée. — La comtesse de Rappolstein. — La cueillette des fraises et la recherche des coquilles. — La *Confédération évangélique*. — Jean Muller de Bulgenbach, chef des paysans de la Forêt-Noire. — Les couleurs nationales des paysans. — Les douze articles réunis dans une brochure deviennent la *Charte* des paysans. — Seconde tentative du duc Ulric pour rentrer dans son pays. — Ses relations avec François Ier. — Echec et nouvelle fuite en Suisse.

Hutten, par ses pamphlets, avait beaucoup contribué au détrônement du duc de Wurtemberg. Dans l'intervalle de ces six annéés, depuis l'exil du duc jusqu'à la campagne de Sikingen, les principes de la Réforme avaient pénétré dans les masses. Plusieurs villes s'étaient rangées sous la bannière de l'Evangile, et le mouvement révolutionnaire allait toujours croissant, grâce aux écrits, pamphlets, brochures sans nombre qui surgissaient de tous côtés, grâce surtout aux sermons publics des prédicateurs évangélistes qui se répandaient dans toutes les provinces allemandes, depuis Strasbourg jusqu'à Prague.

Hutten lui-même, pendant ses voyages dans la Forêt-Noire, en Alsace, en Lorraine et en Suisse, avait tâché d'organiser les éléments révolutionnaires et de préparer une levée en masse contre les seigneurs et les évêques. Il succomba, ainsi que son noble ami Franz; mais peu de temps après sa mort, les semences qu'il avait jetées dans les campagnes germaient, poussaient, croissaient et gagnaient de jour en jour en force et en nombre !

Il en est des idées comme des hommes : il faut qu'elles meurent pour ressusciter !

Or donc, quinze mois après la malheureuse tentative de Franz, les paysans de la Forêt-Noire se rassemblèrent, formèrent une ligue, déclarèrent la guerre aux seigneurs et proclamèrent la liberté de tous au nom de l'Evangile.

Le *Bundschuh*, mort, puis ressuscité dans le *Pauvre Conrad,* se transfigurait enfin dans la *Confédération évangélique.*

Ce n'est pas que parmi les seigneurs de cette époque il n'y eût de nobles exceptions. Quelques-uns d'entre eux, animés des véritables principes du christianisme, compâtirent aux misères des paysans, mais ils étaient extrêmement rares. L'histoire n'en mentionne que deux. C'est presque un devoir de les citer.

Eberhard de Wurtemberg était un prince aussi pieux que juste. La prière quotidienne qu'il récitait à haute voix était conçue en ces termes :

« Dieu, créateur du ciel et de la terre, je te prie de vouloir, par ta grâce, me faire connaître si j'ai fait un tort quelconque à un de mes sujets, soit par des faits, soit par des paroles, afin que dans le premier cas je le

puisse réparer par mes biens, et, dans le second, par mes excuses. Et si cette réparation ne suffit pas, je te prie de me punir en ce monde-ci, afin que mon âme rentre pure dans ton royaume du ciel. »

Henri d'Einsiedel, voyant ses paysans appauvris faire la corvée pour lui, en éprouva des remords si cuisants qu'il s'adressa à Luther, pour lui demander si ce n'était pas un péché de priver ces pauvres malheureux de leur temps et de leur travail. La réponse de Luther est caractéristique. Le grand réformateur lui écrivit : « *Qu'il pouvait maintenir cette servitude en toute conscience, attendu qu'il est dans l'ordre que l'homme commun soit grevé de charges, de peur qu'il ne regimbe.* » Cette réponse se trouve dans les archives royales de Stuttgardt. Elle nous dispense de tout commentaire.

Henri d'Einsiedel n'en suspendit pas moins les corvées pour ses paysans.

Il paraît que la comtesse de Lupfen, Hélène de Rappolstein, était de l'avis de Luther. Elle supprima même les jours de fête pour ses paysans, les forçant d'aller le dimanche cueillir des fraises pour les dames de la cour, et lui quérir des coquilles de limaçon pour en faire des pelottes.

Cette circonstance, si futile en apparence, fut la cause de la conflagration générale. Ce fut la goutte d'eau faisant déborder le vase. Les coquilles de limaçon étaient la dernière limite de la servitude des paysans.

Le comte et la comtesse de Lupfen résidaient à leur château de Sthulingen, dans une des contrées les plus fertiles de la Forêt-Noire.

Le jour de la cueillette des fraises du bois et de la recherche des coquilles, les paysans de Stuhlingen, de Bondorf, d'Ewalingen s'assemblèrent, et, après avoir élu pour chef Jean Muller de Bulgenbach, ils déclarèrent au comte que dorénavant ils se regardaient comme des hommes libres, dégagés de toute corvée, de toute servitude, de toute obéissance.

Ils étaient six cents le premier jour. Ce fut le 24 août 1524. Au bout de quinze jours, ils étaient quatre mille.

Ils firent une bannière tricolore, *noir, rouge et or. Aujourd'hui, après trois siècles, cette bannière est encore le drapeau de l'affranchissement commun et de l'unité de l'Allemagne.*

La petite bourgeoisie s'associa aux paysans, et ceux-ci se constituèrent enfin sous le nom de *Confédération évangélique*. Là, pour la première fois, il fut question de l'Evangile dans les sociétés secrètes des paysans.

Des émissaires furent envoyés, non-seulement dans les campagnes de la Forêt-Noire, mais dans la Souabe, la Franconie, l'Alsace, la Suisse, la Thuringe, aux bords du Rhin, dans toutes les provinces de l'Allemagne. Ils invitèrent les paysans à s'associer à la *Confédération évangélique*.

Bientôt les *confédérés* s'assemblèrent dans chaque province en cohortes disciplinées. On comptait jusqu'à sept cohortes principales. Leurs opérations, toutefois, étaient isolées, et souvent, pendant que l'une d'elles essuyait une défaite, l'autre se signalait par une victoire. Ce qui leur manqua, ce fut un chef militaire comme Sikingen.

En revanche, ils eurent un chef spirituel, l'homme

le plus calomnié de son époque, quoiqu'il en fût, ou peut-être parce qu'il en fut le plus avancé : Thomas Munzer.

Les seigneurs, ducs et évêques, se trouvant, lors de l'ouverture des hostilités, tout-à-fait dépourvus de troupes, qui étaient en Italie à guerroyer pour l'empereur contre François I[er], employèrent, comme de coutume, les moyens dilatoires, proposant des pourparlers et des compromis, parlementant, convoquant des diètes, et créant des tribunaux d'arbitres, dans l'unique but de gagner du temps et de pouvoir embaucher une armée assez forte pour tenir tête aux cohortes de paysans. Ceux-ci, toujours dupes, consentirent bien à parlementer, mais en gardant leurs armes, qui d'abord ne consistaient qu'en faux, crocs, assommoirs, fléaux et autres ustensiles, ce qui leur suffit préalablement pour démolir les bourgs, incendier les châteaux et chasser les seigneurs.

Les paysans soulevés de la Forêt-Noire formulèrent d'abord leurs griefs en seize articles, réduits ensuite à douze. Ils furent imprimés et recueillis dans une brochure répandue dans toute l'Allemagne en peu de temps, et reconnus par les paysans pour leur charte et *ultimatum*. Ces douze articles étaient conçus en ces termes :

TITRE

Voici les articles principaux et les griefs des paysans contre leurs seigneurs, les autorités cléricales et séculières.

Paix et grâce au lecteur chrétien !

INTRODUCTION.

Bon nombre d'antichrétiens se targuent des rassemblements des paysans pour blasphémer contre l'Evangile, en disant : Voilà les fruits de la nouvelle doctrine évangélique : se soulever, s'ameuter, se cabrer contre l'autorité ; anéantir toute obéissance, toute loi ; réformer, exterminer, voire assassiner les représentants de l'ordre et des lois. Les articles suivants seront notre réponse à ces impies calomniateurs antichrétiens. Et d'abord l'Evangile n'est pas la cause de ces révoltes. La Parole du Christ déborde de promesses d'amour, d'union et de paix pour tous ceux qui croient en lui. Or, le but des paysans étant de se conformer strictement à l'Evangile, ils ne tendent qu'à l'accomplissement de cette ère de paix, de douceur et de grâce universelles. Ce n'est pas l'Evangile qui est cause de notre désobéissance, mais bien les antichrétiens, qui, inspirés par le diable, sont sourds à la parole de Dieu. Les paysans ne demandent pas mieux que d'obéir à la loi sainte et sacrée. C'est le jugement de Dieu. Qui est-ce qui osera intervenir dans sa justice (Isaïe, 40) ? Qui est assez fort pour désobéir à sa majesté (Epistolæ,

Rom. 8)? N'a-t-il pas exaucé les cris des enfants d'Israël en les sauvant des mains des Pharaons? il exaucera aussi les vœux des paysans, les fidèles enfants du Christ.

Lecteur chrétien, lis les articles suivants avec attention, tu jugeras ensuite.

ARTICLE 1er.

En premier lieu nous demandons pour chaque commune le droit de choisir un curé selon sa volonté (Thimothée, 13), et de pouvoir le déposer si sa conduite n'est pas évangélique. Le curé élu doit nous prêcher l'Evangile dans toute sa pureté, dans toute sa limpidité, sans aucune addition humaine (Apôtres, 14), car, seule, la révélation de la foi pure nous rendra dignes de la grâce de Dieu et des hommes, nos frères, faits à son image. Sans la grâce de Dieu, nous ne sommes qu'un morceau de chair et de sang qui n'est bon à rien (5. Moïse, 10) — (Saint Jean, 6). Ce n'est que par la foi véridique, dégagée de tout alliage impur, que nous pénétrerons jusqu'à Dieu, pour nous incarner en lui. C'est pourquoi un curé évangélique nous est de première nécessité.

ARTICLE 2.

En second lieu, nous ne demandons pas mieux que de payer la dîme (du blé) selon les commandements de l'Ancien et du Nouveau-Testament, c'est-à-dire de la donner à Dieu. Si donc nous avons un curé qui nous explique clairement la Parole de Dieu, nous consen-

tons à faire prélever la dîme par les préposés de nos communes, afin de subvenir à tous les besoins du pasteur élu par nous. S'il en reste au-delà de ses besoins, elle doit échoir aux pauvres du village, selon la rétribution de nos préposés. Si après il en reste encore, la commune la conservera pour un temps de besoin, de disette ou de guerre contre l'étranger, afin d'épargner aux pauvres des impôts vexatoires durant ces temps de peine. Dans le cas où une commune, par besoin momentané, aurait vendu sa dîme, l'acheteur honnête, après l'exhibition de ses actes d'achat, n'y doit rien perdre, et nous tâcherons de nous arranger avec lui à l'amiable, selon la justice et la loi chrétiennes; mais celui qui ne peut pas fournir ces preuves ou qui, soit en sa personne, soit en celle de ses ancêtres, s'est violemment ou subrepticement approprié ce droit, sera par nous débouté de sa demande, car nous ne lui devons rien, la dîme n'étant autorisée par la Sainte-Ecriture que pour l'entretien des pauvres et des curés. Quant à la petite dîme (celle du bétail), qu'elle soit demandée par les seigneurs laïques ou ecclésiastiques, nous ne la donnerons plus. Dieu a créé les bêtes pour la liberté de l'homme (1, Moïse). Cette dîme a été inventée par les hommes ; elle est donc injuste et inique, et nous la refusons pour toujours.

ARTICLE 3.

Pour le troisième, il a été d'usage jusqu'à présent de nous regarder comme des serfs. Honte et pitié! Car le Christ nous a tous rédimés et rachetés par son sang

précieux, le pâtre aussi bien que le seigneur. Nul n'est excepté ! Nous sommes libres, selon la parole de la Sainte-Ecriture, soyons donc libres ! Non pas que nous entendions par ce mot de liberté, ne plus reconnaître aucune autorité. A Dieu ne plaise ! Car ce n'est pas là ce que le Seigneur nous ordonne. « Vous vivrez selon la loi et non dans la volonté de la licence charnelle, (5-6, Moïse, Saint Mathieu, 4). Vous aimerez Dieu, votre Seigneur ; vous l'aimerez dans votre prochain, dans vos frères, et vous leur ferez ce que vous désirez qu'on vous fasse, selon la parole de Dieu dans l'Eucharistie (Saint Luc, 4-6) — (Saint Mathieu, 5) — (Saint Jean, 13). Nous obéirons religieusement à ces commandements, et ces commandements ne nous enseignent nulle part de désobéir à l'autorité. Nous devons nous humilier non seulement devant nos magistrats, mais devant tout un chacun (Epistolæ, Rom., 13). Nous obéirons donc aux préposés élus par nous, selon les lois de Dieu, sous tous les rapports politiques et religieux. Nous ne doutons pas non plus qu'en bons chrétiens vous ne nous affranchissiez de toute servitude, à moins de nous prouver par l'Evangile que nous sommes nés *serfs* et que vous êtes nés *maîtres*.

ARTICLE 4.

Jusqu'à présent, il a été défendu au paysan de prendre bête au buisson, poisson dans l'eau, oiseau dans l'air ; ce qui nous paraît injuste, égoïste, contraire à la confraternité des hommes et à la parole de Dieu. Dans certaines localités, on conserve le gibier à nos dépens et à nos dommages, et l'on nous force à voir de sang-

froid ces bêtes déraisonnables manger et ravager ce que Dieu a bien voulu nous donner en échange de nos labeurs et de nos sueurs. C'est là le comble de la folie et de la tyrannie humaine ; car lorsque Dieu créa l'homme, il lui donna pouvoir sur toutes les bêtes, sur l'oiseau dans l'air aussi bien que sur le poisson dans la mer (1. Moïse) — (Apôtres, 19, 1) — (Timothée, 4). Les fruits aussi sont l'apanage de l'homme, et tout pauvre doit avoir le droit de cueillette pour satisfaire sa faim. Si donc quelqu'un possède un étang qu'il a légalement acheté, loin de nous d'employer la force pour lui ôter son bien et lui ravir sa propriété. Il faudra, pour l'amour fraternel, avoir des égards chrétiens et s'arranger avec lui de gré à gré, pour que le bien rentre à la commune ; mais s'il ne peut prouver qu'il l'a acheté, soit en personne, soit par un de ses ancêtres, la commune à le droit de s'en emparer au profit de tous.

ARTICLE 5.

Pour le cinquième, voici nos griefs, par rapport aux bois. Nos seigneurs, de leur propre chef, se sont presque tous approprié nos forêts. Le pauvre qui a besoin de bois est forcé de le payer le double de sa valeur. Nous sommes donc d'avis que toutes les forêts de nos seigneurs cléricaux et séculiers n'ayant pas été régulièrement acquises et payées, doivent rentrer dans le domaine de la commune. Tout *communier* doit être libre d'y prendre le bois nécessaire au chauffage et à la construction d'une maison, mais au vu et au su des préposés, qui prendront des mesures pour empê-

cher le déboisement et l'extirpation des forêts. Si le bois a été acheté, on doit le racheter à l'amiable. Si celui qui se l'est approprié, même par violence, l'a vendu à un acheteur honnête, on s'arrangera également avec ce dernier, selon les circonstances, d'après les commandements de la Sainte-Ecriture et de l'amour fraternel.

ARTICLE 6.

Nous avons, pour le sixième, à nous plaindre de l'aggravation des servitudes qu'on nous impose arbitrairement. On devrait avoir plus d'humanité, et ne pas nous accabler de ces servitudes onéreuses et honteuses.

ARTICLE 7.

Nous ne voulons plus nous laisser vexer par les travaux que nos seigneurs nous imposent. Quand nous prenons à bail des terres, nous voulons en être maîtres, selon les conventions stipulées. Toutefois, si le seigneur a besoin de nos bras, le paysan doit travailler pour lui de préférence et lui être fidèle en tout, mais pour un salaire convenable, et en des saisons où le pauvre paysan peut disposer de son temps et de ses bras sans préjudice pour lui-même et sa pauvre famille.

ARTICLE 8.

Il y a beaucoup de terres amodiées tellement grevées de taxes et d'impôts, que le paysan travaille littéralement en esclave pour son seigneur. Nous deman-

dons qu'on établisse un tribunal d'arbitres honnêtes pour estimer ces terres selon leur valeur et leurs revenus, afin que le paysan ne travaille plus pour rien, « car chaque ouvrier est digne d'un salaire. » (Saint Mathieu, 10.)

ARTICLE 9.

Pour le neuvième, nous avons à nous plaindre de la grande partialité des juges et des tribunaux, et de l'*écorchement* par les avocats. Nous désirons être jugés par nos pairs, avec une sévère impartialité.

ARTICLE 10.

Nos griefs, pour le dixième, portent sur les terres et prairies que quelques seigneurs se sont appropriées injustement, et qui doivent redevenir la propriété de la commune, à moins de preuves d'une vente en ordre.

ARTICLE 11.

Nous désirons que l'usage appelé *le cas de décès* (contribution payée au seigneur et à l'église par les héritiers du défunt), soit complètement aboli. Nous ne souffrirons plus qu'on dépouille des veuves et des orphelins, et qu'au mépris de Dieu et de ses lois, on les spolie selon les us et coutumes des seigneurs. Personne ne doit plus rien payer pour le cas de décès, ni beaucoup ni peu.

ARTICLE 12 ET DERNIER.

Enfin, pour le douzième, nous nous engageons à renoncer soit à un, soit à plusieurs des articles ci-dessus énoncés, dès qu'on nous aura prouvé qu'ils ne sont pas d'accord avec l'Evangile et la parole de Dieu; même pour le cas où l'on nous aurait déjà accordé les demandes relatées plus haut, elles seront regardées par nous comme nulles et non avenues dès l'instant qu'on en aura prouvé l'incompatibilité avec la foi du Christ. Par contre, nous nous réservons le droit d'en formuler d'autres qui s'accorderont avec la vérité évangélique, et qui seront dirigées contre les abus offensant Dieu et notre prochain.

Que la paix du Christ soit avec nous tous! »

Trois siècles plus tard, le peuple français a formulé ces douze articles en trois mots : Liberté, Egalité, Fraternité !

Il est clair que ce manifeste n'a pas été rédigé par une seule main. Plusieurs chroniqueurs de cette époque prétendent que les douze articles sont l'œuvre de Thomas Munzer. On serait presque tenté de le croire, vu les nombreuses citations de la Bible et de l'Evangile. « Il est certain, dit Zimmerman, que l'article troisième et l'Introduction émanent de lui; mais Munzer a toujours nié sa participation à ces articles, et il n'était pas homme à cacher ses faits et gestes. »

Les douze articles, sortis d'abord de la Souabe su-

périeure, se répandirent en Allemagne avec une rapidité extraordinaire et devinrent partout la profession de foi religieuse et politique de tous les paysans.

Toutefois, nous citerons encore quelques points indiqués dans les seize articles des paysans de la Forêt-Noire, et qui ne se retrouvent plus dans les douze.

Dans le second article, — les paysans demandent le droit de porter arbalète et hache.

— L'article onzième dit que dorénavant aucun paysan ne pourra plus être puni pour avoir commis une faute avec sa fiancée sans la volonté du curé et du seigneur.

— Selon le douzième article, il ne sera plus permis aux seigneurs de s'approprier les biens des suicidés, ni d'hériter d'un mort quand il y a des parents collatéraux.

Enfin ils demandent le droit pour chacun qui a du vin dans sa cave, de le vendre, en gros et en détail, à qui bon lui semblera (1).

Ce fut dans ce moment que le duc Ulric, dont une

(1) Chose digne de remarque ! A mesure que les douze articles s'approchent des provinces limitrophes de France, ils gagnent en énergie et en concision. Voici les douze articles des paysans alsaciens et lorrains :

1. L'Evangile doit être prêché selon la vérité et non selon l'intérêt des seigneurs et des prêtres.
2. Nous ne paierons plus de dîmes, ni grande ni petite.
3. L'intérêt sur les terres sera réduit à 5 pour cent.
4. Toutes les eaux doivent être libres.
5. Les forêts reviendront à la commune.
6. Le gibier sera libre.
7. Il n'y aura plus de serfs.
8. Nous élirons nous-mêmes nos autorités. Nous prendrons pour souverain celui que bon nous semblera.
9. Nous serons jugés par nos pairs.
10. Nos baillis seront élus et déposés par nous.
11. Nous ne paierons plus le cas de décès.
12. Toutes les terres communales que nos seigneurs se sont appropriées rentreront à la commune.

première descente avait échoué à Untertürkheim, fit une seconde tentative au nom de la liberté des paysans. Ceux-ci, par un retour extraordinaire, lui moutrèrent quelque sympathie. Ce fait peut s'expliquer par les besoins de leur propre cause. En l'absence du duc, la Souabe avait été placée sous le régime d'un gouverneur autrichien. Or, l'Autriche opposa aux paysans une résistance opiniâtre et des forces considérables, dont le sénéchal Goerg, ennemi puissant du duc, était le chef. Après huit années d'exil, on avait donc pu oublier un peu les méfaits d'Ulric, et, comme font tous les peuples en tout temps et en tous lieux, on se laissa aller à croire aux promesses et au désintéressement d'un prince déchu. Celui-ci s'était publiquement déclaré pour la doctrine évangélique : il avait promis l'abolition du servage, l'affranchissement de la commune; il entama des négociations avec Jean Muller de Bulgenbach, le chef de la cohorte de Stuhlingen, forte de 4,000 hommes. Jean Muller lui promit un instant sa coopération, mais les autres cohortes pressèrent le duc d'accepter les douze articles; car, n'ayant plus de confiance en lui, et ne voulant pas non plus l'empêcher d'écraser leur ennemi commun, le sénéchal Goerg, elles comptaient observer une neutralité complète. En attendant, le duc Ulric fut mis au ban de l'empire par le gouvernement autrichien, comme traître affilié au *Bundschuh* et au *Pauvre Conrad.*

Triste retour des choses d'ici-bas ! Comme il doit avoir tressailli, le fier Ulric, en se voyant hors la loi comme affilié du *Pauvre Conrad,* lui devant lequel se dressaient encore les fantômes sanglants des paysans

qu'il avait livrés au bourreau, sans daigner même les juger !

François 1er, roi de France, ennemi de l'empereur et de l'Autriche, était l'ami du duc exilé. Dans ce moment il se trouvait au camp de Pavie. Ulric y envoya son négociateur, Jean de Fuchsenstein, pour demander 15,000 couronnes à François, à titre de prêt. Le roi de France lui répondit « qu'il était préoccupé, mais que bientôt il espérait lui faire parvenir une bonne gazette. » Enfin, Ulric, après avoir engagé tous ses domaines, rentra en Souabe, entouré d'une troupe de mercenaires suisses et de quelques paysans ; mais, au lieu de marcher sur Stuttgardt, il s'arrêta à piller les couvents et à détrousser les seigneurs, jadis ses amis, laissant le temps au sénéchal Goerg de prendre des mesures pour lui disputer pas à pas le terrain. Les paysans, voyant le duc de près, et reconnaissant qu'il n'était pas plus évangélique que lors de son règne, le quittèrent ; les Suisses, qui ne restent nulle part longtemps sans être largement payés, en firent autant. Pour comble de malheur, la nouvelle de l'issue de la bataille de Pavie arriva dans ce moment. Ce fut pour Ulric le coup de grâce. Pour la troisième fois, il s'enfuit en Suisse, pauvre et honteux, mais sans renoncer à l'espoir de regagner plus tard et son trône et son pays.

Tout contact avec cet homme était fatal ; il fit encore plus de tort au peuple par son amitié que par sa haine. Son intervention paralysa les premiers mouvements des paysans qui se tinrent immobiles, dans une position neutre, pour attendre l'issue de son entreprise ; elle rompit pour un moment le lien d'unité qui

s'était établi entre les cohortes; enfin, à cause de lui, le sénéchal Goerg remporta plusieurs avantages sur les paysans, qui, en combattant pour le duc, n'avaient ni la fougue de l'enthousiasme, ni la conscience de défendre leur liberté.

Un prédicateur de cette époque disait à ce sujet : « A peine le soleil fait-il éclore le printemps, que la chenille, se pavanant de son état futur de papillon, vient manger en fleurs les fruits du campagnard. Si nous voulons planter et mener à bonne fin l'arbre de la liberté, il faut d'abord l'écheniller, puis en élaguer les branches pourries de l'aristocratie, et enfin en couper les petites brindilles vertes du peuple qui poussent trop vite et s'élancent en l'air sans porter de fruits. »

La chenille fut détruite, la branche pourrie attaquée; on lui fit du moins force entailles. Malheureusement, il n'en fut pas de même des brindilles vertes. Elles ont plus d'une fois compromis l'existence de l'arbre même.

V

THOMAS MUNZER

V

THOMAS MUNZER

Chef spirituel des paysans. — L'historien Zimmerman seul rend justice à Munzer. — Sa naissance. — Ses études. — Son père meurt sur le gibet. — Il est chapelain à seize ans. — Influence du *prophète de Calabre* sur Munzer. — A l'âge de vingt-deux ans il est appelé à Zwikau en qualité de prédicateur. — Il rompt avec Luther, devient le chef des Anabaptistes et proclame la révélation permanente. — Portrait spirituel de Munzer par Zimmerman. — Ses qualités comme orateur et prophète. — Il quitte Zwikau et se rend à Prague, où, aux portes de l'Université, il placarde un manifeste latin contre le clergé et les faux prophètes. — Il est obligé de quitter la ville et retourne à Altstedt, où il établit une imprimerie. — Sa lutte avec Luther. — Celui-ci le dénonce à la justice. — Munzer prêche devant les ducs de Saxe, et fait imprimer son discours. — Son imprimerie est mise sous les scellés. — Provocation de Luther. — Réponse de Munzer. — Il se rend au château de Weymar, où il est exposé aux huées des laquais. — Il reçoit l'ordre de quitter le pays. — Sa défense. — Son départ. — Son mariage. — Son séjour à Nuremberg. — Son pamphlet contre Luther. — Il est forcé de quitter cette ville. — Sa misère et sa persévérance. — Il se met à la tête des paysans révoltés, et après avoir écrit une circulaire populaire annexée aux douze articles, il retourne en Thuringe pour y organiser le mouvement.

Thomas Munzer, avons-nous dit, était le chef spirituel des paysans. Avant d'entrer dans les péripéties sanglantes de cette guerre civile, force nous est de

nous arrêter à cette figure gigantesque qui devance ses contemporains de quatre siècles.

Les historiens, jusqu'à présent, n'ont eu de récits dithyrambiques que pour les heureux vainqueurs. Aux grands vaincus ils n'ont témoigné que de l'indifférence, souvent de la colère, tout au plus de la pitié. Ces vaincus, cependant, représentent les jalons du progrès sur la route de l'histoire, et l'humanité ne semble pouvoir marcher qu'à l'aide de ces guides divins. Nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une histoire des rois et héros plus ou moins heureux. L'histoire de l'humanité est encore à faire. Nos professeurs, nos historiens lettrés, n'ont traité que la face extérieure, l'écorce de l'histoire, rarement ils ont pénétré jusqu'à l'âme ; semblables à ces médecins qui nieraient la circulation du sang, et qui regarderaient toute maladie comme un mal local.

Or, l'histoire de l'humanité entière ne forme qu'un corps solidaire et compact dont chaque peuple est un membre plus ou moins actif, plus ou moins initiateur. La pensée, le Saint-Esprit en est l'âme. Cette pensée, ce Saint-Esprit se révèle continuellement par de grandes individualités représentant les masses et leur frayant les voies mystérieuses de l'avenir. Que l'homme marqué par le cachet divin meure ou vive, qu'importe ! il n'est venu au monde que pour manifester la pensée de Dieu. Cette mission remplie, il ne vit déjà plus en personne. Son sang s'est volatilisé en maximes et s'en est allé s'infiltrer dans le sang de ses frères. Ce n'est plus un homme, c'est un principe, une idée, une âme de la tête aux pieds ! Le poursuivre, le martyriser, le crucifier, le ridiculiser, autant flageller une flamme

ardente dont le foyer est ailleurs, et qui de ses étincelles éclaire encore le flagellateur obscur.

En parlant de Munzer, aucun historien, à l'exception de Zimmerman, ne s'est élevé à la hauteur de son sujet. Les Français surtout, pour qui, d'ordinaire, l'histoire des autres peuples n'est qu'une étude accessoire, l'ont presque tous défiguré ou calomnié d'une manière indigne. Pour les uns, Munzer est un Anabaptiste prêchant la communauté des femmes; pour les autres c'est un fou digne d'être enfermé.... Des professeurs allemands, qui, s'ils avaient vécu du temps de Munzer, lui auraient fait dire avec Job : « Je ne les crois pas dignes de coucher avec les chiens de mes troupeaux ; » ces vers rongeurs de livres qui, pour plaire à un roitelet ou à un de ses laquais, calomnieraient Jésus lui-même, ont osé condamner sans rémission le hardi révolutionnaire du seizième siècle, en le confondant à dessein, et dans le but de le rendre odieux, avec les Anabaptistes de Munster. Les uns le haïssent, les autres le ridiculisent, tous le craignent. Luther, son plus grand ennemi, avoue que chaque fois que le nom de Munzer, même après sa mort, se présente sous sa plume, il est saisi d'un frisson indicible. Aujourd'hui encore, le souvenir évoqué de cet homme mis à mort à la fleur de la jeunesse, fait trembler tous les hauts dignitaires, tous les savants titrés de l'Allemagne. Qu'est-ce donc que cette figure dont l'ombre, après quatre siècles, est encore la terreur des despotes, des faux savants et des tartufes?... C'est tout simplement un homme dans toute la force du terme, non pas infaillible, — il s'est trompé plus

d'une fois, — mais un homme dont toute fibre est une idée, toute parole une menace, tout mouvement un fait ; un homme chez qui la haine du mal est à la hauteur de l'amour du bien ; un homme principe enfin, instrument de la révélation permanente dont il est le premier représentant, et pour laquelle il est mort sur la croix, ou, si l'on aime mieux, sur le gibet.

Munzer naquit en 1498, dans la ville de Stolberg, au pied du Harz, résidence du seigneur de ce nom. La chronique raconte que son père fut violemment mis à mort par le seigneur de Stolberg ; elle n'en dit pas la cause, qui, selon toute probabilité, a été purement politique. Quoi qu'il en soit, ce souvenir, si sanglant qu'il fût, n'a eu guère d'influence sur la conduite du fils. Sa haine pour les oppresseurs de son pays était le résultat d'un principe et non d'un sentiment de vengeance. La mort tragique du père n'a été pour le fils qu'une goutte de plus dans le calice d'amertume qu'il a vidé jusqu'à la lie.

Le génie du jeune Munzer s'est révélé de très-bonne heure. A Wittemberg, où il fit ses premières études, il surpassa par ses travaux et son application tous ses camarades beaucoup plus âgés que lui.

Melanchton, son ennemi, lui donne le témoignage qu'il savait la Sainte-Ecriture par cœur et qu'il était fort versé dans la science théologique. A l'âge de quinze ans, il obtint le titre de docteur de l'Université de Halle, et là déjà il organisa une espèce de confédération contre les abus du clergé et des princes.

A seize ans, il remplit les fonctions de chapelain dans un couvent près de Halle, où il disait la messe aux

nonnes. Luther dit de lui : « Déjà dans ce couvent Munzer se montre tout-à-fait *acatholique*. Il raille la messe et avale les dieux (les pains) sans les bénir. » Tout-à-coup Munzer se retire dans la solitude et se plonge dans l'étude des livres mystiques des maîtres du moyen-âge. Ce fut surtout l'abbé Joachim, dit de Calabre, qui exerça une immense influence sur l'esprit du jeune docteur. Ce prophète (car il se donne ce nom) vivait dans le beau temps de la scolastique, où le clergé, reniant sa sainte mission, commençait à se prêter aux tyrannies des seigneurs. Munzer lui-même se charge d'éclaircir les allées touffues des promenades mystérieuses du prophète de Calabre. « Joachim, dit-il, nous montre l'avenir de l'humanité dans un miroir mystique. Il flagelle les exactions cléricales, déclare inutiles et superflues les visites faites par les chrétiens au temple matériel et prédit un dernier jugement, où Christ, le fouet à la main, chassera de nouveau du temple et les vendeurs et les acheteurs. Il viendra une ère spirituelle, ère d'amour et de joie, de liberté et de fraternité, où toute la science de la *lettre* périra. A sa place jaillira radieux et libre le Saint-Esprit. L'Evangile de la lettre n'est que temporel, sa forme n'est que passagère. Il n'y a que le Saint-Esprit qui soit le véritable Evangile. Grâce à la résurrection de l'Esprit, bien des choses que les contemporains du Christ n'ont pu comprendre seront prédites et s'accompliront dans l'avenir. Il se formera alors sur la terre une association de frères, d'hommes-esprits pour lesquels la Sainte-Ecriture sera une source claire et intarissable, un monument impérissable, gravé, non avec de l'encre sur le papier, mais avec du sang dans le

cœur de tous les hommes. Les prêtres et les savants qui, jusqu'à présent, ont été les organes des choses divines, disparaîtront à tout jamais ; les fils de l'Esprit n'auront plus besoin de ces médiateurs. Le Saint-Esprit sera seul leur maître, la révélation intérieure remplacera la révélation extérieure. La religion sera une contemplation pure et immédiate de Dieu, tous les mystères seront mis à nu et la prédiction de Jérémie (13, 33, 34, 35) s'accomplira : à savoir, que Dieu même sera notre maître à tous et qu'il inscrira sa loi ès-cœurs des hommes. Dans cet heureux temps, où le ciel se manifestera dans toute sa magnificence, les grandeurs terrestres pâliront et disparaîtront de honte. »

Ces idées hardies d'une grandeur future, d'un règne de liberté et d'amour, appuyées sur les textes hébraïques d'Isaïe et de Jérémie, jetèrent de vives étincelles dans l'esprit du jeune Munzer et activèrent le feu de son imagination ardente. Bientôt la Sainte-Ecriture devint pour lui un thème incessant de discours politico-religieux, et le simple prêtre réformiste s'éleva d'un coup jusqu'au rôle de prophète, disant hardiment la vérité aux princes et aux peuples.

En l'an 1520, à l'âge de vingt-deux ans, il fut appelé, en qualité de prédicateur, à Zwikau, en Thuringe. Là, pour la première fois, il rompt ouvertement avec Luther, déclare la réforme du culte insuffisante, et exige une réforme sociale. « Rejeter le pouvoir du pape, s'écrie-t-il, attaquer les absolutions, nier le purgatoire, abolir la messe, qu'est-ce que tout cela ? Des demi-mesures ! Il faut attaquer la société à la racine, en enlever les causes de malheur et d'oppression, fonder

enfin l'Eglise du Saint-Esprit et de la liberté sur des bases solides. Luther n'est qu'un efféminé qui flatte la chair en la couchant sur de *doux oreillers*, faisant trop de cas de la foi et trop peu des œuvres, laissant le peuple dans son ancienne routine, fortifiant surtout le pouvoir des princes. La doctrine de Luther est plus dangereuse pour le peuple que le papisme ; il faut ressusciter le Christ et songer qu'avec Moïse et Jésus, Dieu n'a pas dit son dernier mot. Au contraire, sa révélation est permanente, et de nos jours il peut y avoir des prophètes aussi bien que dans le temps passé. »

Il est hors de doute que ce principe d'une révélation et d'une prophétie en permanence a été le premier germe de la secte des Anabaptistes, qui d'abord ont surgi à Zwikau, berceau oratoire de Thomas Munzer. Déjà, dans la profession de foi des Taborites et des Hussistes, on trouve la prédiction d'un âge d'or, d'un règne d'amour et de joie selon l'Evangile. La Thuringe, pays limitrophe de la Bohême, n'était pas restée étrangère aux doctrines mystiques des Hussites, et les discours de Munzer ne pouvaient que raviver les étincelles qui couvaient sous la cendre depuis la défaite de Jean Ziska. Aussi, peu de temps après l'arrivée de Munzer à Zwikau, les Anabaptistes sortent de leurs retraites et s'organisent à la face du public. Ils rejettent la présence du Christ dans l'Eucharistie, ainsi que toutes les cérémonies religieuses, y compris le baptême des enfants avant l'âge de raison, et prétendent avoir le don de la prophétie et des visions extatiques. Munzer, loin de les attaquer, les laisse faire, parce que, selon lui, il faut laisser libre cours à toutes les manifestations de

l'esprit et de l'imagination. Il les défend même devant le magistrat qui leur interdit de se réunir; mais en les protégeant, Munzer était loin d'approuver leurs folies extatiques. Dans ses écrits, il les appelle de bons frères, de bons enfants, de bons cœurs, animés de bons sentiments et qui peuvent plus tard rendre de bons services à la patrie et à l'humanité. En effet, au lieu de les poursuivre, Munzer comptait s'en servir comme autant d'instruments pour la propagation de ses vues politiques et religieuses, et en cela il ne s'était pas trompé. Dans la suite, il eut plus d'une fois occasion d'avoir recours à leur ministère. C'est grâce aux nombreux prédicateurs envoyés par les Anabaptistes dans toutes les contrées de l'Allemagne que les idées de Munzer devinrent populaires et que, dans sa fuite, il trouva assez d'accès pour se soustraire à ses nombreux et puissants ennemis.

Laissons parler un instant l'historien Zimmerman, le premier Allemand qui ait rendu justice à Munzer.

« Munzer n'était animé que d'une seule idée, l'avenir de son pays. Depuis qu'il pensait, la misère et la honte de sa nation préoccupaient exclusivement son esprit. Les projets de réforme qu'il avait rêvés dans son adolescence mûrissaient en lui et avec lui. Il se croyait appelé au rôle de libérateur et de vengeur du peuple allemand.

» Ses ennemis attribuent toutes ses actions à un seul mobile, à l'ambition. Certes, Munzer n'était pas sans ambition. Il était animé d'un esprit fier, uni à un grand enthousiasme; mais quand on examinera sincèrement sa marche, ses discours et ses actes, on se convaincra facilement que l'envie de briller était un

sentiment tout-à-fait inconnu à son âme. Dans cette âme fortement trempée il y a un je ne sais quoi de sombre, d'épineux, de sauvage même ; mais à travers les broussailles de cette végétation luxuriante, le parfum d'une fleur odorante et purpurine vous charme continuellement. Cette fleur, c'est l'amour du peuple et de l'humanité tout entière.

» Il avait une haine fanatique contre les oppresseurs du peuple, tant seigneurs qu'évêques, vrais corrupteurs du christianisme, continuateurs des anciens tyrans crucificateurs du Christ, le premier ami du peuple et de l'humanité ; despotes incorrigibles sacrifiant toujours le Saint-Esprit à leurs intérêts cupides, à leurs caprices éhontés, empêchant enfin le peuple de prendre part au développement et à la jouissance de ses droits imprescriptibles. N'ayant jamais connu un prince animé de sentiments purs d'humanité, Munzer les confondait tous dans sa haine et les regardait comme autant de fléaux, se croyant au-dessus de la loi, au-dessus de Dieu même. Plus il creusait l'ancien et le nouveau Testament, plus il était frappé du contraste entre l'ordre de choses existant et celui qui devrait exister. Ni l'Eglise ni l'Etat ne le satisfirent. Son rêve, son but était de fonder un Etat vraiment chrétien, selon les lois de l'Esprit et de l'Evangile. Il ne comprit pas l'égalité devant Dieu sans l'égalité devant la loi sociale. Bientôt ce principe devint le pivot de toutes ses pensées, de tous ses discours. Il oubliait seulement que cette égalité ne devait, ne pouvait s'établir que peu à peu par la marche organique de l'histoire et de la nature, mais non par la violence. Ce n'est pas une guerre de trente ans ni cent batailles ran-

gées qui peuvent rétablir l'équilibre moral de l'humanité et en harmoniser les dissonances : une guerre de mille ans n'y suffirait pas ! C'est par la loi de la réaction de l'intérieur contre l'extérieur, réaction incessante, persistante, que les prédictions de l'Evangile s'accompliront, mais non par la violence de l'extérieur imposé à l'intérieur. C'est ce que l'imagination bouillante de Munzer n'a pas voulu comprendre. Son désir d'affranchir son peuple était si vif, si ardent, que bientôt ce désir s'empara de toute son âme comme une puissance invincible, au point que, poussé aveuglément par ce principe, il n'avait plus de volonté, plus de réflexion, plus de raison. Il devint l'esclave d'une idée.

» Une fois animé par ce principe, ne vivant, ne respirant que par lui, comme tous les grands hommes forts et logiques, il le poussa jusqu'aux dernières conséquences. Munzer, comme Hutten, n'était pas homme à consoler les faibles et les malheureux par des paroles, par des tableaux de félicité future. Il versait du feu dans l'âme de ses auditeurs, et les excitait à mettre la main à l'œuvre, à s'aider eux-mêmes. C'était à la fois un homme de parole et d'action, d'autant plus logique en ses provocations, que, selon ses principes, le bonheur de l'homme doit se trouver d'abord dans la vie, dans la jouissance entière de tous les droits, de tous les biens de la nature, dans la liberté et dans la joie. Sa nouvelle Jérusalem devait se fonder en Allemagne, puis s'étendre sur toute l'humanité. Il enflammait donc le peuple à détruire tous les obstacles contraires à l'établissement de ce paradis terrestre. Grâce à sa connaissance de l'ancien Testament, le souvenir

de Moïse, d'Elie, d'Isaïe, de Jérémie et de leurs colères foudroyantes flottait toujours devant son esprit. L'élément destructeur, la parole de vengeance et d'extermination le dominait tellement, qu'il ressemblait à une pâle statue vivante, autour de laquelle scintillent continuellement des flammes, qui, portées par le vent, vont mettre le feu à des contrées entières. »

Munzer n'est pas éloquent comme Luther; sa parole n'était point aussi nette, ni aussi claire, ni aussi prête à la saillie. Il luttait au contraire contre l'expression. Au début de son discours, il cherche, il tâtonne; le mot ne lui paraît pas assez énergique, il revient sur ses pas, et le remplace souvent par le latin ou l'hébreu; peu à peu il s'anime, il s'enflamme, il s'enthousiasme; soudain la colère, l'indignation le saisit; il pâlit... les paroles se suivent, se heurtent et jaillissent enfin de sa bouche comme une source rugissante. Il est grand, terrible, foudroyant... Il est prophète dans toute l'acception du mot.

Bientôt Munzer, pour avoir défendu les Anabaptistes, dut quitter Zwikau et se dirigea vers Prague, le berceau de la doctrine des Hussites. Là, en arrivant, il fit placarder aux portes de l'université le manifeste suivant, écrit en latin et en allemand :

« Mes frères en Bohême,

» Je suis venu après Jean Ziska, le grand héros de Jésus, pour faire résonner d'un nouveau chant les trompettes de justice.

» Malheur aux faux prêtres, qui n'ont jamais compris l'essence du christianisme ! Dieu même les mau-

dit comme des faussaires de sa parole, comme des trompeurs du peuple. Bientôt le Seigneur versera sur eux une nuée de colère, pour avoir blasphémé le but de la foi, qui n'est autre que la liberté et le bonheur. Il les écrasera par ses foudres, car, sur la terre, il n'existe pas une race maudite dont la vie et la doctrine soient plus contraires à l'Evangile que celle de nos prêtres chrétiens. Semblables à des cigognes qui s'en vont dans les prairies verdoyantes chercher des grenouilles pour les apporter dans le nid de leurs petits, les intendants injustes et prévaricateurs de la grâce de Dieu recueillent dans les livres la lettre morte pour en emplir le gosier de leurs élèves. Ni Dieu, ni la foi, ni la vertu, ni l'amour chrétien ne leur sont connus. Ils ne savent que dire : C'est la parole du Christ, de saint Paul et des prophètes, s'appuyant sur la lettre morte, au lieu de l'éclairer par la raison. C'est pour cela que tant de peuples ont appelé le christianisme une folie. — Eh! se disent-ils, si le Christ, si saint Paul et les prophètes en avaient menti! comment savoir qu'ils ont dit la vérité? Ah! vous êtes trop paresseux pour nous le prouver; vous êtes donc des fourbes ou des automates?... Hélas! que répondent les prêtres du Christ? « Croyez, baptisez-vous et vous serez heureux. » Voilà la seule raison qu'ils donnent de la foi; elle devrait être arrachée par morceaux de leur cerveau, comme les poumons du corps d'un phthisique. Personne, jusqu'à présent, n'a osé attaquer ces sottises monstrueuses qui se sont amoncelées jusqu'aux nues.

» Saisi de douleur et de pitié, je déplore la ruine de l'Eglise divine sur laquelle pèsent les ténèbres de l'Egypte. Le Seigneur l'a visitée de sa colère. Dans la

Sainte Ecriture, je trouve l'Eglise immaculée comme une vierge. Hélas ! elle a été polluée et violée par des prêtres indignes. Sa perte date du moment où le peuple a renoncé à son droit de faire. lui-même le choix de ses prédicateurs. Depuis cette malheureuse époque, les doctrines du clergé sont diamétralement opposées à celles de Dieu...

» Mais, réjouissez-vous, je suis mandé par le ciel pour briser vos chaînes. Ma faucille est aiguisée pour moissonner les épis mûrs. Habitants de Bohême, je n'ai d'autre but que de vous communiquer la parole vivante de mon âme, espérant qu'étant ma vie et ma respiration, cette parole trouvera de l'écho dans la vôtre, et ne retournera pas vide vers moi. Je vous promets gloire et honneur. Ici, sur le sol foulé par Jean Ziska, l'Eglise apostolique posera ses fondements pour s'étendre sur le monde ; ici les prêtres sacriléges trembleront de frayeur et prendront la fuite. Venez, non à moi, je n'ai besoin de rien, mais à cette nouvelle Eglise, dont la parole sera divine et ailée. Nous n'adorerons plus Dieu muet, mais Dieu vivant et parlant. Si je mens, si je tronque la parole de Dieu qui sort aujourd'hui de ma bouche, malheur à moi ! je suis prêt à subir le supplice de Jérémie, et me présente pour être livré aux douleurs de la croix. »

En lisant ces derniers mots, on dirait que Munzer a eu un pressentiment de sa fin tragique.

Ce manifeste, quoi qu'on en pense, est un témoignage vivant de la foi de Munzer. Il faut avoir plus que du courage pour venir dans un pays étranger s'annoncer de la sorte à toute une population. On voit que

Munzer est pénétré de la sainteté de sa mission et qu'il ne reculera jamais devant les conséquences de ses principes. Il s'était trompé à Prague, ville peuplée alors de savants, qui le forcèrent à prendre la fuite ; mais, loin de perdre courage, plus il vit d'obstacles s'amonceler devant lui, plus son esprit et son âme se raidirent contre eux. Il était prêt à mourir pour sa conviction; il ne comprenait pas qu'un homme se donnât le titre de chrétien sans être prêt à mourir comme Jésus-Christ pour les vérités de l'Evangile. Ne craignant donc rien de ses ennemis, plus ceux-ci se liguèrent contre lui, plus il gagna en force et en audace.

En 1522, il retourna à Altstedt, en Thuringe, où il établit une Eglise allemande. Là il compléta ses idées religieuses et politiques. De trente lieues à la ronde, le peuple vint à Altstedt entendre ses sermons. Ce fut un véritable pèlerinage.

Dans ses discours il rejette comme antichrétienne la justification de la foi sans les œuvres, déclare mensongère la doctrine que Jésus en mourant avait tout fait pour l'humanité, pour laquelle il n'y aurait plus rien à faire. Dieu n'est pas en dehors de nous, mais en nous; il se révèle encore aujourd'hui, comme il y a quatre mille ans; il n'y a point d'autre révélation. Il n'existe point d'autre Diable que le despotisme religieux et politique. La Foi n'est autre chose que le Verbe de la raison, Verbe qui nous verse l'amour dans le cœur et réveille en nous le Saint-Esprit. Tout homme, fût-il païen, peut avoir la foi. La nature nous apprend à faire à notre prochain ce que nous désirons qu'il nous fasse. L'homme, par cela seul que le Verbe

se manifeste en lui, est une partie de Dieu, et le ciel est déjà à chercher et à trouver dans cette vie (1).

« Tout homme peut être animé du Saint-Esprit, celui-ci n'étant autre chose que l'enthousiasme de la raison. Il n'y a point d'enfer : le péché, c'est tout ce qui est contraire à la raison et à la nature. *Le Christ est un des prophètes révélateurs de Dieu, mais conçu comme les autres hommes.* »

Passant aux conséquences politiques, qui, selon lui, reposent toujours sur le principe religieux, Munzer proclama le droit de chacun au bonheur. Il ne peut y avoir dans la société ni noblesse ni clergé. Egalité complète devant la loi. Le règne de Dieu doit s'établir dans l'état politique. Dans un de ses discours, il appelle Luther un grand égoïste, un moine ambitieux, un faux prêtre. Aussi celui-ci ne le ménagea-t-il pas. Dans un écrit dirigé contre Munzer, Luther appelle ses articles de foi *des articles scélérats*, et Munzer lui-même *un fantôme vivant du Diable.*

En même temps Munzer fondait à Altstedt une société dont chaque membre prêtait serment de travailler au rétablissement du règne de Dieu, de la liberté, de l'égalité, et à l'extermination de tous les corrupteurs *du régiment du Christ* (c'est là son terme), seigneurs et évêques qui se cramponnent au despotisme de la lettre pour maintenir le peuple dans la misère. On devait d'abord inviter pacifiquement les princes et les évêques à s'associer à la nouvelle confédération ; mais, en cas de refus, leur faire une guerre à outrance. C'est dans cette société que Munzer professa pour la

(1) Munzer a publié sur ce sujet un écrit intitulé la *Fausse Foi démasquée.*

première fois le principe de la communauté des travaux et des biens. Il se sert même du terme : « A chacun selon ses besoins et selon la possibilité. »

Grâce à une imprimerie spéciale qu'il avait établie à Altstedt, ses écrits et ses principes se répandirent en peu de temps dans toutes les contrées de l'Allemagne.

Les deux princes de Saxe, Frédéric et Jean, vinrent eux-mêmes à Altstedt, et Munzer fut invité à prêcher devant eux. Il leur avait déjà adressé plusieurs provocations, dans lesquelles il les sommait de se mettre à la tête de la vraie doctrine; mais, en leur présence, son audace grandit avec le danger.

Il répéta tous ses principes, en les appuyant sur des textes de la Sainte Ecriture; il montra aux princes un avenir orageux, gros de dangers et de malheurs. « Le Seigneur, c'est ainsi qu'il termine, le Seigneur jetera enfin sa barre de fer parmi les vieux pots de terre. En disant cela, je suis rebelle. Eh ! oui, je suis révolutionnaire; je renverserai la société de fond en comble. Jésus n'était-il pas révolutionnaire? »

Le lendemain il fit imprimer son discours, le surlendemain l'imprimeur reçut l'injonction de quitter le pays, et son imprimerie fut mise sous les scellés.

C'est dans ce moment que Luther et Melanchton se levèrent contre Munzer avec une véhémence furibonde. Celui-ci, dans un écrit, les avait provoqués à quitter la théologie vermoulue. « Chers amis, leur dit-il ironiquement, l'été est devant la porte, ne pactisez pas avec les impies, ne flattez pas les princes, ils vous dévoreront en temps opportun. Savants délicats et vaporeux, vous n'êtes que des niais. »

Luther, pour frapper un grand coup, invita Munzer à venir se mesurer avec lui en face du public. « Je viendrai, répondit celui-ci, quand, à côté de vos Luthériens, vous nommerez pour juges des Romains, des Turcs et des Juifs, c'est-à-dire tous les partis de la conscience religieuse ; je viendrai si vous appelez le peuple devant la barre de la justice. C'est en face du ciel que je me défendrai et non devant des vers rongeurs de livres. Christ lui-même a détesté les savants. Au pontife Hannas, qui lui demandait compte de ses doctrines, il répondit, en désignant le peuple : « Que ne t'adresses-tu à ceux-ci, ils te le diront. » Tout ce que je demande, c'est de me laisser la permission d'exprimer ma pensée. Cela seul me suffira pour fermer la bouche aux défenseurs du monde renversé. »

A cela Luther répondit par une dénonciation. Grâce à une provocation adressée par lui au prince de Saxe, injonction fut faite à Munzer de ne plus publier aucun écrit ni brochure, sans l'autorisation d'une censure établie à cet effet. Mais Munzer ne tint aucun compte de cette menace. Quelques jours après il fit publier à Mulhouse, ville libre à deux lieues d'Altstedt, une brochure des plus révolutionnaires, dans laquelle il se nomme *Thomas Munzer avec le marteau*, selon un passage de Jérémie : « Ma parole n'est-elle pas comme le feu et comme le marteau qui broie des rochers ? « Chers frères, s'écrie-t-il, plus que jamais il faut que nous fassions un grand trou dans le monde, afin de faire voir aux nations ce que nous sommes et ce que sont nos prétendus maîtres. Le monde, dit-il en terminant, essuiera un choc terrible qui renversera les grands et élèvera les petits. »

Mais la hardiesse de Munzer ne faisait qu'accroître la haine de Luther, qui invita publiquement l'électeur de Saxe, grand vénérateur de la Bible, connu par sa clémence et son indulgence, à chasser de son pays l'infâme Munzer.

Celui-ci fut prié de comparaître devant le prince, dans son château de Weimar. Avec sa connaissance de la Bible, Munzer n'avait pas beaucoup de peine à défendre ses principes religieux, en les appuyant sur des textes de la Sainte Ecriture, mais il fut en même temps accusé d'avoir fondé une société politique. « Eh ! dit-il (et ce fut là toute sa défense), si les Luthériens ne sont venus que pour vexer les moines et les curés, ils auraient mieux fait de rester dans leur coque. » On lui signifia de quitter le pays.

En descendant les marches du grand escalier du château, il fut cerné par une troupe de laquais et de valets qui lui jetèrent des pierres en s'écriant : « Grand prophète, où sont maintenant ton esprit et ton Dieu ? » Des chanoines aussi descendirent pour le narguer. Munzer était pâle comme la mort, mais il n'opposa à ces furieux qu'un silence méprisant.

De retour à Altstedt, il apprit que le duc Georg demandait son extradition, à cause d'une circulaire dans laquelle il avait provoqué le peuple à se révolter contre les ennemis de l'Evangile. A l'instant Munzer s'arma d'une lance, d'un casque et d'un bouclier, s'entoura de ses amis et déclara au magistrat qu'il était prêt à s'en aller, mais que si on l'attaquait il se défendrait à outrance.

On le laissa partir, croyant qu'il se rendrait à Mulhouse. Le magistrat de cette ville sur une lettre de

Luther, était décidé à n'accorder aucun réfuge à Munzer, en cas qu'il se présentât.

Mais Munzer s'était dirigé vers la Franconie. Il s'arrêta quelque temps à Nuremberg.

Là il y avait déjà eu plusieurs émeutes de paysans, suivies de quelques exécutions capitales. Munzer fut invité par le parti révolutionnaire à prêcher, mais il s'y refusa : « Je ne parlerai plus, dit-il, j'écrirai. » En attendant, la haine de Luther le poursuivant toujours, il se proposa de publier une brochure contre lui. Il n'est pas étonnant que Munzer lui parle d'un ton exaspéré qui dépasse les limites de la bienséance.

Luther avait écrit au magistrat de Nuremberg : « Satan est parmi vous, l'esprit infernal d'Altstedt. »

« Tu es aveugle toi-même, répliqua Munzer, et tu veux conduire l'humanité ! Tu as trompé la chrétienté, et maintenant, en temps de peine, tu te démènes comme une écrevisse prise dans un filet. Tu es le flatteur, le flagorneur des seigneurs ; tu crois le monde sauvé, parce que tu as happé quelques bribes de gloire. Tu as fortifié le pouvoir des scélérats impies, sot moine, et tu as maintenu le peuple dans la voie de perdition. N'importe ! Tu seras pris comme un renard ; le peuple s'affranchira malgré toi, Dieu seul régnera et ton nom sera oublié. »

Le magistrat de Nuremberg fit saisir cet écrit, et l'auteur fut forcé de quitter la ville sur-le-champ.

Munzer, dans la fleur de sa jeunesse, quoique petit de taille, était beau et bien fait. Il portait un chapeau de feutre blanc, une espèce de paletot à capuchon, et toute sa barbe qu'il laissait pousser à la mode orien-

tale. Il avait épousé une pauvre jeune fille qu'il aimait tendrement, et qui, quelques semaines après le mariage, l'accompagna dans sa fuite. Elle ne le quitta que lorsque les fatigues et son état de grossesse la forcèrent de demander un refuge chez un ami.

A Altstedt déjà Munzer n'avait que le strict nécessaire que les Anabaptistes lui procurèrent; à Nuremberg, au moment de sa fuite, il était dans un dénuement complet. Cela n'a pas empêché ses ennemis d'attribuer tous ses actes à la cupidité, à l'ambition et même à la débauche.

En partant de Nuremberg, il écrivit à un de ses amis : « Si vous pouvez m'aider avec quelques sous pour le nécessaire, je les accepterai avec amitié, sinon je vivrai comme je pourrai. » Et, en effet, durant cinq mois, il vécut tant bien que mal, errant de village en village, de province en province. Ce fut grâce à ses nombreux amis et aux prédicateurs anabaptistes qu'il parcourut la Souabe, l'Alsace et la Suisse. Ces prédicateurs l'avaient devancé partout; partout les paysans, en écoutant leurs discours, s'écriaient : « Voilà le véritable Evangile. Ça s'occupe enfin du pauvre peuple. Comme ces anciens curés nous en ont imposé, comme ils en ont menti ! On devrait leur faire faire le saut de carpe à tous (textuel). » Malgré son extrême misère, Munzer ne perdit pas de vue un seul instant son grand but. Lorsqu'on lui apprit que sa femme venait d'accoucher d'un fils, il ne manifesta aucun signe de satisfaction, et quand on lui demanda pourquoi il restait froid à cette nouvelle, il répondit : « Vous le voyez, rien ne m'émeut plus. La nature est morte en moi, je

ne suis plus qu'un principe ; je ne vis plus, physiquement parlant. »

Son courage ne fut pas abattu un instant, et, au plus grand moment de détresse, en recevant l'avis de fuir d'un village où il s'était établi, il écrivit : « Mon cher frère Christophe, notre cause est comme un grain de froment que les hommes aiment à tenir dans la main, mais dont ils se détournent quand il est jeté dans la terre, comme si jamais il ne devait ressusciter. Je sais que mon nom n'est pas en odeur de sainteté chez les hommes ; je suis encore un fruit en herbe répandant une forte odeur qui fait mal à la tête ; mais patience ! je mûrirai, et l'épi qui portera les grains aura également des épines. Les justes recueilleront les fruits ; quant aux épines, elles piqueront encore les impies et les tyrans dans des siècles reculés. »

Enfin, grâce aux discours de ses amis les prédicateurs, dont bon nombre furent saisis et exécutés par le bourreau, et parmi lesquels se distinguent les noms de Hubemayer, Jacob Wehe et le docteur Carlstadt, les paysans se soulevèrent et s'organisèrent en cohortes.

A cette nouvelle Munzer poussa un long cri de joie : « Enfin, dit-il, ils comprennent. »

Il se trompait. Les paysans n'étaient pas les hommes propres à rétablir le règne de Dieu, comme nous le verrons bientôt. Ils n'étaient pas mûrs pour les idées organisatrices qui bouillonnaient dans la tête de Munzer. Ils n'en comprirent que les paroles foudroyantes de vengeance et de destruction. Le grand élan, après la terreur, fut bientôt arrêté, soit par intérêt, soit par es-

soufflement, soit par trahison, et Munzer lui-même dut en être la victime la plus précieuse.

Mais son erreur, du moins, était pardonnable. Il ne voyait dans les flammes naissantes que de saintes lumières, éclairant l'avenir, purifiant le passé, et il se prépara à les attiser de toutes ses forces. Son œuvre, du moins, n'a pas été stérile : la Guerre des Paysans, si elle n'a pas atteint le but suprême de Munzer, n'en a pas moins produit des résultats féconds pour l'Allemagne et l'humanité entière.

Dès lors donc, c'est-à-dire dès la formation des cohortes de paysans, Munzer se montre partout pour animer de son souffle la torche révolutionnaire. Nous avons cité les douze articles, qui, pour le moins, sont l'œuvre d'un de ses disciples. Voici, maintenant, la circulaire annexée, dont Munzer lui-même est l'auteur. On y verra que l'orateur biblique savait très-bien descendre de son trône prophétique pour parler le langage populaire des paysans.

« Puisque de si lourdes charges, contraires à Dieu et à la justice, ont été imposées par les seigneurs cléricaux et laïques aux pauvres paysans des campagnes et aux artisans des villes, et cela sans aucun droit, aucune cause, uniquement pour le bon plaisir de ces messieurs, il est de votre devoir de refuser ces charges, à moins que vous ne préfériez être réduits, vous et vos enfants, à saisir le bâton de mendiant. Le but de la Confédération chrétienne est de nous délivrer, avec l'aide de Dieu, de toutes les tyrannies ; pacifiquement, s'il est possible, — sinon, violemment.

» Vous êtes donc invité à vous associer de gré à la Confédération évangélique, afin que l'amour fraternel

et le fruit universel reprennent de nouvelles racines par notre union et notre confraternité. Si vous le faites, la volonté de Dieu, qui nous recommande l'amour fraternel, sera accomplie; mais si vous vous y refusez, ce à quoi nous ne nous attendons guère, nous vous mettrons au ban, et, en vertu de cette lettre, nous vous y maintiendrons, jusqu'à ce que vous soyez venu à récipiscence, par l'association volontaire à notre Confédération.

» Le ban de la Confédération consiste :

» Premièrement : Tous les frères s'engagent à n'avoir aucun commerce avec ceux qui refusent d'y entrer. Ils ne mangeront, ne boiront, ne se baigneront, ne feront la cuisine, ne travailleront ni ne laboureront avec eux; ils ne leur présenteront ni vivres, ni boissons, ni blé, ni sel, ni bois ; ne leur vendront et ne leur achèteront rien. Ils les regarderont comme des membres morts de la société, qui ne savent ni favoriser ni empêcher la paix et l'amour. Les non-confédérés seront également exclus de tous les marchés, de toutes les forêts, de toutes les eaux. En cas qu'un confédéré néglige cette prescription pour entretenir un commerce avec un non-confédéré, il sera également mis au ban et chassé de la société.

» Deuxièmement, en ce qui touche les châteaux, les couvents et les établissements cléricaux :

» Comme toutes les trahisons, toutes les tyrannies, toutes les corruptions proviennent des châteaux, des couvents et des établissements cléricaux, ceux-ci sont mis au ban.

» Toutefois, en cas que le noble, le moine ou le prêtre renonce volontairement à ses prétendus droits,

qu'il se regarde comme un simple particulier et qu'il désire faire partie de la Confédération, on l'accueillera de bonne grâce, en lui laissant tout ce qui lui appartient de droit.

» Troisièmement : Quiconque accueillera chez lui ou soutiendra un ennemi de la Confédération sera d'abord invité amicalement à laisser là ces coupables menées, mais en cas de refus, il sera également mis au ban. »

Cette lettre fut annexée à chaque exemplaire des douze articles. Ce fut là sa dernière réponse aux invectives de Luther et de Melanchton. Enfin, avant de repartir pour la Thuringe dans le but de former une nouvelle cohorte, il lança dans le public son écrit le plus révolutionnaire. Cet écrit, purement politique et portant pour titre : *Comme l'on gouverne et comme l'on doit gouverner*, est adressé aux paysans sous les armes. En voici la fin :

« Pour prouver qu'un pays, qu'une commune a le droit de chasser son seigneur injuste, tyrannique ou corrupteur, je citerai treize passages de la Sainte Ecriture, que tous les chevaliers de l'enfer ne pourront ébranler. — Après avoir rapporté ces treize passages, entre autres : Jos., I. 7, 8 ; — Timoth., I. 5, 8 ; — Apôtres, 5. 29 ; — Cor. I. 7, 21, 22, 23 ; — Math., 7, 6, il poursuit : Point d'ambages ! Tous les seigneurs qui dictent des ordres par leur bon plaisir, parce que cela passe par leur tête, fût-ce un ordre tout-à-fait insignifiant, à plus forte raison quand il s'agit d'impôts, de tarifs, de péages, de corruption, de favoritisme, de malversation, de gaspillage, sont des brigands, des ennemis du peuple qu'il faut étrangler le plus tôt pos-

sible, comme autant de Moab, d'Agag, d'Achab, de Phalaris et de Néron. L'Ecriture ne les nomme pas serviteurs de Dieu, mais serpents, dragons et loups. Ne craignez rien, crie-t-il aux paysans ; soyez unis et ne reculez jamais. Dès que vous reculez, vous êtes perdus, vous, vos femmes et vos enfants. Que ceux qui craignent la mort restent chez eux. Mille hommes résolus à mourir sont plus forts que cinquante mille indécis. Si vous ne sortez pas victorieux de la lutte, malheur à vous et à vos descendants ! Si *avant* la guerre, vous avez la corvée avec vos chevaux et vos bœufs, *après* on vous attèlera vous-mêmes à la herse et à la charrue ; si *avant* vous avez fait une haie autour de vos champs pour les préserver du gibier, *après* on vous forcera à entretenir le gibier vous-même ; si *avant* on vous a aveuglés, *après* on aveuglera même ceux qui vous conduisent ; si *avant* vous avez été serfs, *après* vous serez esclaves. On vous vendra comme on vend un cheval ou une vache. Au moindre souffle, vous serez appréhendés au corps comme rebelles, privés d'air et de nourriture, mis à la question, et enfin empalés. Vos filles seront les courtisanes de vos seigneurs, et vos fils, leurs laquais, tiendront les mains à leurs sœurs pour être violées et jetées après comme une pelure de citron dont on a sucé le jus... Vous voyez bien que vous ne pouvez pas ne pas être vainqueurs.

» Une telle vie est mille fois pire que la mort, la mort préférable à la vie. N'écoutez jamais la voix de ces hommes qui vous prouvent de par l'Evangile que vous avez le droit d'être libres, en finissant par vous exhorter à courber la tête sous l'esclavage. Ce sont des

demi-hommes qui, de peur de mourir, préfèrent se rendre indignes de vivre...

» Un peuple qui n'est pas libre n'est pas chrétien !

» Un peuple qui n'est pas libre n'est pas digne de l'être !

» Soyons d'abord libres, puis nous serons chrétiens pour vivre selon la loi de Dieu !... »

Bientôt nous verrons Munzer à la tête d'une cohorte.

Nous voici arrivé au niveau des faits. Hâtons-nous d'y rentrer.

—

VI

OUVERTURE DES HOSTILITÉS

VI

OUVERTURE DES HOSTILITÉS

Les cohortes se forment et se mettent en mouvement. — Prise de plusieurs châteaux par les paysans. — Le sénéchal Georg s'avance avec une armée contre eux. — Camp de Leipheim. — Conspiration des lansquenets, découverte par la peur d'un tambour et par une fausse panique dans le camp des paysans.

Fatigués des négociations sans but que traînait en longueur l'intérêt des seigneurs ; voyant les préparatifs de guerre de la Confédération souabe (composée de la noblesse et de la bourgeoisie aristocratique des villes) ; se ressouvenant, du reste, des trahisons du duc Ulric de Wurtemberg, les paysans s'abandonnèrent enfin à la direction des hommes du mouvement, tous prédicateurs de l'école de Munzer, et ouvrirent les hostilités en commun contre leurs ennemis coalisés, les seigneurs dans les châteaux, les évêques dans les couvents et les bourgeois dans les villes.

L'ordre et le plan d'attaque étaient tracés d'avance (cela est hors de doute) entre les différents chefs, qui, des douze districts de l'Allemagne, étaient venus à Gaisbaiern se concerter sur le but et les moyens de la guerre. Le mouvement éclata partout dans le commen-

cement du printemps de 1525. Le feu révolutionnaire prend d'abord dans les environs d'Ulm, et s'étend rapidement le long du Danube; en même temps les Tyroliens se soulèvent; Hans Muller de Bulgenbach se met en mouvement dans la Forêt-Noire et dans le Breisgau; les trois cohortes du Lac, de l'Allgau et du Ried ouvrent les hostilités; la cohorte de Leipheim s'ébranle; les paysans de l'Alpe wurtembergeoise, de l'Ordre teutonique et de Heilbronn choisissent leurs chefs; ceux des bords de Tauber prennent les armes; Georges Metzler, à la tête d'une cohorte, fait irruption dans l'Odenwald; Wendel Hipler organise le mouvement dans le district de Hohenlohe; enfin Thomas Munzer lui-même brandit le glaive républicain dans la ville libre de Mulhouse, en Thuringe.

Bientôt, des châteaux incendiés, des couvents en ruine et des bourgs démolis annonçaient à l'Allemagne que le paysan, esclave hier, ayant brisé ses chaînes, venait, libre aujourd'hui, engager une lutte à mort contre ses oppresseurs. Les tyrannies et les violences du présent n'ont jamais trouvé d'autre appui, d'autre raison que les tyrannies et les violences du passé. Folie, délire, démence des conservateurs de toutes les époques! Comme s'il y avait des hommes venant au monde un fouet à la hanche ou une truelle à la main!...

Pour entraîner les paysans neutres dans le mouvement, on agit d'abord sur les curés et sur les prédicateurs des campagnes. Injonction leur fut faite, sous peine de perdre leurs cures, de ne plus prêcher les erreurs de Rome et d'exposer aux paysans la doctrine

pure et claire de l'Evangile, *sans aucune interprétation ni falsification humaine*.

Afin de faire face aux dépenses pécuniaires et de tenir tête au trésor de la Confédération souabe, les hommes du mouvement résolurent de s'emparer des vases sacrés, de vider les caisses cléricales et les troncs des églises, de frapper monnaie avec les cloches, et en fin de compte d'engager les biens et les terres des communes. Du reste, ils espérèrent tirer grand parti de la sécularisation des couvents et autres établissements catholiques. Partout dans les communes les radicaux l'emportèrent sur les modérés, et dès le mois d'avril, les hostilités commencèrent sur toute la ligne; seulement, chaque cohorte, une fois engagée, agissait selon les inspirations de son chef particulier; souvent elle rentra dans ses foyers et mit bas les armes après avoir démoli les châteaux et forcé les seigneurs à faire des concessions.

Déjà, quelques jours avant la fête de l'Annonciation, les camps du Ried s'emplissaient de paysans armés. Leur quartier-général fut établi à Leipheim, aux bords du Danube. Ils n'attendaient, pour attaquer, que le retour de leur délégués à Ulm, chef-lieu de la Confédération souabe. A peine ceux-ci annoncèrent-ils la rupture des négociations et l'approche du sénéchal Georg, que la horde de Baltringen, dès le 26 mars, assiégea plusieurs châteaux. Le bourg de Laupheim, les châteaux de Schemmerberg et de Simmetingen, furent pris, pillés et brûlés. D'ordinaire les châteaux s'appuyaient sur un village du même nom. Presque toujours les habitants mêmes de ces villages étaient les premiers au pillage et à la démolition; mais aussi ils

arrêtaient le feu à temps, de peur qu'il ne gagnât leurs habitations. La horde s'avança jusqu'au château de Rottershausen, dont le seigneur absent guerroyait en Italie pour l'empereur. Les valets, trop faibles pour se défendre, se réfugièrent dans la poudrière fortifiée; mais un campagnard y ayant jeté une flammèche, la poudrière sauta en l'air, ainsi qu'un grand nombre de paysans assaillants.

Le sénéchal Georg, nommé par la Confédération souabe commandant général des troupes envoyées contre les paysans, craignant pour ses propres châteaux, se mit à la poursuite de la horde de Baltringen au lieu de se diriger droit sur le camp. Avec une armée forte de huit mille fantassins et de trois mille cavaliers, il se rendit le 30 mars à Erbach pour passer le Danube près de Chingen ; mais ne pouvant y faire transporter l'artillerie, et voyant que la cavalerie serait inutile dans le Ried, pays marécageux, il y envoya seulement un détachement d'arquebusiers sous le commandement de Frowen de Hutten. Ce voyant, les paysans se retirèrent vers Risdissen pour y attirer le sénéchal; mais celui-ci s'arrêta à Erbach. Ses avant-postes se contentèrent de piller quelques villages, et furent dès le lendemain surpris par une troupe de paysans embusqués derrière une butte, qui en tuèrent cent et renvoyèrent les autres en leur attachant des baguettes blanches aux bras.

En attendant, le sénéchal délibéra avec le général Guillaume de Furstenberg sur les moyens à prendre pour forcer les paysans à accepter un combat régulier; il leur envoya d'abord une jeune fille porteuse d'une lettre, qui les invita à rentrer pacifiquement dans leurs

foyers. Cette jeune fille, malgré sa candeur, était une espionne. Les paysans répondirent qu'ils étaient prêts à entrer en négociations et envoyèrent à leur tour un parlementaire. Profitant de cette circonstance, le sénéchal leur députa un second espion, un tambour, porteur de nouvelles conditions. Les paysans, pénétrant les vues du sénéchal, y répondirent encore, mais un instant après, ils levèrent le camp et se retirèrent derrière le bois.

Les paysans eux-mêmes n'étaient entrés en négociations que par ruse : ils entretenaient des intelligences secrètes dans le camp du sénéchal. A un signal donné par eux, deux tiers des lanquenets devaient se soulever, tuer leurs chefs et se réunir aux paysans; l'attaque était concertée pour le lendemain du jour des négociations. Malheureusement, le tambour espion, pris par une belle peur à son retour vers le soir, battit l'alarme. Les lansquenets du sénéchal, croyant les paysans tout près d'eux, coururent aux armes. L'alarme fut si grande, le bruit si fort, que les paysans, voyant ce mouvement inusité dans le camp ennemi, crurent leurs amis trahis et pris. Au lieu donc d'avancer jusqu'au camp où les attendaient les lansquenets, ils se retirèrent précipitamment vers Stadion. Cette circonstance, si insignifiante qu'elle paraisse, a eu une grande influence sur les premières opérations des paysans, et peut-être sur toute la guerre. Plus de quinze cents soldats du sénéchal n'attendaient que le signal convenu pour embrasser la cause du peuple. Cet exemple, non-seulement aurait réagi sur cette armée de mercenaires, mais encore aurait enflammé le courage des campagnards. Le lendemain, le sénéchal fut

mis au fait de la conspiration. Il punit quelques chefs, mais pardonna aux soldats en leur promettant un riche butin. En outre, il sentit le besoin de porter un grand coup, et, à cet effet, il laissa là la horde de Baltringen et marcha directement sur le camp de Leipheim.

VII

BATAILLE DE LEIPHEIM. — MORT DE JACOB WEHE

VII

BATAILLE DE LEIPHEIM. — MORT DE JACOB WEHE

Les paysans commandés par Wehe assiégent Weissenhorn. — Négociations avec la Confédération souabe. — Attaque du sénéchal. — Retraite héroïque des paysans vers Leipheim. — La ville se rend à discrétion. — Wehe se réfugie dans une caverne. — Il est découvert par un chien. — Contribution imposée aux vaincus. — La ville de Gunzbourg se rend également à merci. — Mort héroïque de Wehe et de ses compagnons. — Condamnés sauvés par le bon mot d'un soldat.

La cohorte de Leipheim, forte de cinq mille hommes, était commandée par Jacob Wehe, prédicateur de l'école de Munzer. Wehe se distinguait autant par sa frugalité et son esprit d'ordre que par sa piété et sa fermeté évangélique. Il avait créé une caisse de guerre ainsi qu'une caisse de réserve. Soixante charriots chargés de vivres et de munitions suivaient la cohorte; mais, malgré ses efforts et ceux de quelques autres chefs qui se distinguaient par leur modération, il était impossible de maintenir toujours l'ordre dans une armée indisciplinée, qui, en détruisant et en pillant des châteaux, signes d'esclavage, s'abandonna souvent à l'ivresse du moment, et n'imita pas toujours la prudence et la frugalité des chefs.

Le plan de Wehe et des chefs des cohortes de Langenau et d'Ilertissen était de s'emparer de la ville d'Ulm, afin d'avoir un point fortifié contre le premier choc de l'armée du sénéchal. Dans ce but, il fallait d'abord prendre la ville de Weissenhorn; ils étaient déjà maître des bourgs de Leipheim et de Gunzbourg.

A Weissenhorn, comme partout, la haute bourgeoisie était pour la Confédération souabe, tandis que le peuple, composé d'artisans et de travailleurs, s'était déclaré pour les paysans. Craignant une émeute, les magistrats n'eurent pas le courage de faire une guerre ouverte aux paysans; mais en même temps qu'ils leur faisaient des offres d'amitié, ils acceptèrent une garnison de trois cent quarante cavaliers du palatin et refusèrent l'entrée à un détachement de paysans. En vain ceux-ci promirent-ils d'entrer en amis, de respecter les propriétés et de payer tout à beaux deniers comptants: — Pourquoi, leur cria Jerg Ebner, l'orateur des paysans, à travers la porte de la ville, pourquoi les habitants de Weissenhorn refuseraient-ils aux confédérés évangélistes ce qu'ils accordent même aux Juifs et aux Bohémiens? — Les magistrats, comptant sur l'arrivée du sénéchal, persistèrent dans leur refus tout en envoyant aux paysans des vivres et du vin. Voyant cette conduite équivoque, la cohorte de Leipheim résolut de prendre la ville d'assaut. En effet, l'armée du sénéchal approchait à marches forcées, et Wehe sentait bien que sa cohorte, non exercée, ne pourrait pas supporter le choc en rase campagne, d'autant que les paysans n'avaient point de cavalerie. Il leur fallait, à tout prix, pour soutenir la guerre avec succès,

ou des camps retranchés entre les montagnes et les marais, ou des villes et des bourgs fortifiés.

Donc, après avoir détruit et pillé quelques châteaux, la cohorte de Leipheim se rangea devant les murs de Weissenhorn dans l'intention de bombarder la ville. La journée se passa au milieu des préparatifs de siége; vers le soir le feu des assiégeants inquiéta déjà beaucoup les habitants de la ville, mais les paysans, toujours dans la crainte d'une surprise de la part du sénéchal, suspendirent le feu et se retirèrent derrière les retranchements du camp. Le lendemain, une horde détachée prit le couvent de Roggenbourg où elle trouva d'excellent vin du Rhin. Dans leur ivresse, les paysans détruisirent l'église, l'orgue, les vases sacrés; on fit une farce indigne avec l'ostensoir; la bibliothèque avec les archives fut brûlée, on déchira les bannières pour s'en faire des ceinturons et des bretelles. Jerg Ebner se créa abbé de Roggenbourg, s'affubla d'un manteau, et, assis sur l'autel, il fit venir devant lui les paysans ses justiciables, pour leur reprocher leur impiété et leur licence. Ce fut une parodie improvisée pour narguer la puissance cléricale déchue. Cela amusait fort les paysans, mais ne contribuait guère au maintien de l'ordre et au succès de leur cause. Au lieu de se recueillir, de serrer les rangs pour attendre de pied ferme l'armée du sénéchal, ces hordes détachées s'écartèrent à droite et à gauche du gros de la cohorte, et ne songèrent qu'au pillage. Une de ces bandes chargée de butin fut surprise le jour même par un détachement de cavalerie qui en tua cinquante et en culbuta un grand nombre dans le Danube, où ils périrent. En outre, deux cent cinquante furent faits prisonniers et

conduits, les menottes aux mains, dans les prisons d'Ulm.

En général, les paysans étaient beaucoup moins cruels au commencement de la guerre que leurs ennemis. Dans leurs excursions, ils prirent souvent des abbés, des seigneurs et des bourgeois, qui presque toujours furent élargis, même sans rançon, par l'intervention des chefs, tandis que tout paysan se promenant seul dans la campagne et pris par les gardes du sénéchal, fut massacré sans miséricorde.

Cependant, voyant le sénéchal tout près de lui, et en attendant l'arrivée de la cohorte d'Illertissen, qui ne pouvait tarder à le joindre, Jacob Wehe, dans le but de gagner quelques jours, suspendit le siége de Weissenhorn, et essaya d'entrer en négociations avec le sénéchal et les conseillers de la Confédération à Ulm.

Voici la lettre qu'il leur adressa :

« En votre double qualité d'hommes de guerre et d'hommes de robe, vous devez avoir acquis la certitude que les rassemblements des paysans deviennent de plus en plus nombreux et puissants, et que dès aujourd'hui leur cause est gagnée, en cas même qu'ils succombent sur le champ de bataille, ce qui est plus que douteux. Bien des désordres ont déjà signalé cette guerre désastreuse, mais la cohorte de Leipheim déplore ces faits, dont elle est bien moins responsable que la Confédération souabe. Afin d'empêcher des malheurs ultérieurs, je vous prie, au nom de la gloire de Dieu et de la paix qui lui est agréable, d'établir un tribunal d'arbitres, composé d'hommes ennemis des biens temporels et amis du bien commun et de la paix

générale. Ce tribunal serait chargé d'écouter les griefs des paysans, et d'y faire droit autant que faire se peut. »

Cette lettre est datée du 4 avril. Le porteur avait pleins pouvoirs pour entrer en négociations verbales.

Mais déjà le sénéchal serrait de près les paysans. Le jour même que Wehe écrivit cette lettre, un détachement de cavalerie, commandé par le capitaine Gerber, passait le Danube, pendant que le sénéchal lui-même, avec le gros de l'armée, marchait sur Leipheim. Là, les paysans, au nombre de trois mille, s'étaient retranchés sur le versant d'un coteau. A droite, ils avaient la rivière; à gauche, un bois; devant eux, un marais; les derrières du camp étaient couverts par des barricades formées de voitures et de chariots renversés. A côté du marais, sur un petit chemin, derrière une tranchée, ils avaient également fait une barricade avec des chars et des arbres abattus entre lesquels ils avaient placé des canons et pratiqué des meurtrières. La cavalerie du sénéchal fut reçue par une décharge vigoureuse; mais dès que les paysans virent que le sénéchal était là avec toute son armée, deux fois plus forte que la cohorte, ils résolurent de se retirer dans le bourg de Leipheim, pour y attendre des renforts. Malgré les difficultés et les dangers d'une retraite en face de l'ennemi, elle fut opérée avec ordre et habileté. Tout en combattant et en se retirant, les paysans enlevèrent leurs morts et leurs blessés jusqu'en face de la ville. Ce combat dura plusieurs heures. Jacob Wehe se trouvait à Gunzbourg lors de l'attaque inopinée du sénéchal; à la première nouvelle il accourut pour

vaincre ou mourir à la tête de ses braves soldats. En attendant, la cavalerie du sénéchal avait eu le temps de faire le détour du marais et de s'embusquer à la *Croix de pierre*, où les paysans débouchaient pour rentrer dans la ville. Se voyant cernés, ils firent de nouveau un mouvement de retraite vers le bois; mais là ils furent atteints par l'avant-garde de l'ennemi. Bon nombre d'entre eux se jetèrent dans le Danube pour gagner l'autre bord à la nage, mais ils furent repoussés par le détachement de cavalerie du capitaine Gerber. Cinq cents paysans trouvèrent la mort sur le champ de bataille, quatre cents périrent dans le fleuve; mais le gros de la cohorte, ranimé par la présence de Wehe, qui arriva au plus fort de la mêlée, força le passage de la Croix de pierre et entra dans la ville. L'ennemi ne lui avait pris que quatre fauconneaux.

Sans débrider, le sénéchal cerna la ville et se prépara à la prendre d'assaut. Jacob Wehe encouragea les siens à une résistance à outrance; mais les paysans étaient épuisés de fatigue, et les bourgeois, loin de se défendre, envoyèrent au sénéchal une députation composée de vieillards et de femmes pour lui offrir une capitulation. Celui-ci somma la ville de se rendre à discrétion, de lui livrer tous les prédicateurs évangéliques, et la ville se rendit pendant que Wehe pointait lui-même ses canons du haut des remparts.

Il ne restait plus au malheureux Wehe qu'à chercher son salut dans la fuite. A cet effet, il se laissa glisser du haut du mur dans la cour de son presbytère, d'où un souterrain le conduisit en pleine campagne, dans la direction du Danube, aux bords duquel se trouvait une caverne. C'est dans cette caverne que

Wehe se réfugia, accompagné d'un ami et muni de 200 florins qu'il avait pris dans la caisse de réserve. En cas de prise d'assaut, le sénéchal avait promis à ses soldats de mettre la ville à sac et de leur abandonner le butin. Bien que la ville se fût rendue à discrétion, les soldats demandaient à cor et à cris le pillage ; mais le sénéchal, craignant une réaction et la désertion de ses mercenaires chargés de butin, leur proposa de remplacer le pillage par une contribution forcée. En revanche, il leur promit l'abandon de la ville de Gunzbourg ; mais cette ville s'étant également rendue à merci, les soudards menacèrent de se révolter. Pendant que le sénéchal se dirigeait sur Gunzbourg, ils allèrent porter leurs plaintes devant le général Furstenberg, en accusant les chefs de fraude et de vol. Celui-ci leur proposa une transaction tendant à imposer tout bourgeois et paysan prisonnier d'une contribution de 4 florins, la solde d'un mois. Les soldats accédèrent à cette proposition ; les bourgeois, tenus prisonniers dans une église, souscrivirent à tout ; mais le sénéchal, à peine de retour de Gunzbourg, se rendit à l'église pour demander à ces malheureux s'ils avaient consenti de plein gré à payer 4 florins par tête ; et, sur leur réponse affirmative, il leur exposa que la contribution dépasserait la somme de 34,000 florins, que jamais ils ne pourraient se procurer. Le but immédiat du sénéchal était d'empêcher ses mercenaires d'avoir de l'argent, dans la crainte qu'ils ne quittassent l'armée. En se retirant, le sénéchal disait en souriant : « Qui aurait jamais dit que je prêcherais dans l'église de Leipheim. » Il estima la contribution à 1,500 florins d'or, ce qui, pour ce temps, était déjà une somme assez considé-

rable; mais les soldats insistèrent pour avoir leur mois de solde, et crièrent à la trahison. Le sénéchal, pour les satisfaire, leur aurait bien enfin abandonné la ville, mais celle-ci en appela à la convention signée par le comte de Furstenberg, ce qui fit dire aux lansquenets qu'ils avaient été volés par les pillés.

Le lendemain, le sénéchal dictait ses volontés à la ville de Gunzbourg. Le conseil municipal fut gràcié, la ville frappée d'une contribution de 900 florins d'or, un membre du conseil, connu pour ses idées évangéliques, taxé à 100 florins de contribution. Le pasteur seul, et un lansquenet déserteur qui se trouvait dans la ville, devaient être traduits devant un conseil de guerre.

Les recherches les plus minutieuses furent faites pour découvrir la retraite de Jacob Wehe. Les sbires du général battirent le pays en tous sens. Un chien qui aboya devant la caverne à leur approche attira leur attention. Ils essayèrent d'y entrer en la sondant avec des lances, et les deux malheureux amis tombèrent entre leurs mains. Wehe leur offrit les 200 florins qu'il portait sur lui, en échange de sa liberté; ils acceptèrent l'argent, puis, l'attachant à un licou, ils le conduisirent à Bubesheim, quartier-général du sénéchal.

Le soir même, Jacob Wehe, Jerg Ebner, Ulric Schoen et son gendre Melchior Harold, ainsi que le pasteur de Gunzbourg et le lansquenet déserteur furent condamnés à mort par le tribunal de guerre présidé par le sénéchal. Les condamnés furent conduits sur un pré entre Leipheim et Bubesheim, où l'échafaud et le bourreau les attendaient. — Maître Jacob, dit le sénéchal, lorsque celui-ci se présenta le premier pour

mettre la tête sur le billot, vous auriez pu nous épargner cette peine, si au lieu de rébellion vous eussiez prêché la parole de Dieu. — Monseigneur, répondit Wehe d'un ton calme et digne, à cette heure suprême, vous ne me rendez pas justice. C'est la parole de Dieu que j'ai prêchée, mais partout et toujours la violence et les tyrannies des oppresseurs provoquent les violences et les tyrannies des opprimés. Ce n'est pas moi qui en ai jamais appelé au droit du plus fort; demandez plutôt à mes paysans. — M'est avis du contraire, répliqua le sénéchal. Wehe regarda fixement son vainqueur. Puis, en haussant les épaules et d'un ton de fierté ironique, il dit : — Je n'ai jamais prêché pour moi. Ce mouvement, ce haussement d'épaules d'un homme condamné à mort, qui pourrait racheter sa vie par une prière, par une flatterie, et qui, en prononçant les paroles : *Je n'ai jamais prêché pour moi*, préfère livrer sa tête au bourreau, en dit plus que dix batailles gagnées à grands renforts de lansquenets et de cavaliers.

Le chapelain du sénéchal invita alors Wehe à se confesser. — Je me suis déjà confessé dans le sein du créateur, répondit celui-ci. J'ai recommandé mon âme à celui duquel je la tiens. Se tournant vers ses compagnons de malheur qui paraissaient abattus : Frères, leur dit-il, bon courage. Nous nous reverrons encore aujourd'hui au paradis. Quand les yeux se ferment dans ce monde, ils s'ouvrent pour l'éternité dans l'autre. Puis, les regards levés vers le ciel, et après avoir prononcé à genoux le psaume : *In te, Domine, speravi*, il posa sa tête sur le billot. Une minute après, elle roulait sur l'herbe.

Jerg Ebner, Harold, Schoen et un autre chef partagèrent le sort de Wehe. Restaient encore le pasteur de Gunzbourg et le lansquenet. Le jour commençait à baisser, lorsque le soldat condamné, s'approchant du sénéchal, lui dit : — Monseigneur, ne vous semble-t-il pas qu'il fait un peu tard pour avoir la tête coupée? Cette question fit sourire le sénéchal ; il grâcia le soldat et le pasteur. Ce dernier, enfermé dans une cage grillée, suivit l'arrière-train du sénéchal; mais plus tard il racheta sa liberté moyennant 80 florins, en perdant sa cure, le droit de prêcher et de monter à cheval.

A Langenau, plusieurs paysans furent également décapités; mais, entre tous, les bourgeois d'Ulm se distinguèrent par une cruauté sans exemple. Dans toutes les communes, ils députèrent des messagers pour chercher des apprentis-bourreaux, car ils espéraient faire de nombreux exemples.

Aussi, malheur à un bourgeois d'Ulm s'il tombait entre les mains des paysans. Ils avaient juré de ne jamais faire quartier à un habit noir d'Ulm.

—

VIII

SUITE DE LA PRISE D'ARMES ET DES HOSTILITÉS EN SOUABE ET EN FRANCONIE

VIII

SUITE DE LA PRISE D'ARMES ET DES HOSTILITÉS EN SOUABE ET EN FRANCONIE

Malgré la bataille de Leipheim les paysans gagnent en nombre et en force. — Emeute des lansquenets. — Prise des châteaux du sénéchal. — Vengeance de la mort de Wehe sur Kunz de Riedheim. — Prise du château de Liebenthan. — Knopf de Luibas. — Hans Eitel Zugelmuller. — Intelligences de l'archiduc Ferdinand avec les paysans et Walter Bach, chef de cohorte. — Cortége des chefs. — Le margrave Casimir en Franconie. — Le Franz Moor de Schiller. — Ligue de la noblesse franconienne contre le clergé. — L'évêque de Bamberg. — Schwanhauser et le moine Eucharius. — Fuite de l'évêque. — Ses concessions à la ville. — La ville de Bamberg nargue le margrave.

Loin de décourager les paysans, la défaite de Leipheim ne fit que raviver leur courage et aiguillonner en eux le désir de la vengeance. Le sénéchal était un ennemi redoutable ; mais après tout, malgré ses trois mille cavaliers, il ne pouvait pas être partout, et les hostilités étaient ouvertes sur une étendue de cent cinquante lieues. En outre, le sénéchal étant le représentant de la noblesse et de la bourgeoisie confédérées, il ne pouvait guère laisser d'espoir à ses soldats de

s'enrichir par la guerre, attendu qu'il était forcé de ménager la fortune des bourgeois, tandis que les paysans avaient tout à gagner et rien à perdre. Châteaux, couvents, églises, villes, bourgs, tout était de bonne prise. Qui ne prenait les armes pour la cause de l'Evangile et de la liberté, s'enrôlait dans l'espoir de retourner chargé de butin. Malheureusement ce fut pourquoi les camps des paysans regorgèrent de héros de tout genre, formés en bonne partie du rebut des villes; gens sans aveu, sans feu, ni lieu, ni Dieu, aussi lâches au combat qu'âpres au pillage et qui plus tard compromirent plus d'une fois la cause des paysans, si sainte au début de la guerre.

Plus que jamais les lansquenets réclamèrent du sénéchal le mois de solde que les prisonniers de Leipheim leur avaient promis, et refusèrent de marcher. Force lui fut de céder et de négocier avec les conseillers d'Ulm pour cette somme. Arrêté depuis huit jours dans ses opérations, et craignant que ses propres châteaux de Wolfegg et de Waldsée ne tombassent au pouvoir des paysans, il pria quelques seigneurs du voisinage de les occuper militairement; mais les paysans, sous le commandement de Florian Greisel, les avaient dévancés. Les habitants des châteaux capitulèrent bien vite et offrirent une rançon de quatre mille florins, qui fut acceptée, grâce à l'intervention pacifique des bourgeois de Waldsée. Mais les paysans ne savaient pas que madame la sénéchale et son fils se trouvaient dans le château. A peine l'apprirent-ils, que le siége recommença de plus belle.

Les châteaux et les couvents dans le Ried, dans l'Allgau, au bord du Lac, dans le Hegau, dans la Forêt-

Noire et dans la Franconie, tombèrent rapidement les uns après les autres dans les mains des paysans conduits par d'anciens soldats, maintenant leurs chefs, tels que Knopf de Luibas, Walter Bach, Eitel Hans Zugelmuller, Hans Muller de Bulgenbach et autres. Ils ménagèrent les seigneurs connus par leur humanité, mais malheur à ceux qui s'étaient fait remarquer, soit par une résistance opiniâtre aux réformes religieuses et politiques, soit par une conduite cruelle et inhumaine. Un de ces derniers, Kunz de Riedheim, fut fait prisonnier par eux. Ils le forcèrent de mettre lui-même le feu à ses châteaux. Bien que blessé, il fut attaché à un licou, en souvenir de l'affront fait à Wehe, et traîné, souvent à quatre pattes, de village en village. Il se racheta toutefois plus tard, en donnant 4,000 florins à chacun des chefs.

Le prince-abbé Sébastien de Breitenstein était connu pour avoir toujours été un des seigneurs les plus riches et les plus cruels. Il s'était barricadé dans son château de Liebenthan, réputé imprenable. Mais voyant les forts et les bourgs tomber autour de lui comme par enchantement, la peur le gagna. Lui qui jamais n'avait voulu se prêter à la moindre concession, envoya messager sur messager au chef Knopf de Luibas, pour l'engager à accepter une contribution. On ne lui répondit point. Il offrit de se rendre, pourvu qu'on le laissât se retirer avec les honneurs de la guerre. On le lui refusa. Enfin il fit la proposition de se rendre à discrétion, en demandant grâce pour lui et ses gens, ce qui fut accepté. Les paysans lui garantirent la vie sauve, lui laissèrent deux chevaux, quelques coupes d'argent et 300 florins. Le reste, vaisselle, argent, or,

bijoux, bétail, linge, blé, vin, matériel de guerre, livres, tout enfin fut déclaré de bonne prise, et ce butin immense fut distribué entre les différentes cohortes. Le prince se rendit à la ville de Kempten, son fief, qui, profitant de la misère de son seigneur, se racheta pour la somme de 30,000 florins. Quelques bourgeois de Kempten vinrent au château dans le but de sauver les objets d'art et les vases sacrés; mais les paysans leur répondirent qu'il ne pouvait y avoir d'art là où règne l'esclavage; que tout ceci avait été fait avec la sueur de leurs fronts et le produit de leurs travaux; que la liberté et l'affranchissement étaient choses aussi sacrées et plus encore qu'un saint ciboire en argent et un crucifix en or; que partant tout serait brisé, fondu et vendu; ce qui fut fait.

Chose remarquable, incroyable au premier abord, mais qui est prouvée par des documents authentiques, l'archiduc Ferdinand d'Autriche entretenait des intelligences dans le camp des paysans, notamment avec Walter Bach (dans l'Allgau), ancien soldat dans l'armée autrichienne. Elève des Dominicains, l'archiduc n'était pas grand partisan de la hiérarchie romaine. Les écrits d'Ulric de Hutten avaient lancé des éclairs jusque dans la cour d'Autriche. L'idée de l'Unité allemande flottait vaguement devant l'esprit du duc. Malgré sa qualité de protecteur de la Confédération souabe, formée spécialement contre les paysans, l'archiduc favorisait sous main leurs entreprises; d'abord dans l'espoir que ses possessions en seraient épargnées, puis dans le but de se servir d'eux pour s'emparer de la Franconie et de la Souabe. Dans le cours de la guerre, cette influence se fit sentir plus d'une

fois. Dès l'ouverture des hostilités, la cohorte de l'Allgau avait mis le siége devant la ville de Fussen, et celle-ci, afin d'échapper aux malheurs de la guerre, s'étant déclarée autrichienne, bien qu'elle appartînt à l'évêque d'Augsbourg, Walter Bach persuada à sa horde qu'il fallait lever le siége. Les paysans crièrent à la trahison, et Walter Bach dut lui-même céder sa place à un autre chef moins indulgent pour l'Autriche. Nul doute que l'archiduc Ferdinand ne fût parvenu à ses fins s'il s'était franchement mis à la tête des paysans, en rompant ouvertement avec l'aristocratie nobilière et financière; mais ayant préféré nager entre deux eaux, niant ici ses négociations, désavouant là sa participation, non-seulement les paysans, se croyant trahis par les chefs, se tournèrent contre lui, mais encore il perdit la confiance de la Confédération, et plus tard sa prépondérance politique dans la Souabe, où l'Autriche dominait depuis l'expulsion du duc Ulric.

Parmi les chefs de cohorte, Hans Eitel Zugelmuller et Hans Muller de Bulgenbach se distinguaient par une suite nombreuse et brillante. Le premier se faisait accompagner par une troupe de trabans en uniforme rouge, le second portait un manteau couleur pourpre et était coiffé d'une toque écarlate surmontée d'une plume d'autruche. Dix hérauts élégamment vêtus le précédaient, et derrière lui venait le grand char orné de feuilles et de rubans sur lequel se trouvait la grande bannière tricolore et les douze articles brillamment reliés. Un héraut à cheval en faisait la lecture, ainsi que de l'avis y joint. Bientôt les hordes du Hegau, du Klettgau et de la Forêt-Noire se joignirent

à lui : en tout 4,000 hommes bien équipés et bien armés. Il prit coup sur coup les bourgs de Braunlingen, de Hulingen, les villes de Moehringen, de Geissingen, d'Aach, d'Engen, détruisit les châteaux d'Altfurstenberg, de Donauschingen et de Lupfen, ce dernier fameux par sa châtelaine aux coquilles de limaçon. Dans toutes ces villes, Bulgenbach laissa une garnison de paysans, en se dirigeant rapidement vers Radolfzell, ville où siégeaient les commissaires des trois districts autrichiens d'Ensisheim, d'Inspruck et de Stuttgard, et qui servait en même temps de refuge à une grande partie de la noblesse des environs.

Les paysans et la petite bourgeoisie de la Franconie orientale et du Ries ne restaient pas en arrière du mouvement général. Les villes de Nordlingen, d'Anspach, de Windesheim, de Nuremberg, de Bamberg et de Wurzbourg, étaient tour-à-tour le théâtre de troubles religieux et sociaux.

À Nordlingen, une femme dirigeait le mouvement, la femme d'Anton Forner. Elle excita le peuple contre les magistrats en faveur des prédicateurs évangéliques, suscita quelques émeutes, poussa son mari au plus fort de la mêlée, fit déposer le bourgmestre et finit par livrer la ville aux paysans, qui extorquèrent aux seigneurs une convention favorable.

Dans les principautés de Baireuth et d'Anspach, régnait le margrave Casimir avec son frère Georg. Casimir ressemblait à la fois à Louis XI et au duc Ulric de Wurtemberg : cruel, rusé, subtil, vindicatif, luxurieux et vantard, ces vices, chez lui, furent dominés par une idée politique. Il tendait à abaisser et à humilier la noblesse au profit de la bourgeoisie. Son avénement au

trône fut signalé par un crime atroce. Après un dîner suivi de copieuses libations, Casimir fit saisir son propre père et le jeta dans une prison souterraine, où le malheureux vieillard languit pendant douze années. Le peuple le crut mort. C'est dans ce lugubre épisode que Schiller a puisé la première idée de son Franz Moor, dans les *Brigands*. Casimir excusa ce méfait par la raison politique que son père favorisait trop la noblesse. Ce fut lui qui, le premier en Allemagne, introduisit la conscription. Il choisissait ses recrues dans la bourgeoisie, leur donnait un uniforme blanc et noir, les faisait exercer par des chefs expérimentés et les renvoyait après un mois de service. Au bout de quinze mois, chaque soldat rentrait dans l'armée, toujours pour la durée d'un mois. Lorsque les paysans de Hesselberg se soulevèrent, Casimir tomba sur eux avec une horde de soldats, et les dispersa. Il ne fit ni prisonniers, ni enquête. C'était une affaire finie pour lui (1). Il profita même de cette victoire pour refuser à la Confédération souabe sa part de subsides en réclamant le retour de son contingent en soldats. Mais dans l'espace de huit jours, sa position changea du tout au tout. Partout, dans son pays, les paysans se soulevèrent en masse, les villes se révoltèrent, au nom de l'Evangile, contre

(1) La noblesse de Franconie était animée de la même haine que les paysans contre le clergé. De là la mollesse des mesures répressives contre les premiers attroupements des confédérés de la campagne. En 1520, la noblesse elle-même se liguait secrètement contre le clergé. Dans les statuts de la ligue on trouve entre autres les articles suivants :

« Tout gentilhomme franconien regardera les ecclésiastiques, depuis le cardinal jusqu'au chapelain, comme les apôtres du diable.

» A tout moine qui demandera un fromage, il jettera une pierre.

» Si ce moine est entré dans sa maison, il l'en chassera et fera balayer le seuil sur lequel il aura passé. »

les autorités existantes. Force lui fut de faire amende honorable à la Confédération et de lui demander aide et protection à son tour. Celle-ci chargea l'évêque de Bamberg de marcher à son secours avec le tiers du contingent fédératif. Véritable fin de non recevoir ; car l'évêque lui-même avait maille à partir avec ses paysans et sa bonne ville de Bamberg ; lui aussi s'était adressé à la Confédération souabe, et celle-ci, à sa demande, n'avait pas manqué de charger le margrave de tirer l'évêque d'embarras.

Naguère l'évêché de Bamberg était une succursale de l'évêché de Mayence. Hutten, dans ses pérégrinations, s'y était arrêté assez longtemps. C'était alors un lieu de refuge pour tous les esprits distingués. L'évêque Georges III n'en continuait pas moins, comme ses prédécesseurs, à prélever les dîmes et les impôts ; le peuple l'aimait et ne murmurait pas. Mais depuis que le seigneur Weigand de Redwitz occupait le siége épiscopal, le peuple lui avait demandé compte de son administration. Il venait de faire un pèlerinage à Jérusalem et poursuivait les prédicateurs nouveaux. L'orage éclata tout-à-coup à Bamberg.

Dans cette ville, Schwanhauser et le moine Eucharius prêchaient la parole de Dieu selon l'Evangile. Lors donc que l'évêque convoqua les chevaliers pour courir au secours du margrave, la ville, excitée par ces deux prédicateurs, se révolta. L'évêque fut forcé de se réfugier dans le fort d'Altenbourg. Sur les entrefaites, les paysans entrèrent dans la ville, et les bourgeois, faisant cause commune avec eux, les armèrent. Injonction fut faite à l'évêque de rentrer à Bamberg. Il s'y refusa d'abord, espérant voir arriver des troupes auxiliaires de

la Confédération ; mais se voyant abandonné et n'ayant presque personne pour défendre son fort, où il n'y avait point de vivres, il se décida à rentrer. Il fut reçu par la bourgeoisie et les paysans armés jusqu'aux dents. Il essaya d'être gracieux, on lui répondit par l'invitation de signer une convention en vertu de laquelle tous les biens cléricaux et féodaux seraient confisqués et sécularisés, toutes les immunités supprimées, les impôts répartis sur tous, sans aucune distinction d'état, enfin toutes les corvées abolies. L'évêque devait continuer à gouverner, mais à condition d'autoriser les curés à prêcher l'Evangile dans toute sa pureté. Il objecta qu'il ne pouvait pas disposer des biens de la noblesse et du clergé, et se retira à Altenbourg. A l'instant on sonna le tocsin, quelques coups de fusil même furent tirés sur lui pendant sa retraite ; le peuple s'ébranla, se rua sur tous les établissemont cléricaux et les démolit. Au bout de deux jours, il n'y avait plus ni couvent ni bourg. On ne ménagea que deux de ces derniers, dont les seigneurs s'étaient faits peuple en renonçant à leurs droits et en prenant leur part des travaux les plus pénibles faits dans l'intérêt de la ville. Le dôme fut gardé par une troupe de bourgeois. Enfin, voyant que la ville pouvait parfaitement se passer de lui, l'évêque souscrivit à tout et rentra en triomphe à Bamberg. On célébra la paix par une fête, et pour narguer le margrave, on lui envoya une députation lui annoncer qu'il pouvait rester tranquille, l'évêque n'ayant plus besoin de lui. On sait que le margrave attendait des troupes que l'évêque devait lui envoyer contre les paysans.

Pendant que la paix se rétablissait à Bamberg, la flamme révolutionnaire s'étendait rapidement dans l'évêché de Wurzbourg, dans la ville de Rottenbourg et dans le district de l'Ordre teutonique.

—

IX

MOUVEMENT A ROTTENBOURG. — LE DOCTEUR CARLSTADT

IX

MOUVEMENT A ROTTENBOURG. — LE DOCTEUR CARLSTADT

Le prédicateur Deuchlin et le *moine aveugle*. — Parallèle entre Luther et Carlstadt. — Biographie de ce dernier. — Carlstadt renonce à la théologie et cultive la terre à Segren. — Rupture entre Luther et Carlstadt. — Ce dernier se rend à Orlamunde. — Réponse de Munzer à Carlstadt. — Scène dans l'*Ours noir* à Iéna entre Luther et Carlstadt. — Luther reçu à coups de pierres par le peuple d'Orlamunde. — Dénoncé par Luther, Carlstadt, dont la tête est mise à prix, se rend à Rottenbourg. — Il est caché par Stephen Menzinger, chef de l'opposition et ami des paysans. — Ces derniers s'emparent de Rottenbourg.

La Souabe, la Thuringe et la Franconie étaient les trois grands foyers révolutionnaires de la Guerre des Paysans. La ville libre de Rottenbourg devint le centre brûlant de cette dernière province.

Cette ville, située aux bords de la Tauber, doit son indépendance à la maison des Hohenstaufen. Il est remarquable que le nom de Hohenstaufen, en Allemagne, se rattache partout à la liberté et aux franchises des communes.

Déjà, en 1523, Jean Deuchlin prêchait dans cette ville

contre la hiérarchie romaine. Comme le prédicateur Hubemayer, Deuchlin, au commencement de sa carrière, s'était distingué par son fanatisme contre les juifs. A la suite de ses prédications, ces malheureux ilotes européens furent chassés de la ville; on confisca leurs biens, et leur synagogue fut convertie en une chapelle de la Vierge; mais à peine Luther eut-il surgi, que Deuchlin, toujours à l'exemple de Hubemayer, devint un des plus fervents protestants et contribua de sa parole à la démolition de cette même chapelle, qui plus d'une fois lui avait rappelé son injustice cruelle envers un peuple malheureux et inoffensif.

Avec Deuchlin rivalisa un autre prédicateur évangélique, Hans Schmid, qu'on appelait tout court le *moine aveugle*. Il était en effet aveugle, mais les lumières brillantes de son esprit remplaçaient bien en lui la lumière des yeux. Le premier entre tous, Hans Schmid reconnut la portée sociale de la réforme religieuse, et bravant toutes les menaces, tous les dangers, il en exposa les conséquences dans la chaire publique. Bientôt les prédicateurs de Zwikau, disciples de Munzer, vinrent à Rottenbourg, et convertirent Deuchlin et Schmid à la doctrine de leur maître.

Au milieu de tous ces prédicateurs ambulants, on distinguait un petit homme vêtu de noir et coiffé d'un feutre blanc, autour duquel les auditeurs se groupaient par centaines. C'était le fameux docteur Carlstadt, naguère le maître et l'ami de Luther, aujourd'hui son ennemi, et persécuté par lui comme Munzer.

Le véritable nom de Carlstadt est André Bodenstein. Carlstadt est le nom de sa ville natale, près de Wurzbourg. C'est sous ce nom qu'il fut nommé professeur à

l'université de Wittemberg, quatre ans avant Luther. En 1511, il était recteur de l'université, et en 1512, doyen de la faculté théologique. Ce fut en cette qualité qu'il conféra le titre de docteur à Luther, son ami et son condisciple. Carlstadt avait fréquenté plusieurs universités étrangères; il était même allé à Rome. Il savait à fond les langues anciennes, et Luther disait de lui : « Après la Bible et saint Augustin, je ne connais point d'ouvrage qui égale la *Théologie mystique de l'Allemagne,* par Carlstadt. »

« Longtemps, dit l'historien Zimmerman, dont nous aimons à citer les jugements critiques, longtemps Luther et Carlstadt marchèrent de front l'un à côté de l'autre; celui-là reconnaissant en son maître la supériorité de la science, celui-ci se plaisant à rendre hommage au génie de son disciple. Tous deux étaient de bonne foi, loyaux, pleins d'honneur, d'un caractère susceptible, entêtés comme de vrais Allemands, poussés par l'instinct réformateur, animés de l'amour du pays et de l'humanité; tous deux enfin prenaient racine dans la théologie mystique; mais là s'arrête l'homogénéité de ces deux esprits. Luther s'explique cette mystique par le cœur, Carlstadt procède par la raison. Le premier ne tend qu'à l'affranchissement de l'âme, le second embrasse à la fois et l'âme et le corps; l'un n'admet que le progrès graduel, en tempérant les passions par la réflexion et la force majeure de la société historique; l'autre, plus révolutionnaire, franchissant d'un bond la civilisation, tend au renversement de l'ordre des choses établi. Luther s'appuie sur les grands et les princes pour faire descendre la réforme de haut en bas; Carlstadt, au contraire, s'adresse directement au peuple pour agir

de bas en haut. Luther enfin croit à la théologie; Carlstadt, balayant d'un seul coup tout le fatras scolastique, déclare hautement que la science théologique n'est qu'un vrai nid à chenilles, rongeant l'arbre précieux de la vie.

« Si haut que la sainte Ecriture fût placée dans l'esprit de Carlstadt, il ne s'attacha jamais à la lettre. Le christianisme, pour lui, n'était plus une doctrine religieuse, mais une législation sociale embrassant à la fois la théorie et la pratique, l'âme et le corps, la pensée et la vie. *Il ne faut pas discuter l'Evangile,* disait-il, *il faut le pratiquer.* »

Partant de ce principe, ayant conçu un profond mépris pour les savants et les docteurs, confondant même la science avec les savants, Carlstadt dépassa son but et devint exclusif. L'idée lui vint que le genre humain, pour être heureux, devrait retourner à la primitive simplicité de la nature. Il déclara hautement qu'il valait mieux apprendre un état, labourer la terre, que de cultiver les sciences et les beaux-arts. Dans son zèle exclusif, il prêcha contre les images de l'art chrétien et devint la cause indirecte de la destruction de plusieurs chapelles. Pour joindre l'exemple au précepte, il quitta l'université et se rendit chez son beau-père, à la campagne de Segern. Avant son départ, il avait engagé l'autorité à faire fermer toutes les maisons de tolérance et à séculariser les couvents : « Il ne doit plus y avoir de mendiants ni de fainéants, disait-il; que les moines apprennent un état ou qu'ils cultivent la terre; quant aux vieux, ils entreront comme infirmiers aux hôpitaux. »

A Segern, Carlstadt s'habilla en paysan, conduisit la

charrue, renonça à son titre de docteur, et se fit appeler frère André tout court. Tout-à-coup, Luther, jaloux de l'influence de Carlstadt et des réformes qu'il avait opérées sans le consulter, rompt ouvertement avec lui, et le dénonce à l'Allemagne comme un révolutionnaire de la pire espèce, comme un émule de Munzer, rebelle aux lois de la raison et du pays. En même temps, Melanchton, savant douillet et délicat, n'ayant jamais entendu d'autre bruit que le frémissement des feuillets de ses livres, s'effrayant au moindre souffle de vie venant de l'extérieur, publia de véritables réquisitoires contre Carlstadt, qu'il accusa d'envier le rôle de Spartacus plutôt que celui de Périclès. Luther, enfin, après avoir refait à Wittemberg tout ce que Carlstadt avait défait, força ce dernier à quitter pour jamais cette ville et à se rendre à Orlamunde, où il fut très-bien reçu par le peuple et l'autorité. Mais là aussi la haine de Luther l'atteignit. Les écrits de Carlstadt furent tous saisis; injonction lui fut faite de ne plus rien publier, même en soumettant tout à la censure ; finalement, il fut lui-même mis sous la surveillance directe de l'autorité.

Cependant, Carlstadt, malgré ses écarts, n'était pas aussi révolutionnaire que Munzer. Il dissuada même le peuple d'avoir recours à la violence et de conquérir sa liberté à la pointe de l'épée. A une lettre que Munzer adressa aux habitants d'Orlamunde, Carlstadt, en leur nom, répondit « qu'ils n'étaient point d'avis de conquérir l'Evangile avec des lances et des épées; que la foi était la meilleure arme ; que sous les armes ils ne seraient plus des chrétiens, mais des hommes exposés à toutes les chances aléatoires attachées à l'existence humaine. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit à saint

Pierre de rengaîner l'épée et de combattre par la parole ? Les tyrans jubileraient trop en nous voyant armés. Eh ! diraient-ils, les voilà donc, ceux qui se glorifient de la puissance de leur Dieu unique. Il paraît qu'il n'est pas très-fort, ce Dieu, puisqu'ils ont besoin de se liguer ensemble pour le défendre. » A cela, Munzer, pour toute réponse, n'avait qu'un mot : Niais !

Cela n'empêcha pas Luther de prêcher contre Carlstadt à Iéna, dès qu'il apprit que celui-ci se trouvait de passage dans la ville. Il l'appela *un esprit révolutionnaire de l'espèce des assassins*. Carlstadt résolut de lui en demander raison. A cet effet, il se rendit à l'*Ours noir*, où il trouva Luther banquetant avec des ambassadeurs de l'empereur et du margrave. Allant droit à lui : — Dans votre sermon d'aujourd'hui, lui dit-il, vous m'avez calomnié en me mettant dans un même sac avec les assassins de votre crû. Celui qui dit cela de moi n'est pas un honnête homme.

— Eh ! mon cher docteur, fit Luther de sa voix la plus doucereuse et avec un sourire ironique, j'ai lu la lettre que vous avez écrite à Munzer, et j'y ai bien vu que vous protestiez contre la rébellion à main armée, que vous n'êtes pas un révolutionnaire.

— Alors pourquoi dites-vous le contraire ?

— Parbleu ! si vous ne l'êtes pas aujourd'hui, vous le serez demain.

— Et vous, lui cria Carlstadt en lui tournant le dos, vous serez demain et toujours ce que vous êtes aujourd'hui, un ingrat et un calomniateur ! La postérité jugera entre nous deux.

Tous deux avaient raison. Carlstadt n'était pas en-

core un réformateur politique ; mais Luther voyait bien que sous peu il le serait forcément. En effet, quelques mois après, il devint le fauteur le plus ardent du mouvement révolutionnaire à Rottenbourg.

Lorsque, quinze jours après cette scène, Luther vint prêcher à Orlamunde, il fut reçu par le peuple à coups de pierres, et ne dut son salut qu'à la fuite. Cela lui donna à réfléchir sur ses attaques incongrues et sur sa popularité qu'il croyait inébranlable.

A peine Carlstadt avait-il paru en Franconie que le margrave Casimir mit sa tête à prix; mais une fois à Rottenbourg il fut sauvé, du moins pour le moment. Il y prêcha même plusieurs fois sur la voie publique.

Bientôt, là aussi il fut poursuivi. Non-seulement on lui défendit de prêcher, mais encore on lui signifia l'ordre de quitter la ville, ce qui fut pour lui une véritable condamnation. Il disparut en effet. On le disait à Strasbourg; mais il n'en resta pas moins à Rottenbourg, hébergé et caché tour-à-tour par trois de ses amis, parmi lesquels figure Stephen Menzingen, le chef de l'opposition municipale.

Dans les villes, les conseils communaux, composés de nobles et de bourgeois enrichis, étaient presque tous des conservateurs à outrance, hommes sans talent, sans énergie et sans intelligence. Le conseil municipal de Rottenbourg, heurtant de front l'opinion publique depuis plus de cinquante ans, était entré en négociations avec le margrave Casimir et la Confédération souabe; mais il n'eut pas le temps d'exécuter ses projets liberticides. Menzingen, quoique noble de naissance, se mit à la tête du peuple et de la petite bourgeoisie, et parvint après bien des

luttes, des émeutes et des coups de main, à intimider le gouvernement au point de s'en rendre maître absolu. Il ouvrit les portes de la ville aux paysans rassemblés depuis quelque temps dans la vallée de Schumpergrund, avec lesquels il était en relations. En même temps Carlstadt, qu'on croyait à Strasbourg, reparut, au grand étonnement de ses ennemis et à la grande joie de ses amis.

C'était lui qui, du fond de sa chambre, avait dirigé le conciliabule de Menzingen et de ses partisans. A partir de ce moment Rottenbourg fut le chef-lieu du mouvement révolutionnaire en Franconie.

X

WENDER HIPLER ET GEORG METZLER.

III

WENDEL HIPLER ET GEORG METZLER

Hipler, chancelier des princes de Hohenlohe, embrasse la cause des paysans et devient chancelier de la *guerre*. — Il entretient des relations avec tous les hommes du progrès et songe à l'organisation du mouvement. — Il nomme Georg Metzler chef de la cohorte nationale. — Son explication de la liberté aux comtes de Hohenlohe. — Le mouvement révolutionnaire va toujours croissant.

Le 23 mars 1525, deux hommes étaient assis autour d'une table dans une auberge à Weinsberg. L'un était un lansquenet des comtes de Hohenlohe, l'autre un homme dans la force de l'âge, portant un chapeau à larges bords rabattus.

— J'étais aujourd'hui quelque part, dit ce dernier au soldat, où j'ai taillé de la besogne pour tes maîtres; ils ne s'en battront pas l'œil, je t'en réponds.

L'homme qui prononçait ces paroles s'appelait Wendel Hipler, et c'était un noble.

De tous les hommes qui ont joué un rôle actif dans la Guerre des Paysans, Wendel Hipler est le plus sage, le plus fin et le plus entreprenant. Son coup-d'œil politique est toujours sûr et juste, son dévoûment à la

cause populaire à toute épreuve, sa conduite enfin toujours noble et résolue, aussi modérée après le succès que ferme dans l'adversité. C'est le diplomate, le chancelier de la guerre, mais un diplomate sincère et loyal.

Hipler remplit longtemps les fonctions de chancelier auprès des comtes Georg et Albert de Hohenlohe; mais soit que son talent de premier ordre portât ombrage aux courtisans, soit que Hipler se dégoûtât de l'outrecuidante médiocrité de ses maîtres et du mépris des comtes pour le talent, il quitta de bonne heure ce poste et devint l'avocat le plus fervent de la cause de l'opprimé contre les oppresseurs.

Dès les premières lueurs de la réforme, Wendel Hipler se mit en relations avec les hommes du progrès et organisa la propagande dans le Hohenlohe, sans faire beaucoup de bruit. Il se concerta avec tous les hommes de talent en dehors du gouvernement, fit amitié avec tous les mécontents parmi les nobles et les ruinés parmi la bourgeoisie; enfin nous le voyons de bonne heure, avec Georg Metzler, entrer en relations avec les chefs de la grande Confédération évangélique.

Georg Metzler tenait une auberge à Ballenberg. Là passaient et repassaient les chefs de file des conjurés. Dès que les paysans de Souabe s'ébranlèrent, Metzler prit une perche, mit un *Bundschuh* dessus, et la promena dans le pays, accompagné d'un seul tambour. Cette perche, dit Hipler, était comme une reine d'abeilles sortant de la vieille ruche. Au bout de vingt-quatre heures, un essaim de paysans, fort de deux mille hommes, bourdonnait autour d'elle, et se ru-

chait dans la vallée de Schumpergrund, véritable confluent du Rottenbourg, du Hohenlohe, de l'évêché de Mayence, de Wurzbourg et du Palatinat. Là, la horde prit le nom d'armée évangélique, sous le commandement de Georg Metzler. Jour et nuit cette armée s'adonnait à l'exercice des armes, et ici comme partout, les douze articles devinrent la charte des paysans.

Les comtes de Hohenlohe, malgré leur langage hautain, furent saisis de frayeur. Ils firent des propositions de paix renfermant quelques concessions. Ces propositions allaient être prises en considération par la majorité des paysans, lorsque Wendel Hipler déclara aux comtes, ses maîtres hautains, qu'à moins de l'adoption pure et simple des douze articles, il ne pouvait y avoir de transaction possible.

— Qu'est-ce que les douze articles ? demandèrent insidieusement les envoyés des princes ; nous ne connaissons pas cela.

— Je m'en vais vous le faire connaître, répondit Hipler, homme d'esprit ayant tout. C'est un être qui, en temps de disette, se nourrit de racines et d'herbes sauvages, mais qui, excité par une faim inassouvie, dévore des princes, surtout des évêques et des bourgeois engraissés. Cet être s'appelle *Liberté*. Il est déjà très-vieux, mais plus il vieillit, chose miraculeuse ! plus il gagne en force et en saveur, absolument comme le vin. Cet être enfin peut tomber malade, mais jamais il ne meurt. Parfois il quitte son pays natal pour faire des excursions en pays étranger, mais tôt ou tard il revient plus fort, plus jeune et plus vigoureux que jamais. Allez dire aux comtes que cet animal voyage en ce moment en Allemagne, et que présente-

ment il broute dans la vallée de Schumpergrund. Voilà ce que c'est que les douze articles.

Hipler, du reste, expliqua aux envoyés que les douze articles rendraient les princes plus libres qu'il ne l'étaient dans l'état de choses actuel. Les comtes de Hohenlohe comprirent si bien, qu'ils jugèrent à propos d'entrer plus tard dans la confédération, tout en ayant l'intention de la trahir. Mais n'anticipons pas. Hipler attendait le commencement des opérations des paysans dans la vallée du Neckar. Ces opérations furent terribles... Dès le premier pas nous sommes en pleine terreur !...

—

XI

JACQUET ROHRBACH, FLORIAN GEYER, GOETZ DE BERLICHINGEN

XI

JACQUET ROHRBACH, FLORIAN GEYER, GOETZ DE BERLICHINGEN

Jeunesse de Jacquet. — Ses violences et son audace. — Il poignarde le bourgmestre de Bœkingen et nargue la justice. — Wendel Hipler le fait entrer dans la confédération. — Il forme une horde, prend des villes, traîne à sa suite une sorcière et un prédicateur, et se réunit à la horde centrale. — Florian, le plus beau caractère de la guerre. — Capitaine d'un régiment de lansquenets, il dépose et ses titres et son commandement pour défendre la cause du peuple. — Il forme une horde dite la Horde noire. — Goetz, le chevalier *à la main de fer*, offre ses services aux paysans et leur propose de se rallier à la petite noblesse. — Florian s'oppose à ce projet. — Hipler vote pour Goetz. — Les comtes de Hohenlohe viennent dans le camp des paysans accepter les douze articles et prêter serment de fidélité. — Jacquet propose de se diriger sur Weinsberg.

Le village de Bœkingen est situé à une demi-lieue de Heilbron, au milieu d'une campagne fertile et plantureuse. Dans ce village, Jacques Rohrbach, vulgairement nommé Jacquet, tenait une auberge. De bonne heure, Jacquet s'était distingué par son audace, par ses mœurs sauvages et par ses instincts révolutionnaires. Il était beau, bien fait, d'une force physique

extraordinaire, et issu d'une famille de bourgeois riches et libres. A ces avantages Jacquet réunissait un esprit vif et naturel : c'était la forte tête du lieu ; c'était lui enfin qui, dans les orgies et fêtes patronales des paysans, tenait le haut bout, tant par ses prouesses que par ses propos hardis et provoquants.

Jacquet, pour obtenir justice, — car il était querelleur, — avait rarement recours aux lois de son pays : il préférait se rendre justice lui-même. — C'était selon son expression, plus court et moins ennuyeux. — En 1519 il fut accusé d'avoir poignardé le bourgmestre de Bœkingen, dont il se croyait offensé. Une enquête devait être faite au sujet de ce crime; mais Jacquet, soutenu par ses nombreux amis du village, menaça le bailli et les juges de mettre tout à feu et à sang, et de faire partager aux autres aristocrates le sort de Jacob d'Olenhausen (c'était le nom du bourgmestre assassiné), s'ils persistaient à vouloir donner suite à cette enquête. Jacquet avait alors vingt-cinq ans.

Si, dès son enfance, les qualités et les passions natives de Jacquet eussent reçu une direction sage et naturelle; si une sphère d'activité expansive lui eût été ouverte de bonne heure, nul doute qu'il ne fût devenu un des hommes distingués de son époque. Mais dès son adolescence, Jacquet n'avait connu que compression, tyrannie, étouffement et injustice. Son propre père l'avait renié pour quelques dettes de jeunesse, pour quelques aventures galantes tant soit peu excentriques; les gens paisibles, n'admettant que le commun et le banal, le désignaient ordinairement sous le nom de mauvais sujet et de *vaurien*, tout en craignant son esprit aventureux et sa force égale à sa témérité. Ainsi Jac-

quet, en guerre ouverte contre les lois de son pays et sa famille, haïssant et les priviléges des nobles, et les fraudes intéressées du clergé; frappé au cœur par la disparition d'une jeune fille, sa fiancée, qu'un seigneur avait deshonorée après l'avoir enlevée, sous prétexte qu'elle avait cueilli des fraises dans le bois, Jacquet ferma son âme à tout sentiment humain et ne respira plus que haine et vengeance, que vengeance et haine!

Préoccupé de ces idées sanguinaires, ne songeant plus qu'à assouvir sa rage, Jacquet négligea ses affaires et consuma les restes de sa fortune en orgies auxquelles il admit tous ses camarades de jeunesse. Il n'est pas étonnant qu'il ait eu beaucoup de partisans parmi les jeunes paysans de son village, auxquels il ne prêchait que révolte, violence et délivrance; car Jacquet, nous le répétons, outre sa libéralité, était d'une éloquence cynique. A l'occasion d'un procès qu'un ecclésiastique lui avait intenté, et qui le fit citer devant les juges, Jacquet, au lieu de comparaître en personne, écrivit au tribunal la lettre suivante :

« Allez vous... promener... et ne nous ennuyez pas, vieilles croûtes que vous êtes! Verbalisez, écrivaillez, jugez et déjugez, je m'en... moque. Si vous soufflez, je viendrai demain, avec mes amis, voir ce que vous avez dans la tête, de la paille ou de la farce d'oie. Encore une fois, je me... moque de vous.

» Jacquet Rohrbach. »

Wendel Hipler jeta les yeux sur lui pour le faire entrer dans la grande conjuration des paysans. Jacquet

accepta de bon cœur. Depuis longtemps son auberge servait de refuge et d'abri aux conspirateurs de tout état, de toute religion, de toute province.

Jacquet nous montre ce que peut un homme résolu dans des conjonctures extraordinaires. — Dès qu'il s'agit de lever la bannière de la révolte, Jacquet, avec une vingtaine d'hommes, se met à la tête du mouvement. Le bourgmestre de Boekingen l'ayant déclaré hors la loi, Jacquet, à cette nouvelle, se rend seul chez ce fonctionnaire, le saisit au milieu de ses gens, et le met en prison. Au bout de vingt-quatre heures, la bannière de Jacquet compte trois cents partisans, tous jeunes et vigoureux. Le même jour, un village voisin, Flein, se déclare pour lui. Le lendemain, Jacquet envoie à la ville de Sontheim la sommation de se rendre, sous menace de la prendre d'assaut et de la mettre à sac. Les autorités de Sontheim envoient des délégués à Heilbron pour demander conseil et protection; mais pendant que l'on délibère, Jacquet, avec sa horde, paraît sous les murs, réitère ses menaces, et la ville se rend à discrétion. Il fêta cet heureux événement en permettant à sa horde de vider un étang poissonneux appartenant à un seigneur de Heilbron. En général, après une excursion réussie, Jacquet ordonne toujours une fête ; il fait rassembler ses gens au bruit des tambours et des fifres, leur fait faire bonne chère, et les amuse par des contes drôlatiques. Il avait dans sa horde un prédicateur, Massenbach, surnommé *langue de feu,* et une vieille sorcière qui s'appelait Hofmann. Enfin, Jacquet et sa horde forte de quinze cents hommes, se rendirent dans le pays de Hohenlohe pour rejoindre la horde centrale, au nombre de huit mille hommes, à la tête

de laquelle se trouvaient Wendel Hipler et Georg Metzler.

Si Jacquet figure dans la Guerre des Paysans comme le dernier échelon de l'élément populaire, Florian Geyer de Geyersberg y représente la fine fleur de la noblesse. L'histoire n'a consigné que peu de traits de Florian ; mais ils suffisent pour le montrer comme le plus beau, le plus noble et le plus valeureux héros de son époque. Comme jadis le jeune Rodolphe de Werdenberg à Appenzell, Florian déposa volontairement ses titres de noblesse et son manteau de velours pour embrasser la cause des paysans opprimés. L'esprit de Hutten avait fécondé toutes ses nobles qualités. Capitaine d'un régiment de lansquenets, il quitta ce poste et vint, de son propre mouvement, dans le camp des paysans, leur offrir et ses talents et sa vie. Il forma une horde composée de paysans et d'anciens soldats — on l'appelait la Horde noire — qui se distinguait tant par son courage que par sa discipline. Nous verrons bientôt Florian, dans le conseil de guerre, combattre les erreurs et les arguments de Hipler, ainsi que les propositions intéressées de Goetz de Berlichingen.

Goetz, connu sous le nom de *chevalier à la main de fer*, correspondait avec les paysans, de son bourg de Hornbourg aux bords du Neckar. Il haïssait le clergé et la Confédération souabe. Il n'aimait guère non plus les riches bourgeois, les trafiquants, comme il les appelait, qu'il détroussait sans scrupule quand il pouvait les surprendre sur la route de Francfort, où ils se rendaient à la foire. Souvent aussi il prenait le parti du faible contre le fort, et de bonne heure il sympathisa avec la cause des paysans. Cependant Goetz, dans les

offres faites à ces derniers, n'avait point agi sans une arrière-pensée d'intérêt personnel. D'abord, grâce à son intervention, les paysans ménagèrent son frère et son bourg de Jaxthausen; en second lieu, en promettant de leur amener la petite noblesse, qui haïssait autant qu'eux les princes cléricaux et séculiers, il comptait faire sa bonne part de butin et s'agrandir aux dépens de ceux qui devaient être chassés ou pillés. Lui et ses frères envoyèrent en effet des circulaires réitérées à la noblesse franconienne, en l'invitant à se réunir à eux et aux paysans; en outre, une entrevue devait avoir lieu, dans le bourg de Goetz, semblable à celle provoquée par Sikingen, afin de se concerter sur les mesures à prendre.

Florian, au contraire, vota contre l'admission de la noblesse séculière, à moins qu'elle ne déposât ses titres et qu'elle ne se désistât de ses priviléges. Plus logique dans ses principes, moins intéressé que le chevalier détrousseur de Hornbourg et de Jaxthausen, Florian insista pour l'abolition de tous les priviléges nobiliaires, quels qu'ils fussent. Selon lui, la noblesse, grande et petite, ne valait pas plus que le clergé, attendu qu'il y avait des priviléges attachés à chaque titre. Il demanda l'égalité complète devant la loi et rejeta les propositions de Goetz. Wendel Hipler, noble lui-même, se prononça en principe pour l'opinion de Florian; mais croyant que le temps n'était pas encore mûr pour une telle mesure; n'ayant pas, du reste, grande confiance dans les talents militaires des chefs paysans, il opta en faveur de la prise en considération des propositions faites par Goetz de Berlichingen. Une première discussion eut lieu à Schoenthal, où campait la horde centrale. Aucune

résolution ne fut prise. Une question plus importante encore était attachée à cette résolution. Il s'agissait d'élire pour chef ou Goetz ou Florian. Le premier n'avait offert ses services qu'à la condition de l'adoption pure et simple de son plan de conduite; Florian, à son tour, trop modeste pour se proposer comme chef, bien qu'il surpassât Goetz en éducation, jeunesse, conviction, bravoure et talents militaires, s'était cependant proposé de se retirer du combat, en cas que Goetz l'emportât sur lui. Les événements rapides de la guerre empêchèrent le conseil de Schoenthal de se prononcer définitivement. Ce ne fut qu'après la prise de Weinsberg que Goetz de Berlichingen fut adopté comme chef de la guerre, et sa nomination fut fatale aux paysans.

Après l'ultimatum envoyé par Wendel Hipler aux comtes de Hohenlohe, les paysans marchèrent sur Neuenstein, où était le bourg du comte Albrecht. Ils enlevèrent la ville et le château et firent plusieurs prisonniers, parmi lesquels la comtesse avec ses enfants et ses domestiques. Une nouvelle ambassade fut envoyée aux comtes. Sommation leur fut faite de comparaître en personne dans le camp des paysans, faute de quoi la ville et le château seraient déclarés de bonne prise et livrés au pillage.

Les comtes demandèrent un sauf-conduit, ce qui leur fut accordé. Le mardi après le dimanche des Rameaux, ils parurent au milieu du camp sur une prairie. Albrecht proposa de nommer des arbitres, mais Wendel Krès, un des chefs des paysans, s'approcha d'eux et leur dit : — Frères Albrecht et Georg, laissez-là les ambages et les périphrases ! Venez à nous de bon cœur et jurez de nous

rester fidèles. Que parlez-vous d'arbitres! C'est vous faire illusion sur votre position! Sachez qu'il n'est ici d'autres arbitres que nous, les paysans. Les rôles sont changés, mes bons messieurs. C'est nous qui sommes les maîtres, c'est vous qui êtes nos serviteurs! Soumettez-vous en hommes de bon sens, ne chicanez pas et adoptez purement et simplement les douze articles pour cent et un an. — Ces paroles firent une profonde impression sur les malheureux comtes. Ils prêtèrent serment. Lorsqu'ils levèrent la main pour jurer, on les força d'ôter les gants, tandis que les paysans gardaient les leurs avec ostentation. A cet affront une larme de rage mouilla les yeux du comte Albrecht, mais il l'essuya rapidement de crainte de déceler sa faiblesse.

La horde centrale fêta cet heureux événement par deux mille coups de fusil en signe de réjouissance. Tous les prisonniers faits soit par les paysans soit par les comtes, furent échangés ou mis en liberté.

Deux jours après cette convention, Georg Metzler demanda aux comtes de lui livrer des canons et de la poudre, mais ceux-ci, s'appuyant sur les traités jurés, répondirent par un refus.

En attendant, Jacquet avec sa horde avait fait des excursions à Lichtenstein. Il somma également les deux comtes de Loevenstein d'entrer dans la confédération et de comparaître au camp. Les autres hordes s'étaient dirigées vers la vallée de Weinsberg dans l'intention de surprendre la petite ville de Neckarsulm, où Jacquet avait des intelligences. Arrivées là, la nouvelle du refus des comtes de Hohenlohe se répandit dans le camp. On proposa de retourner à Neuenstein et de mettre tout à mort, mais Jacquet insista pour Neckarsulm et Weins-

berg. Dans cette dernière ville il y avait un petit nid de nobles que Jacquet couvait des yeux depuis longtemps. Dans ce moment même on apprit la nouvelle de la défaite des paysans à Wurzach, et la mort de Jacob Wehe. La rage des révoltés s'accrut de ces revers, et Jacquet en profita pour assouvir sa soif sanguinaire.

—

XII

LA TERREUR A WEINSBERG

XII

LA TERREUR A WEINSBERG

Le comte Louis de Helfenstein, favori de l'archiduc Ferdinand, commandant de Weinsberg. — La comtesse, une fille naturelle de l'empereur. — Weinsberg est assiégé. — Ultimatum des paysans. — Railleries et cruautés des assiégés. — La horde de Florian prend le château d'assaut. — Massacre des nobles et des lansquenets par la horde de Jacquet. — Georg Metzler met fin au carnage. — Jacquet demande et obtient la garde des prisonniers, parmi lesquels se trouvent le comte et la comtesse. — La chasse aux lances. — Scène entre Jacquet et la fille de l'empereur. — Cruauté de la sorcière et du musicien Nonnenmacher. — Renvoi de la comtesse sur un chariot à fumier. — Sa réponse admirable. — Réaction. — Conseil de guerre. — Discours de Florian. — Goetz est nommé chef des paysans. — Florian et Jacquet s'éloignent de la horde centrale. — La comédie à côté de la tragédie. — Equipée de Hall.

Weinsberg était commandé par le comte Louis de Helfenstein, jeune chevalier de vingt-sept ans, qui comptait déjà quinze années de service, soit dans l'armée française, soit dans l'armée autrichienne. C'était le favori de l'archiduc Ferdinand, et son épouse Marguerite d'Edelsheim, distinguée par sa piété et sa beauté, était une fille naturelle de l'empereur. Déjà, à plusieurs reprises, le comte de Helfenstein s'était

adressé au gouvernement autrichien, à Stuttgardt, pour recevoir des renforts, afin d'être à l'abri d'un coup de main. Sur ses demandes réitérées il fut appelé en personne à Stuttgardt, où il se rendit avec son chancelier, Dietrich de Weiler.

Là il fut résolu d'embaucher mille varlets. Siegmund de Schorndorf et Joerg Buhl furent chargés de cette mission; le comte Louis en fut nommé chef. On espérait aussi recevoir quelques troupes auxiliaires de Bade et du Palatinat. En attendant tout cela, le comte Louis retourna à Weinsberg, suivi de soixante-dix lansquenets à cheval. Il en était temps, car déjà les bourgeois de Weinsberg faisaient mine de suivre l'exemple de Nekarsulm et d'ouvrir les portes de la ville aux paysans. Lors du retour du comte à Weinsberg avec ses soixante-dix soudards, il fit saisir, chemin faisant, quelque paisibles paysans qui furent assommés. Après la première sommation qui lui fut adressée par la horde centrale, tout en entrant en négociation avec elle, il fit une sortie, saisit quelques paysans maraudeurs et les fit tuer sans miséricorde. C'était agir contre le droit de guerre et contre les lois de l'humanité. Les paysans, jusqu'alors, n'avaient tué aucun prisonnier; ils ne se regardaient pas comme des rebelles saisis les armes à la main, mais comme des soldats appartenant à un corps d'armée. A cette nouvelle transgression du droit de guerre, Jacquet, sortant des rangs, s'écria : — Mort et enfer ! j'apprendrai à M. le comte de Helfenstein à nous respecter. Frères, demain nous choisirons nous-mêmes à Weinsberg nos œufs de Pâques; le mot d'ordre est : Mort et vengeance !

A l'instant les paysans adressèrent leur ultimatum

à Weinsberg; ils sommèrent la ville de se rendre à merci. Le comte leur envoya une réponse hautaine; mais une femme du peuple de la ville, s'étant glissée à travers les portes fermées, arriva au camp des paysans leur dire qu'ils n'avaient qu'à attaquer, que la moitié des habitants était prête à faire cause commune avec eux. Un paysan s'offrit comme guide pour leur montrer les côtés faibles et mal gardés de la forteresse, d'où il serait facile de prendre le château d'assaut. Le 16 avril le comte Louis et tous les nobles de Weinsberg furent mis hors la loi par les paysans.

Le comte ne croyait pas encore à une attaque sérieuse de la part des paysans. Cependant il augmenta sa troupe de son mieux, fit travailler aux fortifications et encouragea les bourgeois à la résistance en leur assurant qu'il ne s'agissait que de repousser une première attaque, que sous peu arriveraient les renforts promis de Stuttgardt et de Bade.

Les paysans, dès l'aube du jour, avaient campé sur le Schemelberg, en face de la ville. Pour la dernière fois ils envoyèrent deux hérauts tenant à la main une perche surmontée d'un chapeau : — Ouvrez, crièrent les hérauts, ouvrez les portes du château et de la ville à la horde centrale et chrétienne, sinon faites-en sortir femmes et enfants, car toutes les personnes qui s'y trouveront seront passées au fil de l'épée. On ne fera point de quartier; tout sera tué, brûlé, réduit en ruines et en cendres.

Dietrich de Weiler, appelé sur les murs par les gardes, s'écria : — Que nous veulent ces frelons? Est-ce qu'on parlemente avec des moustiques? Qu'on leur envoie pour toute réponse une décharge de plomb ! Sur ses

ordres on tira sur les hérauts; un d'eux fut mortellement blessé, mais il eut encore assez de force pour regagner le camp en jurant, hurlant et criant vengeance! Ce fut le signal de l'attaque.

Pendant que Dietrich criait sur les murs à ses soldats: —Mes amis, ils ne viendront pas, ce sont de cœurs de lièvres! Florian Geyer, se mettant en avant avec sa horde noire, commanda la charge. Jacquet le suivit de près, suivi à son tour de la horde centrale qui, de son arrière-garde, touchait Erlenbach et Binswangen. Jacquet et ses hommes, sur l'ordre de Florian, se dirigèrent vers le nord de la ville; lui-même prit la direction du sud pour atteindre le château; de cette manière la masse de la horde centrale pouvait avancer pour attaquer la ville de front. La sorcière Hofmann venait de bénir les armes de la horde de Jacquet et de lancer ses malédictions sur la ville; après quoi on avança au pas de course. Du haut des murs on leur envoya des balles et des pierres; Jacquet fut même repoussé après un premier choc, mais il revint bientôt à la charge avec un redoublement de rage et de fureur.

Tout-à-coup une bannière des paysans flotta audacieusement sur la flèche du château : c'était la bannière de Florian Geyer et de sa horde noire composée d'anciens et vaillants soldats. Du premier coup, ils avaient enlevé le château d'assaut. Un cri de victoire retentit dans le camp des assaillants; en même temps deux portes de la ville basse furent brisées par la horde centrale. Les habitants de la ville, qui s'étaient défendus plutôt par un sentiment d'honneur que par conviction, profitèrent de ces circonstances pour forcer le comte et son chan-

celier à faire des concessions. Pendant que les auxiliaires des paysans dans la ville travaillaient eux-mêmes à briser les portes, une troupe de femmes, hurlant, beuglant, pleurant, vociférant, entoura et poursuivit le comte, le suppliant de se rendre et de ne pas les exposer à une mort certaine. Les soldats du comte furent menacés de mort s'ils continuaient à se défendre. Le comte envoya un prêtre sur les murs, qui cria : — Paix, Paix ! — Mort, fut la réponse ; mort à tous les nobles, varlets et chevaliers ! Le comte alors songea à la fuite mais il fut arrêté par les bourgeois qui lui crièrent : — Vous voulez donc nous laisser seuls dans le bourbier ? De tous les côtés les paysans se ruèrent dans la ville, furieux, altérés de vengeance. — Que les bourgeois paisibles rentrent avec femmes et enfants dans les maisons ! — tels furent les cris des hérauts : — Qu'ils enferment les portes, car on fera main-basse sur tous ceux qui se trouveront dans les rues ! La horde de Jacquet pénétra la première dans la ville ; les nobles et les soldats s'étaient réfugiés dans l'église et dans le cimetière situés sur une éminence entourée d'un mur. Le comte lui-même s'y était caché. Un prêtre lui montra un escalier étroit en colimaçon qui conduisait sur la galerie autour de la flèche ; il s'y réfugia avec quelques amis et dix-huit cavaliers, se croyant à l'abri, du moins pour quelque temps.

Mais Jacquet et sa horde étaient déjà dans l'église, où ils firent un carnage horrible. Là tombèrent sous les premiers coups Sébastien d'Ow, Eberhard Sturmfeder, Rodolphe d'Eltershofen, et une vingtaine de bourgeois. Quarante à peu près de ces derniers furent blessés. Tous les lansquenets, au nombre de qua-

rante, furent assommés. Quelques-uns s'étant réfugiés dans les caveaux, on y pénétra et on les tua sur les cercueils. Enfin, après quelques recherches, on découvrit l'escalier. — Les voilà ! s'écria Jacquet, ils y sont tous. Mais un cavalier poignardé gisant sur l'escalier étroit empêcha les assaillants de monter et de pénétrer immédiatement jusqu'aux combles.

Alors, Dietrich de Weiler voyant tout perdu, se montra sur la galerie et offrit 30,000 florins d'or de rançon. —Si tu nous donnais tout l'or de l'Amérique, tu mourrais, cria la horde. — Vengeance ! s'écria Jacquet, vengeance pour nos frères tombés à Wurzach et à Leipheim ! Point de quartier, il faut qu'ils meurent tous ! Un coup d'arquebuse atteignit le chancelier à la gorge; il tomba à la renverse. Dans ce moment, un paysan monta à la galerie, le prit et le précipita dans le cimetière. Il n'était pas encore mort; on l'acheva à coups de crosses. D'autres chevaliers partagèrent son sort : ils furent forcés de sauter du haut de l'église dans le cimetière où ils furent reçus sur les lances des paysans. Un lansquenet essaya deux fois de sauter en prenant son élan, mais s'arrêtant toujours à la rampe : — Eh bien ! lui fit-on, qu'as-tu donc ? — C'est que, voyez-vous, reprit-il, ce n'est pas malin, cela, de sauter du haut en bas; on se laisse tomber, voilà tout ! Je suis danseur de mon état. Si vous voulez me permettre de descendre par l'escalier, j'essaierai bien de sauter de bas en haut. — Ce mot lui sauva la vie. Le fils de Dietrich essaya également de racheter sa vie; pour le narguer, on accepta son offre de seize florins, après quoi il fut assommé.

Le carnage durait encore lorsque Georg Metzler, le chef de la horde centrale, donna ordre, sous peine de

mort, de ne plus tuer personne, mais seulement de faire des prisonniers. Le comte fut donc appréhendé au corps avec dix-huit autres nobles. En passant par le cimetière, un paysan lui donna un coup de lance. La comtesse et son fils furent également faits prisonniers. Jacquet fit semblant de se soumettre à l'ordre de Georg Metzler. Il demanda seulement que ces malheureux fussent confiés à la garde de sa horde, ce qui lui fut accordé. Tout cela fut l'œuvre d'une heure.

Comme on avait trouvé plus de chevaux que de cavaliers tués, on fit connaître que tout bourgeois ayant caché un noble ou un lansquenet serait mis à mort. Les malheureux soldats furent donc tous livrés, à trois près, dont l'un s'évada sous des habits de femme, l'autre se cacha dans un four à pain, le troisième, Max Engstein, beau garçon, fut protégé par une jeune fille qui l'enferma dans la grange d'un moulin. C'est dans ce moulin même, situé hors la porte de la ville, que Jacquet passa la nuit avec ses intimes, et prit la résolution de mettre tous les prisonniers à mort. Max Engstein et sa jeune protectrice étaient témoins involontaires du conseil sanguinaire qui se tenait dans la grange.

Les paysans demandèrent le pillage général, mais les chefs s'y opposèrent. On déclara seulement de bonne prise le butin fait dans les églises, presbytères, châteaux, maisons de nobles et de fonctionnaires. Toutefois, à en croire la chronique de Weinsberg, les paysans crièrent plutôt qu'ils ne pillèrent. On leur escamota les choses les plus précieuses par toutes sortes d'artifices. Ils avaient trouvé dans la maison du bourgmestre un bahut rempli d'argent : un maître d'école leur fit ac-

croire que cet argent appartenait à des enfants pauvres, et sur cette observation le bahut resta intact.

La nuit venue, Jacquet, après avoir emmené les nobles prisonniers, au lieu de songer, comme ses camarades, à piller ou à faire l'amour avec les nonnes des couvents, se rendit au moulin, tout près de la porte de la ville et aboutissant à une vaste prairie. Là il résolut, d'accord avec ses amis, de massacrer tous les prisonniers confiés à sa garde et ménagés par Hipler et Metzler, afin d'inspirer la terreur à tous ceux qui seraient tentés de narguer la puissance des paysans. Cette résolution, prise à l'unanimité, fut accueillie avec enthousiasme. Au petit jour donc, pendant que l'armée harassée de fatigues, brisée de débauches, dormait profondément, Jacquet fit sortir les prisonniers de la cour du moulin pour être conduits sur la prairie. Voici les noms de ces malheureuses victimes : le comte Louis de Helfenstein, avec la comtesse et son enfant âgé de deux ans ; Hans de Winterstein ; le bailli de Vaiblingen ; Burkhard de Chingen et son fils ; Fredéric de Neuhausen ; Jœrg Wolf de Neuhausen ; Hans Dietrich de Westerstetten ; le bailli de Neuffen ; Philippe de Bernhausen ; Jacob son frère ; le fils du bailli de Gœppingen ; Hans Spaet de Hoepfigheim ; Bleikard de Niessingen ; Rodolphe de Hirnheim ; Wolf de Helfenberg ; Joerg de Kaltental ; Ruthard et Veitbrecht de Gemmingen ; quelques pages et quelques varlets.

On les conduisit dans un cercle pour leur lire le jugement conçu en ces termes :

« Il faut mourir ! »

On résolut de les faire périr par un supplice barbare appelé la *chasse aux lances*. La chasse aux lancés —

lanzenjagen — était un ancien châtiment réservé aux militaires qui avaient forfait à l'honneur; les soldats se rangent en formant une haie étroite, la lance en arrêt; le condamné, forcé d'avancer à travers cette haie, est atteint par plusieurs coups de lance à la fois et arrive rarement au milieu sans tomber. A un signe de commandement fait par Jacquet la haie aux lances se forma.

— Comte Louis de Helfenstein, s'écria alors Jacquet, tu ouvriras la danse en ta qualité de chef.

A ce moment, la comtesse, son enfant de deux ans dans les bras, fendit la foule et se jeta aux pieds de Jacquet en criant : — Grâce! grâce pour mon mari!

— Grâce! répondit Jacquet avec un ricanement diabolique, tu demandes grâce pour le seigneur Helfenstein ton mari. Tu l'aimes donc bien?... Ecoute : il y a quatre ans j'ai aimé une jeune fille nommée Marie-Jeanne. Moi, Jacquet le mauvais sujet, Jacquet le vaurien, moi qui n'ai jamais eu peur de rien, ni de Dieu, ni du Diable, ni des nobles, je tremblais devant le regard de Marie-Jeanne. Elle ne portait cependant pas de robes de velours ni de chaînes en or, comme toi. Elle était presque toujours nu-tête et nu-pieds. Elle gagnait sa vie à chercher du bois mort dans la forêt en hiver, des fraises et des myrtilles en été. Eh bien, un dimanche, Marie étant allée cueillir des fraises dans la forêt d'un seigneur, le cousin-germain de ton mari, elle fut saisie par le garde-forestier et traînée au château. Ah! je crois les voir tous assouvir leurs désirs lubriques sur la pauvre Marie! C'est qu'elle était belle! Elle plut au comte, elle plut à ses pages, elle plut aux gardes, aux laquais, et quand toute cette maudite canaille eut satisfait sa rage, de crainte que Marie ne

divulgât ces infamies, on la précipita dans un cachot du château où elle pourrit vivante dévorée par les rats. Comprends-tu maintenant, femme, pourquoi il faut que ton mari meure? Et en renversant la malheureuse comtesse qui s'était cramponnée à ses pieds, et mettant un genou sur son sein, Jacquet, pris d'un accès de fureur, s'écria : — Amis! regardez-moi bien, c'est la vengeance de Marie-Jeanne! Comtesse de Helfenstein, fille de l'empereur, Jacques Rohrbach de Boekingen a mis son genou sur ton sein!

— Grâce! grâce! s'écrie la malheureuse d'une voix étouffée, grâce au nom de Jésus-Christ, au nom de Dieu qui vous regarde, grâce!

— Tu vas t'enrouer pour rien, répondit Jacquet en la relevant. Ce mot : grâce, n'existe pas pour moi. Je ne connais que le mot : vengeance!

— Vengeance! répéta en chœur la horde sanguinaire.

— Comtesse de Helfenstein, s'écria un autre paysan, un jour les cavaliers de ton mari passèrent avec chevaux et chiens sur mes champs fraîchement ensemencés. Mes garçons voulurent s'y opposer; ils furent garrottés, emmenés et fouettés comme des chiens. Vengeance!

A ces mots il lança un coutelas sur l'enfant de la comtesse et l'atteignit au bras; le sang rejaillit sur le visage de la mère qui, ne pouvant plus se soutenir, se roula par terre toujours en criant : — Grâce! grâce pour mon mari! Tuez-moi plutôt.

— Comte de Helfenstein, s'écria un troisième, tu as emprisonné mon frère pour avoir oublié de te saluer. Vengeance!

— Tu nous as accouplés comme des bœufs à la corvée, s'écrièrent deux autres. Vengeance !

— Tu as jeté mon père en prison pour avoir tué un lièvre sur son propre champ. Il y est mort ; il faut que tu meures à ton tour !

— Grâce ! disait enfin le comte dont le courage s'amollissait à la vue de la douleur de la comtesse. Je vous offre toute ma fortune et 60,000 florins d'or que l'empereur vous paiera. Je le jure sur la tête de ma femme et de mon enfant. Laissez-moi vivre pour ma famille, car, quant à moi, je ne crains pas la mort.

— Et tu fais bien, reprit Jacquet, car tu me donnerais 60,000 tonnes remplies de perles, que tu mourrais ! Confesse-toi, et dépêche-toi, car tu ne verras plus le soleil.

— Attends, s'écria Melchior Nonnenmacher, ancien musicien du comte. Pendant des années je t'ai fait de la musique de table. Je connais ton air favori ; eh bien, je te l'ai réservé pour cette dernière danse.

Et pendant que le comte se confessait à un prêtre de Rome, amené par Jacquet, Melchior accordait son instrument.

— Es-tu prêt ? demanda-t-il au comte en lui ôtant le chapeau à plumes, qu'il mit sur sa tête ; et à l'instant il lui joua son air favori, espèce de galop-valse, et le précéda en sautillant jusqu'à la haie.

La comtesse, sur l'ordre de Jacquet, fut soutenue par deux hommes, afin qu'elle vît mourir son mari. Au troisième pas le comte tomba percé de plus de vingt coups de lance.

A cette vue la comtesse poussa un cri si terrible que Jacquet lui-même en fut ému un instant. Le cœur de la

pauvre femme, dit un chroniqueur, s'était brisé en voyant tomber son mari. La sorcière Hofmann, d'un coutelas béni, éventra le cadavre du comte pour lui enlever la graisse, qu'elle employa à oindre les lances de sa horde et à graisser ses propres souliers. Tous les autres prisonniers partagèrent le sort du comte; ils furent chassés à travers les lances, souvent rejetés en l'air par les unes et rattrapés par les autres. Chaque fois qu'un de ces seigneurs s'approchait de la terrible haie, il s'y trouvait quelqu'un qui l'accusait de différents crimes envers les paysans : — Tu m'as gâté mes semailles; — Tu as déshonoré ma sœur; — Tu m'as donné des coups de fouet; — Tu as tué mon enfant, etc., etc. Avec ces récriminations la fureur de la horde allait toujours croissant, de manière que pas un ne leur échappa, à l'exception de la malheureuse comtesse et de son enfant blessé. On la dépouilla de ses bijoux et de sa toilette de comtesse, et après l'avoir habillée en mendiante, on fit venir un chariot chargé de fumier, attelé d'un bœuf, et on la posa dessus pour être conduite à Heilbron.

— Tu es entrée à Weinsberg, lui dit Jacquet, sur une voiture d'or; tu en sors sur un chariot de fumier. Raconte cela à l'empereur et salue-le de ma part.

Mais la pieuse et courageuse femme répondit :

— J'ai beaucoup péché, et je mérite probablement mon sort. Le Christ, notre sauveur aussi, est entré à Jérusalem le dimanche des Rameaux aux acclamations du peuple, et bientôt il en sortit portant la croix et poursuivi par les huées et les clameurs de ce même peuple. C'est lui qui me consolera. Quant à moi, je vous pardonne; puisse Dieu vous pardonner comme moi, et

puissiez-vous faire pénitence et demander grâce vous-mêmes. Elle resta sur le chariot jusqu'à Heilbron, portant son enfant blessé dans ses bras : elle le voua à l'état ecclésiastique et finit elle-même ses jours dans un couvent.

Quand le soleil se leva, il n'y avait plus de prisonniers ! L'armée, en apprenant cette sanglante nouvelle, tressaillit d'horreur. Il n'y eut qu'un cri de réprobation contre Jacquet et sa horde sanguinaire. Malheureusement, la réaction dépassa bien vite les bornes de la sagesse. Un conseil de guerre fut tenu à l'instant même à Weinsberg.

On discutait dans le conseil sur les moyens à prendre pour faire fructifier la victoire de Weinsberg. Il s'agissait d'aller à Heilbron, de faire une excursion dans le Wurzbourg et à Mayence, d'en chasser les princes ecclésiastiques et de confisquer leurs biens; on agitait enfin la grande question soulevée par la proposition de Goetz de Berlichingen, lorsque Florian prit la parole :

— Le jour, dit-il, où j'ai déposé mon manteau de chevalier et mon épée dans la balance du peuple, je savais que la pièce que nous avions à jouer serait une sanglante tragédie. Or, il faut être logique en tout. Dès que nous nous arrêterons, nous sommes perdus. Une guerre comme celle dans laquelle nous nous trouvons ne doit avoir pour motif que des principes. Point de demi-mesures, point de ménagements personnels ! Vous en voulez au clergé noble; mais les priviléges des nobles laïques en valent-ils mieux ? Il ne faut pas attaquer les seigneurs, mais la seigneurie. Il ne faut pas faire la guerre aux personnes, mais au privilége.

Jamais je ne me battrai pour ou contre tel chevalier, mais pour ou contre la chevalerie. Ce n'est pas pour les paysans que j'ai pris les armes, car personnellement ils ne valent pas les nobles, mais pour l'idée de la justice, de la liberté et de l'égalité. Guerre donc, guerre à mort au principe de noblesse et de seigneurie même, partout où il règne, qu'il s'attache au clergé ou aux laïques. On me parle d'entraîner la petite noblesse dans le mouvement. A moins qu'elle ne renonce à ses priviléges et à ses titres, elle nous portera malheur. Je vois avec regret que la guerre a déjà été détournée de son véritable but. Je demande qu'on décrète que dorénavant aucun noble ne pourra avoir ni terre, ni maison seigneuriale, et qu'en tout il sera traité selon la loi pour tous. Aujourd'hui ou jamais ! s'écria Geyer à la fin de son discours. Chaque nation a des moments propices pour s'affranchir et se rendre libre : il faut seulement en savoir profiter. Qu'on adopte mes propositions, et je me fais fort de généraliser la guerre, de la centraliser et de la mener à bonne fin.

Malgré ce discours, Hipler et Metzler, sous l'influence de la réaction produite par la terreur de Jacquet, votèrent pour l'admission pure et simple de la petite noblesse. Goetz fut déclaré chef des hordes, et Florian, le seul chef possible, l'Achille de la Guerre des Paysans, donna sa démission et disparut pour longtemps.

Quelques historiens prétendent que Florian quitta l'armée par suite de la terreur provoquée par la horde de Jacquet. Cela n'est pas. D'abord Florian, tout en stigmatisant les cruautés de Jacquet, estimait beaucoup

sa bravoure et sa résolution. Chose étonnante ! ce dernier, véritable homme-tigre, n'obéissait qu'à Florian. Il est de fait que dès l'éloignement de Florian, Jacquet, à son tour, repoussé du reste par la horde centrale, quitta cette dernière et agit isolément en guérilla. Ce n'est pas la terreur de Jacquet qui inspira à Florian sa résolution désespérée, c'est la nomination de Goetz comme chef de l'armée. Il se peut que l'amour-propre blessé du jeune héros y ait été pour beaucoup, mais la suite de la guerre prouve bien que Goetz, malgré la glorification de Goethe, loin d'être un grand homme, n'a été qu'un partisan, un condottiere, et qu'en tout cas il fut un général en chef très-médiocre.

Malgré l'horreur qu'inspirait la terreur de Jacquet aux chefs des paysans, elle fut d'un bon effet pour la cause de la guerre même. A la nouvelle de la mort des nobles à Weinsberg, les comtes Hohenlohe envoyèrent vite les canons et la poudre qu'ils avaient précédemment refusés. Les deux comtes de Lœwenstein parurent à leur tour dans le camp des paysans. Ils acceptèrent les douze articles ; on les força, en outre, de suivre le camp en habits de paysan, tenant à la main des baguettes blanches.

Shakespeare fait quelque part l'observation que partout dans l'histoire la comédie se trouve à côté de la tragédie, le comique à côté du sérieux. Tandis qu'à Weinsberg les paysans exécutaient une tragédie, ceux de Hall faisaient rire toute l'Allemagne et nous font encore rire aujourd'hui. Il y a différentes versions sur la terreur à Weinsberg, mais tous les chroniqueurs

sont d'accord sur la folle équipée des paysans de Schwaebischhall.

De mémoire d'homme, les paysans de Hall aux bords du Kocher n'avaient manié une arme quelconque. C'étaient tous gens couards, bons enfants du reste, mais bravaches à l'excès. La bourgeoisie de Hall, à son tour, était peu guerroyante, et aimait, par-dessus tout, la paix et la tranquillité. Cependant les soulèvements des paysans étant devenus une affaire de mode, une espèce de pierre de touche pour le courage, ceux des environs de Hall ne pouvaient pas rester en arrière.

— Ah ça, s'écrièrent-ils, nous soulèverons-nous enfin contre nos tyrans ? Assez longtemps nous nous sommes couchés sous les bancs ; mettons-nous dessus ! Ils se soulevèrent donc. Des chefs furent nommés en masse, une horde s'organisa et on se mit en marche à l'aventure. Tous ceux qui furent rencontrés par la horde furent forcés de se mettre à la queue, car ils étaient cruellement sévères, les révoltés de Hall. Ils en voulaient beaucoup aux curés et aux bourgmestres, mais surtout à leurs caves. Dans chaque village on faisait une halte. Le curé et le bourgmestre étaient arrêtés, et on les forçait de dénoncer la cave du lieu où se trouvait le meilleur vin.

Ce n'est pas que ces terribles révolutionnaires manquassent de munitions de guerre. Ils avaient des canons et des fusils, mais, au lieu de braquer les canons et de porter les fusils, ils préféraient les charger tous pêle-mêle, comme des bûches, sur un chariot traîné par quatre chevaux noirs volés à deux bourgmestres. La horde grossit à vue d'œil. Le matin ils étaient

quatre cents, le soir trois mille, tous les villageois ayant été forcés de se joindre à eux. Du reste, c'était plutôt un plaisir qu'une peine de se promener une gaule à la main d'un village à l'autre, déposer l'autorité, défoncer les tonneaux et débaucher les jeunes filles.

Enfin, ils résolurent de marcher sur Hall, pour faire butin et boire d'excellent vin du Rhin.

Dans cette noble espérance, ils s'endormirent du sommeil du juste sur une prairie de Gailskirchen, non loin de la ville. Les canons, à leur tour, dormaient sur les chariots, à côté des fusils et des lances.

A l'aube du jour, un coup de canon se fait entendre, parti d'une éminence qui dominait la prairie. Il y eut alors dans le camp, selon l'expression d'un chroniqueur allemand, un fourmillement universel suivi d'un gloussement général. Un second coup part; plus de cinq cents paysans tombent raides morts. Au troisième coup, cinq cents autres tombent tout de leur long, comme frappés de paralysie; enfin, au quatrième coup, il y eut une débandade générale. Un rire diabolique et éclatant se mêlait, du haut de la colline, aux cris et aux jurons des fuyards. Un air de fanfare retentit, et en ce moment le soleil se levait radieux, dardant ses feux sur la prairie.

Soudain, les hommes couchés à plat ventre essaient de se relever. Grand fut l'étonnement de chacun de voir encore son camarade en vie.

— Comment, tu n'es pas mort, je ne suis pas mort, nous ne sommes pas morts. Je me croyais tué, je ne respire plus ! Il y eut une reconnaissance générale, semblable à la résurrection des morts au jour du der-

nier jugement, d'autant que les fanfares, mêlées d'éclats de rire, continuaient de plus belle. Pas un n'était mort, ni même blessé. Cent jeunes gens de Hall, commandés par un invalide, avaient jugé à propos d'aller au-devant de ces bravaches avec cinq fauconneaux et un obusier, afin de s'amuser à leurs dépens. Notez bien qu'ils n'avaient pas de boulets et que les canons étaient chargés à poudre. Cependant le succès de cette échauffourée fut complet : mille paysans furent faits prisonniers et relâchés de suite. Les autres firent amende honorable et promirent de ne jamais plus se soulever. Depuis cette remarquable campagne, les paysans de Schwaebischhall ont toujours vécu dans une entente cordiale avec les seigneurs et les autorités. En outre, ils ont donné lieu à une foule d'histoires drôlatiques et de charges, connues en Allemagne sous le nom de *kraewinkler*. Toutes les bêtises, tous les mauvais calembours sont mis sur le compte des habitans de Kraewinkel. Un jeune historien allemand, en racontant cet épisode ridicule, ajoute : « L'histoire n'a pas encore approfondi qui des deux, du vainqueur ou du vaincu, eut le plus peur; c'est une question qui mériterait d'être traitée par une académie officielle. »

—

DEUXIÈME PARTIE

—

I

CRISE. — CONSTITUTION DE WENDEL HIPLER

I.

CRISE. — CONSTITUTION DE WENDEL HIPLER

Pourquoi les plus belles causes ne triomphent qu'après une lutte de plusieurs siècles. — Les *exaltés* et les *modérés*. — Sang et vin. — Fautes sur fautes. — La horde de Gaildorf. — Marten Feuerbacher le modéré, et Hans Wunderer l'exalté. — Les paysans d'Autriche se soulèvent.

Dans toutes les guerres, surtout dans les guerres civiles, il y a un moment de crise où la victoire indécise flotte entre la justice et la force, entre le droit et la violence, entre la liberté et l'oppression. Malheureusement le droit du plus fort ne prouve rien, même s'il est du côté de la justice, parce qu'il dégénère toujours en violence. La victoire des armes, déesse routinière et pédantesque qui marche à quatre temps, n'est pas toujours la compagne fidèle du droit, parce qu'il faut qu'elle soit organisée de longue main. Un principe, il est vrai, ne périt pas dans une bataille; la liberté et la justice, ces fées divines, ne sauraient être vaincues par des canons et des obus, mais on peut bien les dégoûter d'un peuple ou d'un pays, et les forcer d'émigrer ou de s'expatrier. La liberté et la justice n'aiment ni les champs de bataille jonchés de cadavres, ni les pays corrompus, démoralisés, ces vastes cimetières

où, sous les fleurs et les arbustes, se trouvent des tombeaux et la mort. Pour vaincre au nom d'une idée, il ne suffit pas de ne pas craindre de mourir ; il faut savoir vivre pour elle et par elle, ce qui, à vrai dire, est bien plus difficile.

Quand un peuple se soulève au nom d'un principe, il faut d'abord que ce principe soit simple, clair et vrai; il faut encore un homme grand, puissant et logique, qui, représentant de ce principe, lui serve en même temps de pivot. Cet homme, cette unité, se trouve presque toujours à propos; car d'ordinaire il surgit simultanément avec l'idée dont il est le révélateur (les Allemands disent *porteur* (*trœger*); mais souvent, dans notre société fondée sur le droit du plus fort et du plus riche, l'homme-principe seul n'est pas assez puissant pour passer de suite de la théorie à la pratique; souvent aussi la victoire dépend du sort d'une bataille ou du génie d'un héros...

Thomas Munzer était le pivot moral des paysans ; ses douze articles étaient le drapeau, la charte politique de l'avenir ; mais, comme il le disait lui-même dans un accès de mélancolie : « Je suis un Moïse sans Josué, un Mahomet sans Omar. » Il lui manquait un grand homme de guerre pour vaincre à l'instant même. L'idée de Munzer n'a pas péri par la défaite des paysans ; bien au contraire. Deux siècles plus tard elle fut ressuscitée et transfigurée par le peuple français, et aujourd'hui même l'idée capitale des paysans, l'unité allemande avec un seul empereur et l'abolition de tous les priviléges de la noblesse et du clergé, est à l'ordre du jour dans toute l'Allemagne.

Mais, dira-t-on, — et c'est là une question soulevée

même par quelques philosophes découragés, — pourquoi les plus belles causes succombent-elles pour ne ressusciter que quelques siècles plus tard?

Pourquoi tant de luttes, tant de noble sang versé pour la victoire tardive d'un principe divin!

— Pourquoi!

— C'est que par là Dieu montre aux humains que l'humanité entière, depuis le premier homme jusqu'au dernier, n'est qu'un seul corps solidaire qui, dans sa métamorphose continuelle, grandit, s'ennoblit et s'élève jusqu'à sa divine destinée; c'est pour prouver aux peuples que tous ensemble ne forment qu'une seule et sainte ligue; que tous sont responsables les uns des autres; que tous reçoivent autant qu'ils donnent, et qu'aucun d'eux n'a le droit d'être fier de sa mission; que tous enfin sont autant d'organes intellectuels d'un grand et immense *tout;* c'est en dernier lieu, pour démontrer aux hommes la tendance générale vers l'unité, tendance qui commence avec la création du monde pour ne s'arrêter jamais : car l'homme ne connaît pas les limites de bonheur et de grandeur de l'avenir de l'humanité. Il en est du monde intellectuel comme du monde physique. Là-bas, à l'horizon, vous voyez le ciel toucher la terre. Marchez, à mesure que vous avancez l'horizon s'étend et s'élargit...

Aujourd'hui, en France, nous ne sommes pas encore tout-à-fait arrivés au terme que les paysans de Munzer posaient comme le dernier mot de bonheur et de liberté. Cependant une grande partie de leur programme a été acceptée par la Révolution française (1). Nous

(1) Voici la constitution des paysans projetée par Wendel Hipler.
Art. 1er. Tous les priviléges du clergé, n'importe de quel rang, seront ré-

sommes plus libres et moins malheureux qu'eux. Est-ce à dire que nous touchons aux colonnes d'Hercule du progrès ? Hélas, nous ne faisons que virer de bord ! Mais enfin la route est tracée, la boussole est trouvée. Malgré vent et marée, nous arriverons à bon port, et si ce n'est pas nous, ce seront nos enfants. Un jour nos

formés. Leurs biens tomberont dans le domaine public, contre indemnités si cela est possible.

Art. 2. Tous les seigneurs séculiers seront *réformés*, afin que le pauvre devienne libre et ne soit plus opprimé. Princes et nobles protégeront les pauvres et vivront fraternellement avec eux, moyennant une rétribution honnête et honorable.

Art. 3. Toutes les villes, toutes les communes seront *réformées* selon la loi divine et le droit naturel. Plus de doctrine, plus de dogmes ni vieux ni neufs. Toute redevance est abolie.

Art. 4. Aucun docteur du droit romain ne peut être admis ni dans le conseil du prince, ni dans le tribunal. Il n'y aura que trois docteurs du droit impérial à chaque université, pour être consultés en cas de besoin.

Art. Aucun prêtre ordonné, n'importe de quel rang, ne pourra siéger dans le conseil de l'empire. Aucun d'eux ne pourra être revêtu de fonctions publiques et administratives.

Art. 6. *Tous les droits dont on a usé jusqu'à présent sont abolis. Il n'y aura que le droit divin et naturel, afin qu'il y ait justice pour le pauvre comme pour le riche.*

Art. 7. Il y aura soixante-quatre tribunaux libres dans l'empire, dont les membres seront élus dans toutes les classes de la nation; en outre, seize tribunaux départementaux, quatre tribunaux de cour et un tribunal suprême impérial et national, dont les membres seront également élus dans les quatre classes de la nation. Il y a appel d'un tribunal à l'autre. *Les frais de justice seront payés par l'Etat.*

Art. 8. Les taxes, droits d'entrée et tarifs seront abolis, à l'exception des péages nécessaires pour l'entretien des ponts et chemins vicinaux.

Art. 9. Toutes les routes seront libres, tout péage est aboli.

Art. 10. *Plus d'impôt, excepté l'impôt national prélevé tous les dix ans.* (Saint Mathieu, 22.)

Art. 11. Il n'y aura qu'un seul système monétaire.

Art. 12. Egalité des poids et mesures pour toute l'étendue de l'empire.

Art. 13. *Les grandes maisons de banque seront limitées dans leurs opérations usuraires, afin qu'elles n'attirent plus tout le numéraire pour exploiter à discrétion riche et pauvre.*

Art. 14. Tous les traités entre les princes, le clergé, les villes et les communes, sont et restent abolis.

Art. 15. Il n'y aura qu'un seul empereur et qu'une seule Allemagne.

On le voit, cette constitution, rédigée par Weigand et Hipler, écrite de la main de ce dernier, et dont l'original se trouve dans les Archives de Stuttgardt, est la digne avant-courrière de la Constitution française de la République. Il y a

descendants, mille fois plus libres et plus heureux que nous, parleront avec un sourire sur les lèvres de nos prétentions modestes au bonheur, comme nous le faisons à l'égard de nos ancêtres.

L'épisode sanglant de Weinsberg était une faute, pardonnable il est vrai, quand on songe aux trahisons sans nombre des nobles, qui, en qualité de maîtres, foulèrent aux pieds les droits les plus sacrés de la nature; quand surtout on verra la vengeance barbare et sauvage que les vainqueurs ont prise sur les paysans trahis : il y a là des scènes qui soulèvent le cœur, qui font frémir d'indignation; mais cet épisode n'en contribua pas moins à la perte des paysans. Chose singulière et caractéristique! cette terreur momentanée produisit une réaction, non dans le parti des oppresseurs, mais dans le camp des paysans même. Il s'y forma un parti des *modérés* à côté des *exaltés*, et cette scission devint la première cause de désunion. Il est triste de dire que ce sont les modérés qui ont le plus contribué à la défaite des paysans, ne fût-ce que par l'élection de Goetz comme chef, ce chevalier brigand, qui, n'ayant de prime-abord aucune confiance dans la guerre, devint traître à la cause du peuple dont il avait brigué les suffrages.

Cependant, après la prise de Weinsberg et de Heil-

même l'indication de la loi sur le *maximum* dirigé contre les usuriers et le commerce intermédiaire. Chose étonnante, aucun historien de la Révolution française n'a indiqué cette source. C'est que, jusqu'à présent, il n'y a eu que des historiographes français, allemands et anglais dont chacun traite l'histoire de sa nation d'une manière indépendante et absolue, comme si, en faisant l'histoire de l'homme, on pouvait se borner à faire la description et l'analyse d'un seul organe, cet organe fût-il le cœur, siége de la vie. Nous l'avons déjà dit, l'histoire de l'humanité est encore à faire, elle n'est même pas ébauchée.

bron, dont il sera bientôt question, il eût été possible de créer un centre d'action, de réunir en un faisceau les différents et puissants éléments de guerre dispersés en Souabe, en Franconie, en Thuringe, dans la Forêt-Noire, en Alsace et jusque dans les Vosges, et de leur imprimer une seule et unique volonté; mais, pour arriver à ce but, il aurait fallu transformer les cohortes en une armée régulière et soumettre les chefs des hordes au seul et unique commandement d'un homme aussi expérimenté dans l'art de la guerre que ferme dans ses convictions politiques et sociales. Il aurait fallu nommer à ce poste Florian Geyer. Mais Florian était exalté, et Wendel Hipler, quoique distingué comme orateur et penseur, était modéré et l'ami personnel de Goetz.

Hipler avait songé à rendre une loi tendant à forcer les paysans de rester pour le moins une année sous les armes, afin de leur apprendre à vaincre. Malheureusement cette loi fut rejetée par les paysans mêmes, qui n'y virent qu'une contrainte insupportable. C'était chose si agréable que faire la guerre pendant un mois, et rentrer dans son foyer chargé de butin !

Une seconde proposition de Hipler, tendant à embaucher pour officiers des lansquenets déserteurs, ne fut pas plus heureuse. Les paysans ne virent dans les lansquenets que des rivaux importuns, offrant leurs services dans l'intention de participer au pillage. Cette résolution fut fatale aux paysans. Plus de deux mille lansquenets étaient prêts à se joindre à eux. Hommes de guerre éprouvés, ils auraient maintenu la discipline parmi les cohortes et leur auraient appris à faire la guerre en soldats.

Plus tard les paysans se repentirent de ce refus et

firent eux-mêmes des propositions aux lansquenets; mais il était trop tard.

Ces deux faits prouvent qu'à cette époque il y avait déjà beaucoup d'éléments destructeurs et dissolvants dans les cohortes et que plus de la moitié des paysans, loin de faire la guerre au nom de l'Evangile, ne suivaient les hordes que dans le but de piller, brûler, boire, boire surtout, et retourner chez eux avec force butin. « Beaucoup de sang, dit le chroniqueur Frank, a été versé dans la Guerre des Paysans; plus de cinquante mille hommes ont été tués, soit par le canon des lansquenets, soit par le glaive du bourreau, soit par les lances des paysans, mais dans aucune guerre on n'a bu et versé autant de vin que dans celle-ci. Le Rhin, depuis Bâle jusqu'à Cologne, ne roule pas autant d'eau. Hélas! ajoute ce paysan chroniqueur, pour que le cultivateur boive du vin, il faut qu'avant et après il boive le sang des grands et des riches: quel monde! »

Voyant le refus des paysans de s'engager comme soldats et n'ayant guère d'espoir dans une armée non organisée et non disciplinée, malgré le grand nombre des combattants, Wendel Hipler cherchait à se concilier la petite bourgeoisie et la petite noblesse par des concessions pacifiques; concessions qui bientôt devaient s'étendre sur les douze articles même qui, après la prise de Heilbron, furent considérablement modifiés. Malheureusement, plus le conseil de guerre de la cohorte centrale devint modéré, plus les hordes détachées devinrent terroristes et souvent dans l'unique intention de prouver à la horde centrale qu'elles désapprouvaient ses résolutions et qu'elles se moquaient de

ses ordres. Parmi ces hordes insoumises, se distinguaient celle de Jacquet dans la Souabe supérieure, et la horde noire de Florian qui se dirigea vers la Franconie.

Cependant, jusqu'alors les paysans étaient partout victorieux. Une cohorte, dite la horde de Gaildorf, se formait sous le commandement de Marten Feuerbacher. Elle prit, pilla les bourgs de Murhart, de Lorch, d'Adelberg et le fameux château de Hohenstaufen, berceau des grands empereurs sortis de cette maison. Ce château, élevé sur une montagne à pic qu'on voyait à vingt lieues à la ronde, passait pour inexpugnable. Il fut pris, et *envoyé vers le ciel,* c'est-à-dire livré aux flammes, qui de loin semblaient lécher les nuages. Ce spectacle produisit un effet terrible sur la noblesse d'alentour. Plus de douze gentilshommes et seigneurs firent leur soumission et adoptèrent les douze articles, en prêtant serment de fidélité à la Confédération évangélique.

Comme tous les grands chefs, Marten Feuerbacher était porté à la modération, mais son sous-chef Hans Wunderer était du parti de Jacquet, et tandis que Feuerbacher songeait à se soumettre les châteaux par des négociations, Hans Wunderer, avec sa horde, les brûlait, disant qu'il fallait commencer les négociations par le feu et les finir avec le vin. Marten cherchait surtout à sauver le château de Teck qui appartenait au prince de Wurtemberg. Il donna ordre de le ménager : Hans Wunderer le brûla et proposa à sa horde de chasser Marten par les lances, mais celui-ci imposa aux émeutiers par sa résolution, son courage, et réussit à se faire pardonner sa modération.

Nous avons déjà dit qu'au commencement de la guerre, l'archiduc Ferdinand entretenait des relations secrètes avec quelques chefs de paysans, mais bientôt, ses propres paysans s'étant soulevés, l'archiduc changea d'opinion sur leur compte et se tourna contre eux. Il était encore plus surpris de voir les Tyroliens, de tout temps distingués par leur fidélité, se soulever également et proclamer les douze articles. Cependant l'archiduc, au lieu de leur faire une guerre d'extermination, s'empressa de les pacifier par des concessions, mais dès ce moment, il se remit entièrement à la discrétion de la Confédération souabe, promettant hommes et argent, et la suppliant de redoubler de zèle et d'efforts afin de conjurer la tempête qui menaçait d'engloutir l'empire. La grande guerre recommença avec plus d'énergie, et le sénéchal Georg, après avoir embauché une nouvelle armée, s'avança, non sans peine, vers la grande cohorte, composée des trois hordes du Lac, de Ried et de l'Allgau.

II

HOFMANN LA SORCIÈRE. — PRISE DE HEILBRON

II

HOFMANN LA SORCIÈRE. — PRISE DE HEILBRON

Biographie de Hofmann la noire. — Sa haine instinctive contre Heilbron. — Négociations et duplicité de la ville. — Reddition de Heilbron. — Hans Flux. — La horde rouge.

Dans la ville de Heilbron, comme dans plusieurs autres villes, la petite bourgeoisie et même une partie de la grande était pour les paysans et conspirait en leur faveur. Après la prise de Weinsberg, elle fut sommée d'entrer dans la Confédération évangélique.

Dans cette ville, comme dans toutes les autres, les femmes exercèrent une grande influence en se rangeant du côté de l'opprimé contre l'oppresseur. A Heilbron, les conjurés s'étaient rassemblés dans la maison de la femme de Wendel Hipler, qui s'était mise à la tête du mouvement. Nous avons déjà fait mention de la sorcière Hofmann, qui, de sa main, éventra le malheureux comte de Helfenstein. Cette femme si terrible, si avide du sang des nobles et des bourgeois, joue un assez grand rôle dans la terreur de la guerre. Elle était cruelle, fanatique, sans pitié ni miséricorde, mais au

fond elle était mue par un sentiment exalté de liberté et de patriotisme dégénérant en une haine sanguinaire et barbare. Si la cause des paysans avait été victorieuse, nul doute qu'on n'eût chanté son nom en vers et célébré son souvenir par des statues.

Fille d'une bohémienne nomade qui l'abanbonna dans le village de Boekingen, tout près de Heilbron, dès sa tendre jeunesse, elle gagna sa vie à garder les vaches et les chèvres de la commune. Boekingen avait le droit de vaine pâture sur une prairie communale située entre la ville et le village. Un jour, les bourgeois de la ville firent une sortie et mirent en fourrière le bétail gardé par la jeune fille, sous prétexte qu'elle n'avait pas le droit de le conduire sur la prairie. La jeune Hofmann, loin de se décourager, et risquant sa vie pour ses pauvres bêtes, fit une résistance opiniâtre, blessa deux hommes qui lui disaient des injures, et ne céda qu'au nombre et à la force. Dès ce moment, elle avait juré une haine implacable aux bourgeois et à la noblesse, surtout aux nobles de Heilbron. Elle quitta son métier de gardeuse de vaches, et devint, on ne sait comment, sorcière, c'est-à-dire diseuse de bonne aventure. Durant trente années elle prédit la perte des tyrans, et sa bouche ne proférait que des paroles de sang. C'est elle qui fut l'Egérie de Jacquet : elle l'avait, pour ainsi dire, élevé en versant dans son sein cette haine ardente qui l'animait contre les bourgeois et les nobles. Dès que Jacquet eut formé sa horde, la Hofmann s'y enrôla et ne la quitta plus. La tête enveloppée dans une cape noire, une ceinture rouge autour de la taille, elle était partout la première à la charge, s'exposant aux

balles des ennemis contre lesquels elle lançait des malédictions pour les rendre *aveugles* (c'était là son mot). Durant l'attaque de Weinsberg, elle s'était placée sur une colline en face des remparts, et, les deux mains levées vers le ciel, elle criait sans cesse : Tuez! massacrez! assommez! attaquez! Sus! sus! Dieu le veut! point de miséricorde! Soyez hommes! soyez courageux! je bénis vos armes, moi, la noire Hofmann, l'envoyée de Dieu. Courage! Dieu le veut!

Maintenant le moment était venu pour elle de prendre une vengeance éclatante sur les bourgeois de Heilbron, auxquels elle avait voué une haine si terrible; mais, dès le premier mouvement de la grande cohorte vers la ville, le conseil intime, après de longues hésitations, intimidé par les scènes de Weinsberg et stimulé par la bourgeoisie démocratique, jugea à propos d'entrer en négociations avec les chefs de la cohorte. Ceci n'était pas l'affaire de la sorcière Hofmann, qui cria à la trahison; et, chose remarquable, son instinct ne la trompa pas. En effet, les villes et les seigneurs, tout en adoptant les douze articles, tout en prêtant serment de fidélité à la Confédération évangélique, entretenaient des relations secrètes avec la Confédération souabe, et n'avaient en vue que d'échapper au danger le plus imminent et de gagner du temps pour prendre une revanche éclatante. Dans les villes, une grande partie des bourgeois, même des plus riches, étaient de bonne foi; mais le conseil intime des nobles ne signait qu'avec une restriction mentale, et ne se faisait pas faute de trahir ses serments, qu'il regardait comme extorqués par la violence.

Il y avait à Heilbron, dans la Souabe, un riche

boulanger, nommé Hans Flux, beau-frère de Georg Metzler, un des chefs de la cohorte centrale. Dès les premiers troubles, Hans Flux proposa au conseil intime de la ville d'entrer dans la Confédération évangélique, mais ses conseils furent repoussés avec mépris, et il fut même question de le mettre en accusation comme suspect. Deux mois plus tard, les fiers et nobles conseillers de Heilbron, saisis de peur, se rendaient en personne auprès de Hans Flux et le priaient, les larmes aux yeux, de se rendre dans le camp de son beau-frère, afin d'y négocier la capitulation de la ville. Flux, flatté de cet honneur, se rendit au conseil et exposa ses plans, qu'on trouva très-modérés. Il alla, en effet, auprès de Metzler et de Hipler, et signa la reddition de la ville. Les chefs des paysans, afin de prouver qu'ils n'étaient pour rien dans les cruautés exercées à Weinsberg, se montrèrent fort traitables. La ville adopta les douze articles, s'engagea à payer une légère contribution et à équiper une horde forte de cinq cents combattants. Aucune maison, à l'exception de la maison teutonique, ne devait être livrée au pillage. La ville prenait le titre d'*amie des paysans*. Mais à peine le traité fut-il conclu, que le conseil intime refusa l'équipement d'une petite horde; Hans Flux, pour faire honneur à sa parole, raccola lui-même cinq cents hommes, et comme cette horde se faisait une bannière rouge avec une croix, la ville la nomma la *horde rouge*, mais les paysans l'appelaient la *bannière de Heilbron*.

Ce traité mécontenta une grande partie des paysans; Jacquet, cependant, pour montrer sa bonne volonté, l'avait signé lui-même, mais il se sépara de nouveau

de la horde centrale dès qu'il apprit que Flux était entré en négociations avec les chefs dans le but de modifier les douze articles. Flux, en effet, faisait de fréquents voyages de la ville au camp et du camp à la ville. Un soir, revenant du camp vers minuit, sur la lisière d'une forêt, une femme tomba dans les rênes de son cheval et lui ordonna de descendre. — Que me veux-tu, noir fantôme ? lui dit-il. — Tu es un traître, lui répondit le fantôme en brandissant un poignard de la main droite, j'en veux à ta vie ! Hans pâlit, il reconnut la noire sorcière ; mais le cheval s'étant cabré, le coup du poignard porta à faux, s'amortit dans la crinière et laissa le temps au cavalier de piquer des deux et de partir au galop. A partir de ce moment, la sorcière découragée rentra dans sa hutte couverte de chaume, à l'entrée du village de Boekingen, et n'en sortit plus que pour tuer de sa main le messager qui, un mois plus tard, faisait connaître au village la modification des douze articles. Nous la rencontrerons, pour la dernière fois, sur le bûcher.

Cependant Flux n'était pas un traître : il était modéré de bonne foi. Malheureusement les bonnes causes sont souvent moins compromises par des traîtres que par des hommes médiocres, fussent-ils de la meilleure foi possible. Or, Flux était un homme médiocre ; il était bourgeois et tenait à se montrer agréable aux seigneurs de sa ville natale. Pour comble de malheur, sa femme, sœur de Georg Metzler, exerçait beaucoup d'influence sur son frère. Dès-lors les intrigues l'emportèrent sur les principes.

En attendant, Goetz, après force hésitations de tout genre, après avoir offert tour-à-tour ses services à la

Confédératien souabe et aux paysans, après le refus de la première et les menaces des derniers, arriva au camp des paysans.

—

III

DUPLICITÉ DE GOETZ. — MODIFICATION DES DOUZE ARTICLES. — MOUVEMENT SUR LES BORDS DU RHIN, EN ALSACE ET EN LORRAINE

III

DUPLICITÉ DE GOETZ. — MODIFICATION DES DOUZE ARTICLES. — MOUVEMENT SUR LES BORDS DU RHIN, EN ALSACE ET EN LORRAINE

Mémoires de Goetz. — Influence politique de sa femme et de sa belle-mère. — Il est chef et prisonnier à la fois. — Le traité d'admission. — Harangue de Goetz. — Sa tactique. — *Salutations* de la horde noire. — Goetz sauvé par Hipler et Metzler — Influence de Hipler et de Berlin sur la réforme des douze articles. — Le messager des modifications tué par la sorcière de Boekingen. — Marche sur Wurzbourg. — L'évêque et sa maîtresse Rudinger. — Elle sert de modèle à l'Adélaïde de Goethe, dans son drame intitulé *Goetz de Berlichingen*. — Les paysans en Alsace. — Leur bannière de Jésus. — Érasme Gerber et Hans von der Matten. — Prise de Saverne. — Soulèvement des paysans français à Dieuze.

On sait que Goetz, à l'exemple de Franz de Sikingen, avait invité la petite noblesse de Franconie à faire une ligue contre les princes et les seigneurs; mais, après la terreur de Weinsberg, personne ne parut au rendez-vous. Quelques nobles s'étaient clandestinement assemblés pour se rallier plus étroitement à la Confé-

dération souabe. Goetz lui-même eut peur et offrit ses services au comte palatin. Dans ses Mémoires, il raconte qu'après la scène de Weinsberg il avait recueilli ses bijoux et ses archives de famille pour les mettre en sûreté dans une ville, mais la ville ayant dénié toute responsabilité pour le cas de pillage, il renonça à ce projet. En même temps, il envoya un messager à la grande cohorte pour apprendre d'elle à quoi il devait s'attendre ; mais le messager n'étant pas revenu, Goetz se rendit chez Guillaume de Habern, maréchal du comte palatin, et le pria de recevoir en dépôt ses effets et ses bijoux, et d'aller même à son bourg prendre les munitions pour les transporter à Heidelberg. Le maréchal vint en effet avec une troupe de cavaliers du château de Hornbourg ; mais la femme de Goetz, qui était en couches, et sa belle-mère, voyant tous les jours les bourgs d'alentour réduits en cendres par les paysans, s'y opposèrent, et le maréchal retourna les mains vides comme il était venu. Elles firent plus encore. La réponse du palatin arriva le lendemain au château de Hornbourg, annonçant à Goetz qu'on accueillait avec plaisir ses offres de service. Ces femmes, voyant que ce dernier allait les abandonner seules à la fureur de la guerre, interceptèrent la lettre et n'en parlèrent point à Goetz. Celui-ci, enfin, se croyant repoussé par le palatin, se rendit, en désespoir de cause, au camp des paysans et entra dans la Confédération évangélique, non sans restrictions, ce qu'il raconte lui-même avec beaucoup de naïveté. « J'ai fait une clause exceptionnelle, dit-il, pour le cas de besoin. » C'était absolument le même jeu que dans la ville de Heilbron. Cependant il n'est trace d'aucune clause

exceptionnelle dans l'acte en vertu duquel Goetz fut nommé membre de la Confédération évangélique, lequel acte, qui se trouve dans les archives de Stuttgardt, est ainsi conçu : « Nous soussignés Georg Metzler de Battenberg, Hans Reiter de Bieringen, et autres chefs de la cohorte chrétienne, attestons que nous avons accueilli dans notre confédération l'honorable sire Goetz de Berlichingen. Nous lui promettons protection et amitié. » On le voit, l'adoption est pure et simple, sans aucune restriction.

A peine Goetz, grâce à l'amitié de Wendel Hipler, devait-il entrer en fonctions, qu'une opposition très-prononcée se forma contre lui dans la cohorte. C'est dans une auberge de Gundelsheim que le traité fut conclu et signé entre lui et les sept conseillers de guerre de la cohorte. Goetz, dans ses Mémoires, raconte qu'il avait offert une grande somme aux paysans pour qu'on lui permît de partir. Ce fait n'est nullement prouvé. Seulement il est probable que s'il n'était pas resté, on aurait fait main basse sur son château. La horde noire de Florian Geyer ne demandait pas mieux. La manière cependant dont Goetz raconte sa présentation à la cohorte ne manque pas d'une simplicité naïve. « D'abord, dit-il, je me suis adressé aux chefs; ceux-ci me renvoyèrent aux sous-chefs, les sous-chefs me recommandèrent à la cohorte, et la cohorte aux différentes petites hordes; enfin m'étant présenté au premier rang, on me coucha en joue; et c'est ainsi, ajoute-t-il, qu'ils m'ont forcé de devenir leur fou et leur chef. »

Le fait est que le conseil de guerre résolut de le surveiller de près et de ne le laisser jamais seul. « Il doit

nous rendre des services, disait Hipler, c'est pour cela que je l'ai appelé. Tâchons qu'il ne devienne pas notre maître. » Voilà donc un général en chef qui n'accepte ses fonctions qu'à son corps défendant avec une arrière-pensée de trahison, et qui, au fond, loin d'être le maître, n'est que le prisonnier de ses subordonnés !!

Le jour de sa nomination, Goetz harangua la cohorte. Dorénavant, disait-il, nous montrerons à l'ennemi la poitrine et non le dos. Gardons-nous bien de faire des excursions pour brûler et piller les châteaux, car pendant que nous nous amuserons à brûler et à boire, l'ennemi viendra et nous prendra en défaut. Soyons chrétiens, ne soyons pas des bohémiens ! Jusque là tout était bien ; mais, dans la seconde partie de son discours, Goetz parla de la nécessité d'une autorité supérieure, du devoir du paysan d'obéir en sujet et de payer dîmes et impôts. Les paysans lui répondirent par un immense éclat de rire. Un d'eux lui présenta l'Evangile : — Tiens, dit-il, lis cela avant de nous faire des semonces.

Il faut rendre justice à Goetz : une fois à la tête de l'armée, ses conseils pour la direction de la guerre furent bons. Il proposa aux paysans de laisser là les châteaux et les forts, de suspendre le siége du Liebfrauenberg, d'aller à la rencontre de l'armée du sénéchal et de lui livrer bataille en rase campagne. « La bataille gagnée, ajoutait-il, châteaux, bourgs, forts, castels, villes et communes se déclareront pour vous. » C'était de la bonne tactique, digne d'un grand homme de guerre. Malheureusement, après avoir donné son opinion sur la guerre, Goetz revenait toujours à sa marotte de la nécessité d'une autorité et traitait les

paysans de sujets révoltés, souvent en se proposant non comme chef de guerre, mais comme médiateur pacifique entre les paysans et les nobles. Il n'exceptait de la paix que le clergé, qu'il n'aimait pas et dont il était l'ennemi autant que le premier terroriste venu parmi les paysans.

La horde de Florian avait déjà refusé d'obéir à la cohorte centrale. Elle se dirigeait vers Wurzbourg, ne laissant derrière elle que des traces de destruction en guise de *salutations* pour Goetz. Jacquet fit bientôt de même. Goetz le menaça d'une condamnation capitale; mais l'élève de la noire Hofmann lui répondit « qu'on ne pendait pas les hommes avant de les tenir; qu'il espérait bien le voir lui-même pendu comme un traître qu'il était, » et tout cela parce que Goetz, Hipler et Metzler donnaient officiellement dans le modérantisme, espérant se rallier par ce moyen les villes et la petite noblesse.

Cependant la horde centrale, exécutant les conseils de Goetz, leva le siége de Liebfrauenberg, et marcha vers Mayence, Aschaffenbourg et Wurzbourg. Chemin faisant, ils prirent le riche couvent d'Amorbach, que Goetz livra au pillage. On ne pilla plus les nobles et les villes, mais seulement les couvents. Le plan de Goetz tendait à séculariser les biens du clergé pour les donner aux nobles, afin d'engager ceux-ci à venir se joindre aux paysans, car ces derniers manquaient de cavalerie, et Goetz savait que c'était le grand avantage de l'armée du sénéchal. Par malheur il ne s'en tint pas là, et demanda jour et nuit la modification des douze articles, afin, disait-il, d'avoir un pont pour passer l'abîme qui séparait les nobles des paysans. Hans

Berlin et Hipler, les deux conseillers les plus influents, étaient de son avis, et le premier se chargea de ce travail.

Il suspendit les articles 6, 7, 8 et 10, jusqu'à la grande *réforme impériale,* pour laquelle Hipler avait conçu sa constitution. Les corvées, impôts et priviléges devaient être maintenus jusqu'à nouvel ordre. Il changea l'article second en conservant la grande dîme toujours jusqu'à la *réforme,* après la guerre. La chasse (art. 4) n'était permise à la commune que sur sa propriété, la pêche seule restait libre ; quant aux forêts, chaque commune devait avoir le droit de faire des coupes pour le besoin des habitants, mais sous la direction de l'autorité.

Personne ne devait avoir le droit de chercher du bois sans le consentement du tribunal communal et du chef de l'autorité compétente. En outre les communes perdaient le droit du libre parcours pour le bétail.

Voici maintenant les articles additionnels :

Art. 1er. Nul ne pillera, ni brûlera sans ordre ; nul ne forcera son voisin à se joindre à la horde, sous peine de mort.

Art. 2. Intérêts, dettes et dîmes seront payés jusqu'à la *réforme impériale.*

Art. 3. Personne n'endommagera les biens soit cléricaux, soit séculiers.

Art. 4. Personne n'offensera ni injuriera sciemment son frère, qu'il soit laïque ou ecclésiastique, noble ou paysan. A chacun son droit.

Art. 5. Dans les villes, villages et bourgs, les *sujets*

obéiront à l'autorité et lui prêteront main-forte contre les récalcitrants, qui seront dénoncés à la cohorte centrale.

Ces modifications furent adoptées par le conseil, à deux voix de majorité; mais, dans l'armée, il n'y eut qu'un hourra d'indignation. Les communes crièrent à la trahison. « Comment, disaient-elles, à peine libres, vous tendez de nouveau la nuque sous le joug ! » Nous avons déjà dit que le messager qui apporta ces modifications à Boekingen fut tué par la main de la sorcière ; enfin, plusieurs hordes se détachèrent encore de la cohorte centrale, et pour prouver qu'elles se souciaient peu de Goetz et de Hipler, elles pillèrent et brûlèrent plus que jamais les châteaux et les petits bourgs. Goetz avait ordonné de ménager le château de Wildenberg, cela suffisait pour hâter sa perte : on le brûla le premier. — Qui a donné l'ordre d'incendier ce château ? s'écria-t-il en colère. — Percez-lui son ventre modéré, cria une voix du milieu de la horde. Plusieurs lances s'avancèrent vers lui, mais Metzler et Hipler le sauvèrent en l'entraînant dans une autre direction. Le jour même les paysans pillèrent la tente de Goetz, pour lui prouver l'obéissance des nouveaux *sujets*. C'est dans cet état que la cohorte s'avança, fatalement vouée à une perte certaine.

Des nouvelles de Wurzbourg mandèrent que tout était prêt pour accueillir les paysans. Aschaffenbourg se rendit. L'archevêque-cardinal de Mayence avait depuis longtemps conçu le plan de séculariser ses domaines. Il entretenait à ce sujet une correspondance fréquente avec Luther. Il comptait préparer d'abord

ses paysans, auxquels il promit de larges réformes. Mais sa maîtresse, du nom de Rudinger, femme intrigante, d'une rare beauté, n'ayant, à cause de son extraction roturière, aucun espoir de partager avec lui le trône séculier, le dissuada de ce projet et l'engagea hypocritement à persévérer dans la foi. Quelque temps après, elle mourut, dit-on, empoisonnée ; mais, sur le lit de mort, elle se fit donner par l'archevêque la promesse qu'il ne se séculariserait, et partant qu'il ne se marierait pas. — C'est cette femme qui a servi de modèle à Goethe pour son drame intitulé *Goetz de Berlichingen*.

Bientôt après, la tempête révolutionnaire éclata. L'archevêque prit la fuite, laissant comme gouverneur de ses domaines l'archevêque de Strasbourg, également réfugié.

Les envoyés du gouverneur parurent dans le camp des paysans, à Miltenberg. Ils prièrent Goetz de les soutenir. « Mes amis, répondit celui-ci, je suis moi-même un pauvre prisonnier, je ne peux rien faire pour vous. » Ils adoptèrent les douze articles, avec les articles additionnels, et promirent 15,000 florins de contribution. Le lendemain, le seigneur de Wertheim fit sa soumission. On marcha sur Wurzbourg, mais sans brûler ni piller, car la horde de Forien avait déjà passé là. Il n'y avait plus trace nulle part d'un château. Tout était en ruines.

La ville de Francfort se souleva également contre le grand conseil, qui fut renversé. Plusieurs couvents furent sécularisés, une réforme politique fut projetée et adoptée par le nouveau conseil. Même mouvement à Mayence, Cologne, Trèves, Dusseldorf et jus-

qu'à Munster en Westphalie. Partout le mouvement religieux s'était transformé en une violente révolution politique. Les hordes réunies de Franconie agirent contre le rusé margrave Casimir et l'évêque de Rotenbourg; Munzer organisa la révolution à Mulhouse en Thuringe; tous les paysans de l'Alsace s'étaient soulevés, à Mulhouse, Colmar, Schelestadt, Ribeauvillé, et jusqu'à Strasbourg, la seule ville qui ne tomba pas dans leurs mains, bien qu'elle leur fût très-favorable. Nous avons déjà mentionné les douze articles des paysans alsaciens et lorrains. La plupart de ces cohortes portaient une bannière blanche avec une croix rouge, qui s'appelait la *bannière de Jésus*. Le duc Ulric de Wurtemberg avait des domaines à Saint-Hypolite et à Moempelgarde. Or, on sait que le duc avait fini par embrasser la cause des paysans; il leur promit même le secours de son ami et protecteur François Ier. Les paysans refusèrent ce secours. Le bruit s'était répandu que tous les nobles français étaient restés sur le champ de bataille à Pavie, et déjà les paysans alsaciens envoyaient des émissaires à Blamont et à Lunéville, pour annoncer à leurs amis qu'ils viendraient à leur secours, et qu'ils iraient jusqu'à Paris. La cohorte alsacienne, ne jugeant pas à propos de s'arrêter devant Strasbourg, passa outre, détruisit les couvents et l'abbaye de Marmoutier, et prit Saverne, forteresse assez remarquable dans ce temps. Tous les châteaux et bourgs le long des Vosges, de Strasbourg à Bâle, furent brûlés et pillés par les paysans. Leurs chefs s'appelaient Hans von der Matten et Erasme Gerber. En même temps les paysans pénétrèrent en France du côté de Bitsch. A Saar-Union ils avaient un camp

fort de quatre mille hommes. A Dieuze, les paysans français, sujets du duc Anton, s'étaient rassemblés sur une prairie ; on leur demanda s'ils voulaient rester catholiques et obéissants à leur duc. « A condition, répondirent-ils, qu'on acceptera les douze articles proclamés par nos confrères d'outre-Rhin. » Ces douze articles étaient traduits en français et colportés dans toute la France par les émissaires des paysans alsaciens et lorrains, preuve éclatante que si jamais la France et l'Allemagne devaient se réunir et former une alliance intime, ce ne serait que par le ciment divin de la liberté, par l'accord du bonheur de ces deux peuples qui forment le centre, le cœur de l'Europe, et partant de l'humanité entière.

IV

TRAITÉ DE WEINGARTEN

IV

TRAITÉ DE WEINGARTEN

Le sénéchal compte vaincre par la ruse plutôt que par les armes. — Jonction des trois hordes du Ried, du Lac et de l'Allgau. — Réponse du sénéchal aux injonctions de la Confédération souabe. — Hans Eitel devine le plan du sénéchal et lui coupe la retraite. — Embarras et danger du sénéchal. — Il propose la paix. — Hans Eitel prévient ses désirs. — Malgré les murmures de la horde et sur les menaces du sénéchal de brûler les villages, le traité de paix est signé le 17 avril. — Journée fatale pour la cause des paysans. — La fortune, dont ils ne savent pas profiter, leur tourne le dos. — Concours de circonstances heureuses pour le sénéchal. — Nouvelles intrigues du duc Ulric. — Exclamation de Munzer.

La Confédération souabe n'avait qu'une armée forte à peu près de 10,000 hommes. Il est vrai que parmi ces dix mille, il y avait deux mille cavaliers et une artillerie bien équipée; mais, malgré cet avantage, le sénéchal n'aurait pas pu soutenir la lutte contre les paysans, si ceux-ci, réunis, eussent agi selon un plan commun. Les trois cohortes seules aux bords du Danube formaient une armée de 20,000 hommes, dont quatre mille arquebusiers très-bien exercés. Qu'on y ajoute la horde centrale, celles du Schwarzwald, de la

Franconie, et, même sans les Alsaciens qui bientôt devaient avoir à soutenir le choc d'une armée française venant de Nancy, commandée par le duc de Guise, il y avait dans l'Allemagne méridionale pour le moins 100,000 combattants du peuple contre 20,000 soldats soudoyés. Aussi la Confédération et son général en chef le sénéchal comptaient-ils vaincre plutôt par la ruse et la trahison que par la force des armes. Là où il y avait danger de hasarder une bataille rangée, on proposait la paix en souscrivant à toutes les conditions dictées par les paysans ; mais dès que ceux-ci avaient mis bas les armes, isolant ainsi leurs compagnons d'armes par des traités signés, le sénéchal fondait sur eux et proclamait la loi martiale. Cette tactique avait déjà été employée par le duc Ulric, qui alors se trouvait à Rottweil à la tête d'un détachement de cavalerie, offrant tour à tour ses services aux différentes cohortes de paysans.

On ne conçoit pas que les chefs des paysans aient pu donner dans le piége sans avoir été gagnés d'avance. Quelques chroniqueurs, il est vrai, les accusent de trahison ; mais comme presque tous sont morts sur le champ de bataille ou se sont tués après avoir reconnu leurs fautes, il est plutôt probable qu'ils se sont trompés de bonne foi, ou bien qu'ils se sont méfiés de leur force.

Après la bataille de Leipheim et de Gunzbourg, le sénéchal se dirigea vers ses propres provinces pour dompter les paysans soulevés ; mais, pendant qu'il leur faisait une guerre d'escarmouches, tuant aujourd'hui une centaine de paysans, perdant demain le même nombre de ses gens, la Confédération le pressa

d'en finir et de marcher au-devant de la cohorte centrale de Goetz et de Hipler. — D'en finir ! s'écria le sénéchal en lisant la missive de la Confédération, on voit bien que ce sont des gens de robe et de plume. Si seulement les trois cohortes du Danube opèrent leur jonction, j'ai 20,000 hommes sur les bras ; et si je perds la bataille, tous ces messieurs peuvent faire leur testament. En effet, le lendemain, Florian le curé, chef de la horde du Ried, ayant joint Hans Eitel Zugelmuller, chef du Lac, leur armée formait ensemble un corps de 17,000 hommes, dont 4,000 arquebusiers. Suivant sa tactique, le sénéchal leur fit faire des propositions de paix, afin de choisir, durant les négociations, les positions les plus avantageuses. Il comptait occuper le bourg de Weingarten et transporter ses canons sur une éminence, derrière le cloître de Blasienbourg ; mais Hans Eitel ayant deviné les intentions du sénéchal, le devança et fit occuper toutes ces positions par les paysans, en coupant la retraite du duc par un corps d'arquebusiers caché dans une prairie marécageuse remplie d'ajoncs et inaccessible à la cavalerie. Le sénéchal, se voyant cerné, perdit un instant courage, et convoqua ses généraux. Ceux-ci conseillaient la retraite : — Je présume, répondit le général en chef, que Hans Eitel ayant deviné mon plan, n'a pas oublié de nous la couper. Si nous perdons la bataille, tout est perdu. Ne provoquons donc pas la fortune, et proposons la paix, n'importe à quel prix. — Et si les paysans nous attaquent, lui répondit Frowen de Hutten ? — Alors, fit le sénéchal, la guerre est à moitié finie. Mais les paysans, au lieu d'attaquer, attendaient les propositions du sénéchal, et celui-ci, tout

en faisant le fier, envoya en effet un héraut à Hans Eitel, pour l'inviter à venir lui-même parlementer. Le messager était à peine parti, que trois coups de canon, tirés par les paysans, enlevèrent plusieurs cavaliers du duc. — Ah ! s'écria le sénéchal, faudra-t-il que j'aille moi-même prier un rebelle de m'accorder la paix ! Et il allait se diriger vers le camp des paysans, lorsque le messager revint annoncer qu'il était suivi par Hans Eitel. Une trêve de deux heures fut tout d'abord stipulée. Le sénéchal souscrivit à tout, non sans faire semblant d'élever des difficultés. Tous les différends devaient être vidés par des arbitres nommés, moitié par les paysans, moitié par la Confédération. Les paysans à leur tour promirent de rendre les canons à ceux auxquels ils les avaient pris, et de rentrer dans leurs foyers, mais sans mettre bas les armes. Seulement le sénéchal exigea que les chefs des paysans lui demandassent pardon en fléchissant devant lui leurs bannières, et puis tout devait être oublié dans une paix éternelle et évangélique. Cependant, les paysans refusèrent d'abord d'accepter ce traité préliminaire apporté par Hans Eitel ; mais le sénéchal les ayant à la fin menacés d'incendier tous les villages, qu'il fût vainqueur ou vaincu, les paysans cédèrent et acceptèrent le traité. Ils avaient peur, même vainqueurs, de perdre leurs maisons et leurs familles, tandis que les lansquenets du duc, sans propriétés ni familles, n'avaient rien à perdre. Le traité fut donc conclu le 17 avril et ratifié le 22 du même mois. On l'appelle le traité de Weingarten.

Cette journée fut fatale à la cause du peuple. Des frères ne songeant qu'à leur propre salut, ne sauve-

gardant que leurs propres intérêts, avaient abandonné leurs frères en pactisant avec l'ennemi que la fortune leur avait livré, qu'ils auraient du détruire, ou pour le moins rendre inoffensif. Dès lors, la fortune, cette déesse capricieuse, leur tourna le dos, et favorisa le sénéchal. Celui-ci ne manqua pas une occasion, quand par hasard il s'en présenta une bonne, de tomber séparément sur les hordes détachées et d'y tomber comme la foudre. A peine les paysans avaient-ils quitté leurs positions, le lendemain de la conclusion du traité, que sans en attendre la ratification, le duc alla au devant de la horde de l'Algau, qui devait joindre les deux autres du Lac et du Ried. Le même jour, il reçut l'ordre de la Confédération de quitter cette province pour se rendre dans le Wurtemberg. En cas de désobéissance de sa part, l'envoyé avait plein-pouvoir de le révoquer de ses fonctions de généralisisme et de confier le commandement à un autre général. Le duc furieux ratifia le traité signé, et le proposa à la troisième horde qui l'accepta également. Mais ce n'était pas chose facile de rentrer sain et sauf dans le Wurtemberg. La horde de Hegau harcelait ses flancs, tandis que celle de la Forêt-Noire le gênait sur ses derrières. Ces hordes avaient également reçu l'ordre de se joindre à la cohorte centrale en Wurtemberg, et elles s'y rendaient en effet. Le sénéchal, surveillé par un commissaire de la Confédération, dont il regardait la présence comme un affront, gêné dans sa marche par les paysans, se trouvait dans une grande perplexité. Il demanda un jour de répit au commissaire. Des circonstances fortuites et également fatales aux paysans le sauvèrent une seconde fois. Le duc Ulric, s'étant rendu au milieu

de la horde de Hegau, où il entretenait de nombreux partisans, demandait à s'y joindre et à prendre le commandement. Hans Muller de Bulgenbach s'y opposa. La horde se scinda, et au lieu de suivre les mouvements du duc et de tomber sur ses flancs, deux tiers de la horde se rendirent dans le Breisgau. Certes, quand on voit toutes ces fautes, on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Thomas Munzer : « Je me suis trompé sur le compte des paysans. Ils ne méritent pas encore d'être libres, car ils ne possèdent pas la liberté intérieure sans laquelle aucun droit n'est possible. »

V

BATAILLE DE BOEBLINGEN

V

BATAILLE DE BOEBLINGEN

Sommation du sénéchal. — Les nobles forcés de rester dans le camp des paysans sont les espions naturels du sénéchal. — Emeute de lansquenets. — Scission dans les hordes de Gaildorf et de Wurtemberg. — Offres renouvelées du duc Ulric. — Theus Gerber les rejette et se rend dans le camp du sénéchal. — Coup de main de Jacquet. — Surprise. — Ordre de bataille. — Grâce à la trahison du bailli de la ville de Boeblingen, les paysans, vainqueurs un instant, sont vaincus à leur tour. — Vengeance du sénéchal sur les terroristes de Weinsberg. — Raffinements de cruauté. — Tableau à faire. — Prise de Jacquet et de la sorcière Hofmann. — Leur mort, leur courage et leurs dernières paroles. — Les paysans sont vengés en Autriche. — *Auto-da-fé* à Weinsberg. — Les violences de n'importe quel parti ne produisent que du mal. — La pensée et la justice seules produisent et fécondent le bien. — La trahison du bailli de Boeblingen vengée par un taureau.

Dès son entrée dans le Wurtemberg, le sénéchal somma les paysans de se rendre à discrétion, faute de quoi il mettrait tout à feu et à sang; mais à peine arrivé à Boeblingen où campaient les hordes de Gaildorf et de Wurtemberg, une émeute éclata parmi ses troupes qui refusèrent de marcher, à moins qu'on ne leur payât un mois de solde arriérée. Le duc était toujours bien ins-

truit de tout ce qui se passait chez les paysans ; d'abord il entretenait parmi eux de nombreux espions, mais en outre, les nobles qui suivaient forcément les paysans et qui regardaient leurs serments comme extorqués, ne se faisaient pas faute de les trahir presque ouvertement. L'émeute des lansquenets du duc dura huit jours, mais les paysans n'en apprirent rien. Cependant la horde wurtembergeoise profita de cet intervalle pour prendre d'assaut la ville de Herrenberg. Ce n'est qu'après la prise de cette ville que le sénéchal, à force de prières et d'argent, parvint à déterminer ses troupes à avancer.

Les chefs de la horde, Marten, Hans Wunderer et Jacquet envoyèrent au duc un héraut pour lui annoncer qu'ils lui livreraient bataille le lendemain, et se dirigèrent vers la plaine entre Sindelfingen et Boeblingen, que, depuis longtemps, ils avaient choisie pour champ de bataille. Cette dernière ville, bâtie sur une montagne, faisait partie de la Confédération évangélique. Mais le duc Ulric, celui qui partout traîna le malheur à ses talons, après avoir divisé la horde de Hegau, vint faire ses offres à la horde de Wurtemberg où se trouvaient tous les territoristes de Weinsberg. La majorité des paysans se déclara pour lui, probablement à cause de sa cavalerie qu'il promit de faire entrer en campagne sur-le-champ. En vain le chef, Theus Gerber, leur rappela-t-il leurs serments de ne jamais travailler pour le duc, les paysans, notamment les Weinsbergeois, insistèrent. Alors Marten Feuerbacher, pour échapper au duc Ulric, proposa d'accepter les conditions de paix faites par le sénéchal, car là, comme partout, le duc Georg avait fait des propositions de paix. Il s'éleva un hourra général contre Marten qui fut révoqué de ses fonctions

et conduit en prison, lié et garrotté. Cependant Theus Gerber ayant rejeté la proposition de Marten dans le même but de ne pas céder le commandement au duc, rallia une partie des paysans. Marten fut relâché. Tous deux, Gerber et Marten, se rendirent au camp du sénéchal en qualité de parlementaires. Le sénéchal demandait avant tout l'extradition de Jacquet et des terroristes de Weinsberg. Mais Jacquet s'en douta, et, pendant l'absence de Gerber et de Marten, il fit une émeute dans le camp. Tous les chefs modérés furent cassés et d'autres nommés à leur place. Theus Gerber seul fut excepté. On le savait de bonne foi.

A peine les nouveaux chefs s'étaient-ils rassemblés pour se concerter sur le plan de bataille, que le sénéchal, sans attendre de réponse à ses propositions, engagea le combat par une charge de cavalerie. Il y avait dans cette ardeur belliqueuse plutôt l'espoir de satisfaire une vengeance personnelle que de gagner une bataille au profit de la Confédération. En effet, presque tous les martyrs de Weinsberg étaient parents du duc et de ses généraux. Le comte Helfenstein était cousin germain du sénéchal ; Rudolphe de Chingen, un des généraux du duc, y avait perdu ses deux fils ; mais il se pourrait bien aussi que le duc Georg, connaissant les relations amicales de Jacquet et du duc Ulric, eût agi précipitamment dans la crainte de voir arriver ce dernier le jour même dans le camp des paysans.

Quoiqu'il en soit, dès l'attaque des confédérés, les paysans au nombre de 15,000, préparés à tout, se rangèrent en ordre de bataille. Le terrain leur était très-favorable. Le camp s'appuyait sur la ville de Sindelfingen, laissant deux routes libres pour la retraite. Le

centre se trouvait dans la plaine, entre deux villes ; la tête de la bataille, soutenue par le gros du corps, était la ville et le château même de Boeblingen. Toute la ligne à droite était protégée par des lacs et des jonchaies. Au premier choc la cavalerie ennemie fut repoussée avec une perte considérable.

La bataille commença à dix heures du matin ; à une heure elle était gagnée par les paysans. Plus de quatre mille morts et blessés couvraient déjà le champ de bataille, car on ne fit point de quartier de part et d'autre. Jacquet était là avec sa horde.

Tout-à-coup les canons du sénéchal vomirent des boulets du haut du château sur les paysans. Le bailli de la ville, Leonhard de Breitschward, trahissant son serment et la cause des paysans, s'était vendu au sénéchal et lui avait ouvert une porte de la ville pour y établir son artillerie. Par suite de cette odieuse trahison, les paysans, forcés de quitter leurs positions derrière les lacs et les ajoncs, furent pour ainsi dire poussés violemment contre le gros de l'armée du duc. Pour comble de malheur, leur artillerie postée sur un plateau de la montagne, rendue à merci par les canons du sénéchal placés sur la crête, fut employée contre eux-mêmes, et toujours fatalement poussés en avant, ne pouvant faire un mouvement ni à droite où était arrivée la cavalerie du duc, ni à gauche où était la ville traîtresse, ils se heurtèrent les uns contre les autres et tombèrent par centaines, soit sous les boulets des canons, soit sous les balles de l'infanterie, soit sous les sabres de la cavalerie. Il n'y avait plus moyen de rester debout, dit un chroniqueur qui se trouvait à la bataille. Ce fut un carnage horrible. A trois heures la bataille était per-

due pour les paysans qui, la plupart, étaient morts ou blessés. Un très-petit nombre seulement se sauva par la fuite, et ce fut encore grâce à un stratagème du duc Georg, car il savait que la cavalerie du duc Ulric, venant par la route de Sindelfingen, pouvait être arrivée à quatre heures sur le champ de bataille.

Plus de 9,000 hommes restèrent sur la place. Le sénéchal prit cinq drapeaux, dix-huit pièces de canon, toute la *Wagenbourg* (la Smala des paysans); mais il avait lui-même perdu beaucoup de monde. Sa vengeance fut cruelle. Le lendemain, ayant appris que Melchior Nonnenmacher, le musicien du comte de Helfenstein, s'était caché dans la ville de Sindelfingen, il la somma de le lui livrer sous menace de la mettre à sac. Les femmes et les enfants s'étant mis à la recherche du malheureux Nonnenmacher, le découvrirent dans un pigeonnier et le livrèrent au duc qui le connaissait personnellement, car il avait souvent dîné chez son cousin le comte de Helfenstein.

Le malheureux fut enchaîné à un pommier autour duquel il pouvait circuler à deux pas de distance, puis le duc ordonna que tout autour de l'arbre on mît deux cordes de bois pour rôtir son ami le musicien, *finement et lentement* (fein langsam gebraten). Lui-même et ses généraux y mirent les premières bûches. Il faisait nuit. Le ciel était toilé. Autour gisaient pêle-mêle des morts, des blessés, des chevaux, des voitures, des affûts de canon, et tout près du bûcher se trouvaient les prisonniers sur lesquels le feu projetait ses ombres incandescentes. A chaque soupir que le malheureux supplicié poussait, les nobles jetaient un éclat de rire satanique et buvaient un coup. Les prisonniers, la tête courbée

sur la poitrine, étaient là, pâles comme le marbre et pétrifiés d'horreur. L'agonie du malheureux Nonnenmacher dura une heure entière. Quand il tomba sans mouvement, ses camarades les prisonniers, à genoux, prononcèrent une prière à voix basse, pendant que les vainqueurs entonnaient atrocement une chanson cynique.

Aucun peintre allemand n'a encore songé à retracer ce tableau.

Après cette exécution, l'armée du sénéchal s'avança dans le pays, brûlant, incendiant, pillant comme des brigands. Jacquet, s'étant arrêté près d'Asperg pour rassembler quelques fuyards, fut pris, livré au sénéchal, et conservé pour être également rôti, *finement et lentement,* en compagnie de son amie la noire Hofmann. Quatre cents hommes seulement s'étaient sauvés en Alsace. Theus Gerber, quoique blessé, parvint également à se sauver ; les autres chefs furent décapités.

La mort cruelle de Nonnenmacher et celle réservée à Jacquet ne suffisaient pas aux vainqueurs de Boeblingen. Ils résolurent d'incendier la ville de Weinsberg et d'en faire une seule et unique ruine en guise de monument expiatoire. Le même jour donc où Jacquet et la Hofmann furent brûlés, le duc envoya une troupe de lansquenets pour mettre le feu aux quatre coins de la ville. Bientôt une mer de flammes s'éleva vers le ciel et rougit le firmament durant quatre jours et quatre nuits. Ce fut un spectacle affreux dont l'horreur s'augmentait par les cris de douleur et d'agonie poussés pêle-mêle par les hommes et les animaux. Deux mille personnes seulement purent se sauver, mais sans emporter un clou; le reste, femmes, enfants, bétail et

maisons, devint la proie de l'élément dévastateur. Bientôt le feu gagna cinq villages d'alentour qui eurent le même sort que la ville. Dix maisons seulement à Weinsberg ne furent pas totalement consumées. L'archiduc Ferdinand, auquel la ville appartenait, déclara sans aucune enquête qu'elle resterait déserte en souvenir des massacres de Jacquet, de ce Jacquet qui connaissait bien les sentiments de la noblesse de son temps, et qui, au lieu d'être flétri par ces horreurs, n'en fut que justifié. Son dernier mot fut : Vengeance ! celui de la noire Hofmann : Malédiction ! La vengeance ne se fit pas attendre. Neuf mois après, les paysans autrichiens ayant fait à Schwalding quarante prisonniers nobles, y compris le prince Dietrich, général en chef, les assommèrent à coups de bâtons et de haches ; pas un ne fut sauvé.

Hélas ! quand donc les hommes reconnaîtront-ils que la violence, qu'elle soit populaire ou aristocratique, ne produit que la violence; que la seule vengeance profitable est d'être juste et équitable pour tous, et d'accorder à chacun les droits que la nature lui a assignés ? Quand donc les hommes reconnaîtront-ils que le véritable héroïsme consiste à vaincre ses mauvaises passions, à combattre ses propres préjugés, à se rendre libre enfin par la victoire conquise sur l'ignorance, le fanatisme et la fausse morale ? Les atrocités exercées sur les paysans vaincus ont bien été vengées par celles exercées deux siècles après sur les nobles, mais ni les unes ni les autres n'ont fait avancer l'humanité d'un pas. Ce ne sont pas les héros de champ de bataille et de carrefour qui contribuent au progrès général ; ce sont les penseurs, les philosophes, les

grands hommes de la science, qui font marcher l'humanité. Quand ceux-ci déchirent les flancs de la société, ce n'est pas pour lui arracher du sang, mais pour y semer des germes d'avenir et d'abondance, semblables au laboureur qui déchire le sol avec le choc de la charrue...

Quant au bailli traître de Boeblingen, chassé honteusement de la ville, errant dans les campagnes pour se rendre en Autriche, il fut éventré par un taureau en fureur. Ce que les hommes ne pouvaient ni ne voulaient faire, un animal le fit.

—

VI

THOMAS MUNZER, SON TRIOMPHE, SA DÉFAITE, SON MARTYRE ET SA MORT

VI

THOMAS MUNZER, SON TRIOMPHE, SA DÉFAITE, SON MARTYRE ET SA MORT

Retour de Munzer à Mulhouse. — Son ami Pfeifer. — Le conseil de la ville renversé. — *Régime chrétien*. — Communauté pacifique et volontaire. — Minimum des pauvres. — Munzer s'établit dans le Johanniterhoff. — Point de violences. — Mœurs. — Mouvement populaire en Thuringe et en Saxe. — Nouvelle dénonciation de Luther. — Lettre de Munzer adressée aux mineurs de l'Erzgebirg. — Plan de Munzer. — Il est poussé par son ami Pfeifer. — Exaltation. — Hallucination de Pfeifer. — Munzer et Pfeifer se mettent à la tête d'une horde. — Coalition de la noblesse. — Leur chef, le landgrave Philippe de Hesse. — Thahison du coadjuteur de Fulda. — Prise de Fulda par le landgrave. — Esprit de parti et de localité. — Jonction du landgrave avec le duc Henri de Brunswick et le comte Albrecht de Mansfeld. — Munzer retourne à Mulhouse. — Pfeifer nommé gouverneur de la ville. — Lettres, réponses et exaltation de Munzer. — Nouvelle expédition. — Camp de Frankenhausen. — Mont de bataille. — Ultimatum des princes. — Munzer fait saisir au camp deux traîtres et les fait exécuter. — Son dernier discours. — Un arc-en-ciel. — Bataille de Frankenhausen. — Carnage. — Munzer se cache dans une maison. — Il est découvert par un valet et livré aux princes par Otto d'Ebbe. — Son courage et sa persévérance. — Railleries des princes. — Supplice. — Sa dernière lettre à la ville de Mulhouse. — Recommandation de sa femme. — Reddition et humiliation de la ville. — Mort héroïque de

Pfeifer. — Mort cruelle de la femme de Munzer. — Soldatesque effrénée. — Exclamation stérile de Luther. — Munzer sur l'échafaud. — Allocution des princes. — Dernières paroles de Munzer. — Transfiguration. — Humiliation de ses bourreaux. — Jugement de Zimmerman sur Munzer.

Après avoir attisé le feu de la révolution en Alsace, en Souabe et en Franconie, Thomas Munzer, dès les premiers soulèvements des paysans, retourna en Thuringe pour y organiser le mouvement. Il fut arrêté un instant à Fulda, mais non reconnu et relâché. Quelques jours après, il fit son entrée dans la ville de Mulhouse, où, en son absence, ses amis et partisans, notamment le prédicateur Pfeifer, avaient poursuivi son œuvre, soit par des discours, soit par des écrits.

Longtemps avant Munzer, la lettre de Luther contre lui était parvenue au conseil de la ville de Mulhouse, et, à peine arrivé, il reçut l'ordre de quitter la ville. Il répondit : — J'ai été assez chassé et pourchassé ; à mon tour maintenant. — En effet, ayant rassemblé ses amis, Munzer souleva la ville, renversa le conseil et établit un gouvernement provisoire, dans l'espoir d'organiser sous peu un véritable *régime chrétien*. Les couvents furent dissous, et Munzer, nommé prédicateur supérieur de la ville, s'établit dans le Johanniterhof, le 17 mars 1525. Dès-lors il fut maître absolu de Mulhouse. Il fit élire un conseil, qui prit le nom de *conseil permanent*. Toute la ville lui prêta le serment chrétien. Loin de s'arrêter à la théorie, il passa à la pratique et transforma Mulhouse en une seule *communauté chrétienne,* en ce sens que les riches, par leur serment, étaient forcés de nourrir et de vêtir les pauvres, de leur procurer un minimum de semailles,

de terre à labour et d'habits pour se couvrir. Munzer, pour atteindre ce but, n'employa aucune violence. La ville de Mulhouse était si pénétrée des principes de son prédicateur, qu'elle alla au-devant de ses vœux pour plaire à Dieu et remplir dignement les devoirs de chrétien. Ceux qui étaient contre lui quittèrent la ville, et Munzer ne leur suscita aucun obstacle. Quant à lui, durant son court règne, il vécut dans la plus grande simplicité, et ses mœurs, quoi qu'en disent ses calomniateurs, restèrent pures comme auparavant (1).

A peine installé, Munzer s'attacha à organiser le mouvement dans les environs de Mulhouse. Ses lettres circulaient dans les comtés de Hohenstein, de Stollberg, de Mansfeld, de Beuchlingen, dans la ville d'Erfurt, où, dès 1505, la démocratie avait vaincu l'aristocratie, dans les pays d'Altenbourg, de Kobourg, de Meissen, d'Eisenach, de Schmalkade, de Hesse et de Brunswick. En peu de jours, la Thuringe et la Saxe tourbillonnaient dans un cercle de feu.

Mais à peine Munzer fut-il établi chef absolu de Mulhouse, que Luther, qui, jusqu'alors, s'était contenté d'écrire contre lui des lettres de dénonciation, se décida enfin à agir personnellement et à faire une tournée contre le *prophète assassin* de Mulhouse. Il quitta donc son séjour paisible et fit le tour de la Thuringe pour fulminer du haut de la chaire contre Munzer et ses

(1) Citons un seul fait qui prouvera la légèreté, la fausseté de Mélanchton à l'égard de Munzer. *Durant une année entière,* dit l'ami de Luther, Munzer a vécu dans le Johanniterhof comme un grand seigneur dissolu. Les autres biographes de Thomas ont répété machinalement les rapsodies de ce médiocre pédant. Or, Munzer n'a régné à Mulhouse que du 17 mars jusqu'au 12 mai, c'est-à-dire deux mois. C'était cependant facile à savoir pour un savant comme Mélanchton.

(*Note de Zimmerman.*)

impies partisans, afin d'engager les paysans à rester tranquilles et à obéir à leurs maîtres comme auparavant. Quel dut être le désillusionnement de Luther en se voyant dépopularisé dans son propre pays, et jusque dans sa ville natale, à Eisleben, où le peuple lui jeta des pierres ?

A peine avait-il quitté cette ville, que le mouvement révolutionnaire y éclata dans toute sa force. La torche de Munzer avait lancé des étincelles à Leipzig, à Thorgau et jusque dans l'Erzgebirg. La voix de Luther fut couverte par les cris : « A bas les robes noires ! vive la liberté ! » Cependant le but de Munzer n'était pas d'entrer directement en campagne. Il savait que les paysans de Thuringe n'étaient ni aussi courageux ni d'aussi bons soldats que ceux de la Souabe et de l'Alsace. Il se borna d'abord à répandre ses idées, à organiser les hordes, et à leur donner des chefs capables et éprouvés. Il comptait principalement sur les mineurs de l'Erzgebirg, race vigoureuse et entreprenante. Voici la circulaire qu'il leur envoya :

« *Avant tout la pure crainte de Dieu !*

» Chers frères !

» Combien de temps sommeillerez-vous encore, et quand donc écouterez-vous la voix de Dieu ? Que de fois vous ai-je dit qu'il faut qu'il en soit ainsi ! Dieu s'est manifesté. Il faut que vous vous leviez et que vous restiez debout ; sinon le sacrifice sera vain, car vous ne pouvez pas devenir plus misérables. Si vous ne voulez pas souffrir pour l'amour de Dieu, vous serez

en tout cas les martyrs du Diable. Soyez donc sur vos gardes, n'ayez pas peur, ne soyez pas paresseux et cessez d'obéir aux impies scélérats et aux visionnaires corrompus. Attaquez, et *combattez le combat* du Seigneur. Il en est temps et grandement. Engagez-y tous vos frères, soyez unis, sinon vous êtes perdus. Toute l'Allemagne, les pays des Welsches et de France sont en mouvement. Le maître va *jouer un jeu divin* et les scélérats seront l'enjeu. Les paysans en Souabe et en Franconie sont debout, ils sont trente mille en nombre. Je prendrai soin qu'ils ne fassent pas la paix sans nous. Partout où vous serez au nombre de trois, Dieu sera avec vous et vous ne craindrez pas cent mille impies. Sus donc ! sus ! sus ! Il en est temps. Les scélérats sont lâches comme des chiens. Ne vous apitoyez pas sur les bonnes paroles d'Esaü, n'ayez aucune commisération du malheur des impies. Ils prieront, ils supplieront, ils verseront des larmes comme des enfants; mais moi, je vous dis : Sus ! sus ! sus ! comme Dieu l'a dit à Moïse. Je les connais. Si vous n'attaquez pas, vous serez attaqués; si vous ne tuez pas, vous serez tués. C'est trop de paroles et de promesses ! Sus ! sus ! sus ! Tous les châteaux disparaîtront de la terre. Il faut battre le fer quand il est chaud. Voyez-vous, il est impossible d'être libre aussi longtemps qu'ils vivront. Il faut les exterminer et ne pas laisser refroidir le glaive de la justice. Il est impossible de vous parler de Dieu aussi longtemps qu'il y aura un noble et un prêtre sur la terre. Sus donc ! et debout, et toujours ! puisque le jour de la rédemption, le jour du Seigneur est venu. Dieu sera avec nous. Dieu a dit (Chronique II, 2) : « Ne craignez rien, n'ayez pas peur

du grand nombre de vos ennemis, ce n'est pas votre *bataille* que vous *bataillez*, mais celle de Dieu.

» Amen ! *Soyez hommes, et Dieu sera Dieu !*

» Donné à *Mulhouse*, 1525.

» THOMAS MUNZER,

» le valet de Dieu contre les impies. »

On le voit, Munzer ne voulait à aucun prix pactiser avec ses ennemis. C'est sur l'ossuaire de l'ancien monde qu'il comptait élever le nouveau. Il connaissait le peuple, qui, mille fois trompé, se laisse encore amadouer par de belles paroles. Il voulait en finir d'un coup. Ce n'étaient pas les armes des grands qu'il craignait, mais leur astuce, leur fausseté, leurs ruses et leurs trahisons. L'issue de la guerre prouva qu'il avait raison. Et cependant, chose étonnante ! Munzer, si violent, si terroriste dans son langage, ne l'était pas dans la réalité. Durant son règne, il n'y eut aucune exécution politique à Mulhouse, à l'exception de celle d'un noble et d'un prêtre, qui, la veille de la bataille de Frankenhausen, l'avaient trahi, et qui furent condamnés par un conseil de guerre et exécutés dans le camp même.

Munzer ne comptait pas entrer en campagne avant une année. D'abord, il fallait organiser les hordes, en faire disparaître l'esprit étroit de localité, et leur inspirer le sentiment national; il fallait, en second lieu, leur apprendre l'état de soldat. La Thuringe n'était pas riche en châteaux et bourgs; il n'y avait pas de canons à prendre comme en Souabe et en Franconie. Munzer chargea un Suisse d'aller à Nuremberg lui acheter pour

1,000 florins de poudre. A cette époque, Nuremberg était le marché général de l'Allemagne. On sait que les marchands de tout temps n'ont ni patrie ni principes. Ceux de Nuremberg vendaient de la poudre à Munzer tout aussi bien qu'à la Confédération souabe. Seulement, après avoir pris les 1,000 florins du Suisse de Munzer, il lui conseillèrent d'aller revendre la poudre au duc Georg, ce qu'il aurait exécuté en effet si, chemin faisant, on ne la lui eût pas volée de force. D'aucuns prétendent que les voleurs étaient les émissaires des marchands.

En tout cas, Munzer espérait apprendre la victoire des paysans de la Souabe, en attendant qu'il organisât ceux de la Thuringe. En cas de défaite des premiers, il comptait leur amener une bonne armée de réserve. Il ne se pressa donc pas trop, d'autant moins qu'il craignait de compromettre la cause de ses frères en Allemagne par sa propre défaite.

Malheureusement, son ami et disciple Pfeifer était d'un avis contraire. Pfeifer croyait que les hésitations de Munzer pourraient compromettre le succès. Esprit aventureux et irréfléchi, il stimula son maître à changer la parole contre le glaive; et, ne pouvant le convaincre par la raison, il employa une fraude poétique. Tous les jours, Pfeifer lui parla en des termes fantastiques d'un rêve prophétique qu'il avait fait, dans lequel il s'était vu armé depuis la tête jusqu'aux pieds, poursuivant et pourfendant une armée de souris. Il va sans dire que les souris ne pouvaient être que les nobles de Thuringe. Pfeifer, du reste, exerçait une grande influence sur la population de Mulhouse, et, à son grand regret, Munzer vit bientôt que l'instrument

qu'il avait créé pourrait bien tourner contre lui. Il céda enfin, plutôt par bonté que par conviction, et Pfeifer partit à la tête d'une horde pour piller des églises, brûler des châteaux et dissoudre des couvents. Bientôt, entraîné par le mouvement, Munzer lui-même se mit à la tête d'une horde. Le 26 avril, il quitta la ville de Mulhouse, entouré d'une garde du corps forte de 400 hommes bien armés, et précédé d'une bannière blanche sur laquelle brillait un arc-en-ciel. Il se dirigea d'abord vers Langensalza, où le peuple s'était soulevé avec succès. De là il partit pour Tungenda. Une troupe de paysans d'Eisfeld vint à sa rencontre chargée d'un butin considérable. Munzer les harangua du haut de son cheval noir et distribua le butin. De là il se rendit à Heiligenstadt, où il remporta une victoire sur une troupe de soldats envoyés contre lui, et arriva bientôt à Duderstadt. Pfeifer n'était pas moins heureux. Il pilla et brûla les châteaux de Schloteim, de Bissingen, d'Almenhausen, de Seebach et d'Arensberg. Dans l'espace de douze jours, tous les couvents, depuis le Harz jusqu'à l'embouchure de la Saale, furent en partie brûlés, en partie pillés au profit de la caisse de guerre. Des torches et des flambeaux projetaient leur clarté sur le vieux Kyfhauser, montagne où, selon la légende, l'empereur Barberousse dort pour se réveiller le grand jour de la délivrance de l'Allemagne. Les corbeaux et les chats-huants le quittèrent à titre d'aile, et le moment paraissait venu où, toujours selon la légende, tous les Allemands, libres et égaux, devaient se réunir sur une vaste prairie pour célébrer leur affranchissement par des chants de liberté et de bonheur.... Hélas ! Barberousse dort toujours, et l'Allemagne n'est pas encore libre !

Effrayés du mouvement révolutionnaire et des progrès de Munzer, les princes et les bourgeois, encouragés par le parti puissant de Luther, se coalisèrent et envoyèrent le jeune landgrave Philippe de Hesse, âgé de vingt-deux ans, avec une armée fraîchement embauchée, à la rencontre des paysans. Ceux-ci, qui formaient déjà plusieurs hordes, s'étaient retirés vers Fulda, ville dont le coadjuteur était entré dans la Confédération évangélique. Mais à peine le landgrave s'avançait-il vers la ville, que le coadjuteur, trahissant la cause des paysans, alla au devant de lui pour demander grâce. Les paysans, voyant la trahison du coadjuteur, prirent son château, le pillèrent, et résolurent de se venger sur son jeune frère, âgé de douze ans; mais celui-ci fut sauvé par un vieux domestique, qui le cacha durant trois jours derrière les futailles d'une cave. Le coadjuteur avait offert au landgrave 12,000 pièces d'or pour l'amener à signer un traité de paix; mais les paysans s'étant ostensiblement campés sur le Frauenberg, en face du camp du landgrave, ce dernier, dans un accès de fierté, rompit les négociations et engagea la bataille. Le landgrave avait une artillerie bien montée, les paysans n'en avaient point. Ils se retirèrent dans la ville où ils se croyaient à l'abri; mais le landgrave ayant braqué ses bouches à feu sur la ville, les bourgeois ouvrirent les portes et se rendirent à merci. La plupart des paysans se sauvèrent; 1,500 seulement furent poussés dans les fossés de la citadelle, où, enfermés durant trois jours, ils moururent de faim et de soif. Plusieurs chefs furent pris et décapités.

Le coadjuteur, à son tour, fut déclaré vassal du

landgrave, et la ville paya 19,000 pièces d'or de contribution, qui furent employées à embaucher de nouveaux soldats.

C'était déjà un coup sensible porté à la cause des paysans thuringiens ; mais, à dire vrai, ils ne méritaient pas mieux. L'esprit de parti et de localité avait étouffé en eux tout sentiment de confraternité. Ils se soulevaient bien, mais dans l'intention d'affranchir leurs villages, tout au plus leurs arrondissements. Pendant la bataille de Fulda, 4,000 paysans restèrent tranquilles, sous les armes, à Obernelzbach ; la horde d'Oberfranken avait même refusé son concours. Quand Munzer apprit la défaite de Fulda, il versa une larme de désespoir.

De Fulda, le landgrave se dirigea à marches forcées vers Eisenach, pour se réunir avec le duc Henri de Brunswick. Cette dernière ville fut prise. 24 paysans avec leurs prédicateurs y furent décapités par le bourreau. De là le duc et le landgrave se rendirent à Langensalza, où, quelques jours auparavant, Munzer avait établi un gouvernement chrétien ; cette ville fut également prise, et 41 paysans exécutés par la hache. Munzer n'avait sérieusement compté que sur les mineurs des montagnes, qu'il attendait avec une impatience fébrile. Ce fut le comte Albrecht de Mansfeld qui se chargea de les maintenir. Il leur fit toutes sortes de propositions de paix, jusqu'au moment où il put opérer la jonction de son corps avec l'armée du landgrave et du duc. Cette jonction faite, les princes, délivrés de toute crainte, n'eurent plus en vue que la destruction de Munzer et de sa horde. Ils sommèrent donc la ville de Mulhouse de se rendre et de livrer Thomas et Pfei-

fer; mais Munzer, retournant en toute hâte dans la ville, nomma Pfeifer gouverneur général et fit lui-même réponse à la sommation.

Munzer développait, durant cette terrible crise, une merveilleuse activité. Voyant sa perte presque inévitable, et sentant son martyre approcher, il fut saisi d'une espèce de vertige prophétique, d'un délire continuel. Tout ce qu'il a écrit dans ce moment porte le cachet d'une agitation frénétique, d'une effervescence délirante. On voit qu'en écrivant sa main a tremblé, et qu'il n'a vu devant lui que la mort avec toutes ses horreurs. Il écrivit au comte Albrecht : « Crois-tu que Dieu ait besoin d'un misérable tyran comme toi pour gouverner son peuple ! Veux-tu reconnaître (Daniel) que Dieu n'a donné le pouvoir qu'à la commune ? Viens, comparais devant nous comme un simple frère, et nous t'accueillerons ; sinon, nous te combattrons à outrance comme l'antéchrist. » Toutes ses lettres de cette époque sont écrites à peu près dans ce style de folle exaspération. On dirait qu'il a voulu se donner le courage qu'il n'avait plus.

Cependant, grâce à ses lettres et à ses menaces, envoyées aux campagnes, un grand nombre de paysans se soulevèrent encore pour venir à son secours.

L'armée réunie des princes comptait 6,000 fantassins, 3,000 cavaliers, soutenus par une bonne artillerie. En outre, le duc Jean approchait avec 800 cavaliers et 2,000 fantassins. La horde de Munzer n'était forte que de 8,000 hommes.

Munzer s'était campé sur une éminence, près de Frankenhausen, qui aujourd'hui encore s'appelle le *Schlachtberg* (Mont de bataille). Il avait fait faire des

tranchées autour de son camp, et s'y était barricadé derrière la *Wagenbourg*. Mais la moitié des paysans, loin de brûler de se battre, désiraient la paix, et le landgrave la leur avait offerte sous condition de livrer leur chef. Parmi eux se trouvaient beaucoup de nobles qui suivaient forcément la horde ; ils envoyèrent aux princes Wolfgang de Stolberg, Caspar de Nuxleben et Hans de Wertern, en qualité de parlementaires. Les premiers accordèrent une trève de deux heures, et insistèrent pour l'extradition de Munzer. Les trois messagers retournèrent dans le camp des princes ; mais ceux-ci en retinrent deux, et ne renvoyèrent que Wertern, porteur de leur ultimatum. Un gentilhomme et un prêtre firent la proposition de livrer Munzer ; mais celui-ci, s'avançant avec sa garde du corps, fit saisir les coupables, les fit juger et décapiter sur-le-champ, et essaya pour la dernière fois d'ébranler la horde par sa parole puissante et éloquente.

« Je vois avec douleur et désespoir, s'écria-t-il, que vous n'êtes pas dignes d'être libres. Mes amis, ceux qui ont toujours été autour de moi sauront se défendre et préfèreront la mort à l'esclavage ; mais je vois, hélas ! que c'était folie de confier la défense de la liberté à des hommes qui n'ont pas la liberté intérieure. Vous savez tous que je me suis toujours effacé devant la cause de Dieu dont j'ai suivi les commandements en fidèle serviteur. Je suis venu pour défendre les pauvres et les opprimés contre les tyrans et les impies qui nagent dans le sang et dans la sueur du paysan ; je suis venu pour venger le juste contre l'injuste. Dieu lui-même, dans la Sainte-Ecriture, promet partout la victoire au juste contre les impies. Ah ! vous voulez la

paix ; mais la paix c'est l'esclavage, c'est le triomphe des scélérats sur les serviteurs de Dieu, c'est la victoire de la chair sur l'esprit, c'est la jubilation du Diable contre Dieu. Et si les ennemis vous font des propositions de paix, c'est qu'ils n'ont pas le courage de vous attaquer. Ils sont plus nombreux que vous. Qu'importe ! Gédéon, David et Jonathas ont vaincu des armées entières avec moins de combattants que vous. Il ne s'agit que de combattre. N'écoutez pas la voix de la chair, c'est la voix du Diable. Ne craignez pas les canons; qu'est-ce qu'un canon à côté de la parole de Dieu? Je les intercepterai tous avec les manches de mon manteau. » Dans ce moment, heure de midi, un arc-en-ciel se montrait à l'horizon. « Voyez-vous, s'écria Munzer, frappé lui-même par cet heureux augure, c'est le signe de Dieu, c'est notre drapeau. Dieu lui-même sera notre porte-étendard. Il ne veut pas que vous fassiez la paix. Aux armes donc ! au nom de Jehovah, au nom du Christ et du Saint-Esprit, au nom de la liberté ! Aux armes ! Montrons-nous dignes de la cause de Dieu, et la victoire sera à nous ! »

Entraînés par cette invocation, les paysans coururent en effet aux armes, et entonnèrent le chant : *Komm heiliger Geist, Herr Gott* (*Descends, ô Saint-Esprit, Notre Seigneur*). Le canon de l'ennemi leur servit d'écho.

Pendant les négociations, les princes avaient cerné la montagne, et au début de la bataille, les canons, comme à Bœblingen, tombèrent dans le dos des paysans et les poussèrent, pour ainsi dire, sur les lances des lansquenets. Au bout d'une heure, la bataille était perdue ; 5,000 paysans, morts ou blessés, restèrent sur

le champ de bataille. La plupart, se fiant trop à Dieu, qui, dans leur pensée, devait combattre pour eux, ne se défendaient presque pas, et se laissaient tuer comme des moutons dans la boucherie. L'ennemi furieux se rua avec violence dans la ville et y fit un carnage horrible. La petite rivière de Frankenhausen roulait des flots de sang. Tout cela n'assouvit pas encore la fureur des princes. Ayant fait 300 prisonniers, dont deux prédicateurs, et une centaine de femmes s'étant présentées pour réclamer, avec d'horribles hurlements, leurs maris innocents, les princes leur accordèrent la liberté de leurs maris, mais à condition qu'elles tueraient à coups de bâton les deux prédicateurs. On vit alors un spectacle hideux et révoltant. Une cinquantaine de femmes, aboyant comme une meute de chiens, assommaient à coups de gourdins de houx deux malheureux prêtres, dont les morceaux de chair rebondissaient sur le pavé sanglant. Plusieurs prisonniers, le bourreau ayant refusé ses services, furent transportés sur le champ de bataille et enterrés vifs avec les morts, naguère encore leurs camarades.

Munzer avait atteint la ville, et s'était abrité dans une maison, tout près de la porte principale. Sa tête ayant été mise à prix, il se cachait dans le grenier, mais un gentilhomme, Otto d'Ebbe, s'étant logé dans la même maison, son valet, en faisant l'inspection du grenier, trouva Munzer. — Qui êtes-vous? lui demanda-t-il? — Je suis un pauvre malade, répondit celui-ci; mais le soldat, flairant du butin, fouilla dans le sac de Munzer et y trouva les lettres que le comte Albrecht avait adressées aux paysans. Munzer fut reconnu et livré aux princes par le comte Otto. La première question

de ceux-ci fut : — Pourquoi as-tu séduit le pauvre peuple? Mais Munzer, une fois livré, recouvra toute son audace, toute la puissance de son esprit. — Pauvre peuple! reprit-il, ce mot est un affront de plus dans votre bouche. J'ai sacrifié des hommes pour l'humanité, vous les sacrifiez pour la tyrannie et le malheur; j'ai excité les paysans contre vous, parce que vous êtes contre Dieu et que vous ne méritez pas de vivre. Les paysans ont été vaincus, mais cela ne prouve pas que vous soyez dignes d'être vainqueurs, cela prouve seulement que les paysans ne méritent pas encore d'être libres. Le jeune landgrave, se sentant en verve, jugea à propos d'entamer avec Munzer une discussion religieuse, en lui prouvant par l'Evangile qu'il faut qu'il y ait des nobles et des manants. Munzer lui répondit par un sourire de pitié. Cela n'empêcha pas le landgrave, tout fier de son érudition, de déclarer qu'il avait battu Munzer dans une discussion religieuse, et qu'il lui avait fait rendre gorge au sujet de ses erreurs. Mais Munzer gardant toujours le silence, les princes le firent mettre à la question. Le malheureux poussa quelques cris de douleur. — Cela te fait mal, mon ami, lui disait le duc Georg, rappelle-toi ceux qui souffrent pour toi dans ce moment. — La chair crie, répondit Munzer, mais l'esprit se porte bien. Les tortures devenant de plus en plus barbares, Munzer poussait des éclats de rire spasmodiques qui firent peur à ses bourreaux. On suspendit la torture sans qu'il eût fait aucun aveu. Il fut enchaîné sur une voiture et envoyé en guise de cadeau au comte de Mansfeld, connu par sa cruauté et son insensibilité. Jeté dans la tour de Heldrungen, Munzer fut presque tous les deux jours

appliqué à la question en présence du comte, mais sans faire aucun aveu important. C'est dans cette tour que, brisé et paralysé dans tous ses membres, il écrivit à sa ville de Mulhouse une lettre dans laquelle il engage les habitants à demander grâce. « Le malheur qui a frappé notre cause, disait-il, est la suite de l'égoïsme. Comme il plaît à Dieu que je vous quitte en guise de sacrifice expiatoire pour les folies et les péchés des autres, je me résigne et suis aise que cela soit ainsi. Il ne faut pas juger Dieu selon l'apparence des faits, mais selon la vérité de l'esprit. C'est pourquoi je vous prie de ne point vous attrister au sujet de ma mort et de mes souffrances; cette mort sert elle-même à l'amélioration des insensés. » Et, après avoir à deux fois recommandé sa pauvre femme enceinte, en priant la ville de lui laisser sa toute petite fortune, il termine par cette phrase : « J'ai voulu abolir les abus au profit du peuple, mais la déraison et l'égoïsme ont gâté mon œuvre. En vous quittant, en quittant le fardeau et la dépouille de mon âme, je vous engage à ne plus vous révolter, afin que le sang innocent ne soit plus versé. »

Cette lettre prouve la résignation complète de Munzer, mais en aucune manière une rétractation, comme le prétend Mélanchton.

Munzer n'avait que trop raison de dire que les paysans méritaient leur sort, car, même après la bataille de Frankenhausen, il y en avait encore plus de 15,000 sous les armes, mais au lieu de se réunir, ils préférèrent piller et se laisser battre isolément.

La ville de Mulhouse était toujours au pouvoir de Pfeifer, mais, dès l'approche des princes, les bourgeois

ayant fait mine de se rendre, Pfeifer qui attendait, mais en vain, des renforts de la campagne, quitta nuitamment la ville avec deux cents fidèles résolus de mourir en héros. C'était le 25 mai. Les habitants voyant Pfeifer parti, envoyèrent au camp des princes 1,200 femmes en robes déchirées, les cheveux épars, têtes et pieds nus, et 500 vierges vêtues de blanc avec des couronnes d'épines sur la tête. Les princes répondirent qu'il fallait que les hommes vinssent eux-mêmes, et ils vinrent, têtes et pieds nus et une baguette blanche à la main, livrer les clefs de la ville, *ce nid d'archihérétiques,* comme les princes l'appelaient. La ville rendue, on lui imposa 40,000 florins de contribution, toutes les armes furent livrées, les fortifications rasées, et de ville libre elle devint une simple ville municipale payant tribut et redevance. Tous les chefs du mouvement furent décapités. Pour comble de honte, la pauvre femme de Munzer, enceinte de quelques mois, fut livrée, traînée dans le camp des princes, et exposée à tous les outrages d'une soldatesque barbare et dégoûtante. Elle demanda une arme pour se tuer ; pour toute réponse un soldat la renversa et la viola en présence de l'armée. Quand on la releva, elle était morte.

C'est en apprenant cette nouvelle que Luther s'écria : « Je craignais, si les paysans eussent été vainqueurs, que le Diable ne se fît abbé ; mais maintenant je vois bien que sa mère s'est faite abbesse. » Mot stérile et facétieux en présence de malheurs qui soulèvent le cœur, et auxquels on ne peut s'arrêter sans verser une larme de compassion.

Pfeifer, atteint par une troupe de cavalerie, se défendit comme un lion. Il fut pris, blessé, avec quatre-

vingt-dix des siens, et condamné à mort. Il refusa les saints sacrements et la confession, et mourut sans pousser un soupir.

Enfin, Munzer fut extrait de la tour de Heldrungen et transporté à Mulhouse pour y être exécuté. Conduit dans le cercle où se trouvait l'échafaud, le duc Georg, se présentant le premier : — Repens-toi, Thomas, lui dit-il, d'avoir quitté l'ordre ecclésiastique et d'avoir pris femme. Mais le landgrave interrompant le duc : — Non, Munzer, fit celui-ci, ne te repens pas de cela, tu as bien fait; mais repens-toi d'avoir conseillé la révolte; confie-toi à Dieu, il est grand et miséricordieux. Mais Munzer, du haut de l'échafaud, se dressant pour la dernière fois de toute sa grandeur, leur répondit : — C'est à moi à vous donner des conseils. Je vous engage à être bons, justes et équitables pour les pauvres et les faibles. Lisez souvent la Bible, surtout le livre des rois et Samuel. Ne croyez pas que tout cela durera. Un jour, à moins que vous ne soyez éclairés par l'Evangile, je serai vengé. J'ai voulu *de trop grandes choses* (1); mais patience ! un homme comme moi ne meurt pas ! Ce furent ses dernières paroles. Un instant après il mit sa tête sur le billot. Les princes, par un mouvement involontaire, tombèrent à genoux en prononçant une prière. Cela ne les empêcha pas

(1) *Majora justo*, telle est l'expression dont se sert Mélanchton. Ce mot a servi aux détracteurs de Munzer pour prétendre qu'il avait reconnu ses torts. De telles contradictions ne pouvaient surgir que dans la tête de Mélanchton, cet homme qui reconnut d'abord deux sacrements, puis sept, puis onze, puis neuf; cet homme enfin qui est l'auteur de la confession d'Augsbourg. Celui qui ose prétendre que Munzer s'est rétracté et qu'il a récité un *Credo*, n'a jamais compris un esprit si élevé, et n'est qu'un calomniateur.

(*Note de Zimmerman.*)

d'exposer la tête de Munzer sur un poteau. Celle de Pfeifer fut également exposée.

« Ainsi finit Thomas Munzer, s'écrie l'historien Zimmerman; ainsi fut violemment brisé le corps d'un esprit hardi, avant qu'il n'eût le temps de se purifier dans le creuset de l'âge viril. Ce fut une perte pour le peuple allemand, pour l'humanité entière. Luther, qui connaissait bien Munzer, qui avait peur de lui, ne put cacher sa joie en apprenant sa mort. Il oubliait que l'esprit ne peut être ni élevé ni abaissé par la main du bourreau, et que Munzer vivra plus longtemps que lui-même. Plus grand que Luther par son instinct politique, moins homme de terreur que Calvin, quoiqu'il sacrifiât des hommes à ses principes, Munzer a été vaincu par des circonstances locales. Vis-à-vis des princes et des nobles, Munzer n'avait ni illusion ni préjugés, et Luther lui-même reconnut, à la fin de sa vie, qu'il s'était trompé sur le compte des princes, et que Munzer les avait bien jugés. L'erreur de Munzer ne portait que sur la force et l'intelligence du peuple. Son imagination, devançant les siècles, attribuait au peuple tout l'enthousiasme de son âme pour la grande cause de l'humanité. Le paysan aimait à l'écouter parler de la fin de l'esclavage, de la nouvelle ère de rédemption et de félicité; mais ce même paysan, que Munzer traitait comme un homme dans la force de l'âge, était encore un véritable enfant pour toutes les questions politiques et sociales. Munzer était un homme d'avenir ; à l'avenir donc de le juger.

» Quand un jour les grains qu'il a semés et arrosés de son sang auront produit des épis d'or, alors beaucoup de ses idées et de ses principes seront reconnus

pour de grandes vérités, et lui-même sera regardé comme un des plus puissants instruments de la révélation divine et permanente.

» La calomnie a couvert d'épines et de chardons la tombe de Munzer; cependant, à travers les ronces, les lauriers ont poussé malgré tous les efforts des tartufes et des médiocrités pédantesques de tous les temps. L'histoire de l'avenir laissera là les ronces et ne cueillera que les lauriers.

» L'esprit de Munzer erre encore aujourd'hui dans l'Europe; il plane au-dessus des cabanes des malheureux, souffle sur le front du penseur et s'agite sur les lèvres des tribuns. Quand donc trouveras-tu le repos, ombre errante à la recherche de la justice? »

VII

MASSACRES A SAVERNE. — BATAILLE DE SCHERWILLER

III

MASSACRES A SAVERNE. — BATAILLE DE SCHERWILLER

Le duc de Guise embauche une armée de trente mille mercenaires et marche contre les paysans. — Lettre d'Erasme Gerber. — Réponse barbare du duc. — Trait généreux d'Erasme. — Campement du duc devant Saverne. — Escarmouche de Lupfstein. — Plan d'Erasme. — Traité de paix. — Reddition de la ville. — Perfidie et cruauté du duc. — Dix-huit mille hommes tués à propos d'un calembour. — Scènes horribles. — Supplice d'Erasme. — Résolution des paysans. — Camp de Scherwiller. — Trahison du bailli de Reichenweyer. — Bataille aux flambeaux. — Stratagème. — Levée du camp. — Exécution de trois cents prisonniers. — Martyre de Schuch, prédicateur français. — Un Guise allemand deux siècles et demi plus tard. — Histoire définie par Schiller.

Le duc Anton de Lorraine, bigot et superstitieux, avait résolu d'embaucher une armée et de s'avancer jusque dans l'Alsace pour combattre les paysans et exterminer l'hérésie qui menaçait de prendre pied en son propre pays. Dans ce but, après avoir rassemblé les garnisons de la Bourgogne et de la Champagne, et fait un appel à tous ses vassaux, il embaucha un corps d'arquebusiers italiens, raccola tous les aventuriers revenus de la bataille de Pavie, y joignit quelques

troupes, que son frère, alors lieutenant-général de la France durant la captivité de François 1er, lui avait envoyées, en tout 30,000 hommes, et marcha rapidement vers l'Alsace. Le 6 mai, le duc quitta Nancy et se rendit à Vic. Les bourgs soulevés se soumirent l'un après l'autre. Le 8, il reçut une lettre d'Erasme Gerber, le chef des paysans alsaciens, qui l'invitait à entrer dans la Confédération évangélique, tout en l'assurant que les paysans n'en voulaient ni à lui ni aux autres seigneurs. Pour toute réponse, le duc fit décapiter le messager. Huit jours après, le chevalier Hans Braunbach, ami du duc, tomba dans les mains d'Erasme, qui lui donna la liberté pour une rançon de 2,000 florins, et plusieurs chefs ayant blâmé cette générosité, Erasme répondit qu'il ne fallait pas suivre l'exemple cruel d'un tigre de Guise, qu'au contraire il fallait lui montrer la différence qui existe entre un chef évangélique et un duc catholique. Bientôt les comtes de Leiningen, de Salm, de Nassau, se joignirent au duc, et après s'être réunie aux comtes de Vaudemont, au prince Claude de Guise, à l'évêque de Metz, et aux seigneurs d'Anjou et de Normandie, l'armée du duc, composée d'Albanais, de Stratiotes, de Piémontais, d'Espagnols et de quelques Lorrains, s'avança vers Sarreguemines. Là étaient campés les paysans, qui, à son approche, s'étaient retirés en Alsace pour joindre la horde centrale à Saverne. Plusieurs seigneurs conseillaient alors au duc de rebrousser chemin, puisque la paix était rétablie en Lorraine, et de former un corps d'observation pour empêcher les paysans de pénétrer en France. Mais le duc répondit que ce serait une honte de retourner avec une si belle

armée sans avoir livré une bataille; que du reste il ne s'était pas levé pour empêcher les Allemands de pénétrer en France, mais pour punir l'hérésie partout où elle se montrait; que c'était plutôt une guerre sainte qu'une guerre politique, et que, s'il le fallait, il irait jusqu'en Allemagne offrir ses services à la Confédération souabe. Son opinion prévalut dans le conseil de guerre, et, le 16, l'armée lorraine campait devant Saverne. Erasme Gerber envoya un messager au duc pour lui demander une entrevue particulière; mais le duc ne voyant dans cette démarche qu'une ruse pour gagner du temps, n'y répondit pas. Toutefois, la conduite généreuse d'Erasme à l'égard du chevalier Braunbach l'ayant fait rougir, il se contenta de retenir le messager comme prisonnier sans le faire décapiter. Le bruit se répandit dans le camp du duc que 30,000 paysans allemands étaient en chemin pour soutenir leurs frères à Saverne. Le même jour, le duc reçut la nouvelle positive qu'à Lupfstein, petit bourg situé à trois lieues de Saverne, 4,000 paysans étaient arrivés et allaient s'y fortifier pour tomber sur les flancs de l'armée lorraine. Il y envoya les princes de Guise et de Vaudemont avec quelques détachements de lansquenets et une batterie entière. Les paysans, campés dans une plaine, étaient occupés à se fortifier derrière leurs chariots, et à former une wagenbourg.

L'attaque fut subite et inopinée. Les paysans, tout en se défendant, se jetèrent dans le bourg. Durant un quart d'heure, le comte de Vaudemont s'étant trop avancé avec une troupe de lansquenets, les paysans, par un mouvement rapide et hardi, le cernèrent et allèrent droit à lui; mais le prince de Guise, voyant

le danger de son frère, mit la wagenbourg en feu et avança avec la cavalerie. Il réussit à dégager le comte de Vaudemont, mais l'incendie du camp ne troubla nullement les paysans. Ils se retirèrent de nouveau dans le bourg et le défendirent vaillamment. Au lieu d'apprécier ce courage héroïque, car les paysans n'avaient point de cavalerie ni d'artillerie, et le bourg n'était nullement fortifié, le prince de Guise, sans même les sommer de se rendre, mit le feu aux quatre coins de Lupfstein et cerna le village pour n'en laisser échapper personne. Tous furent brûlés et anéantis. Ceux qui essayèrent de se sauver, furent assassinés par les lansquenets italiens du duc.

La défaite de Lupfstein abattit le courage des paysans de Saverne, qui n'avaient pas assez de vivres pour soutenir un long siége. Erasme Gerber envoya messager sur messager à ses frères, dans la haute Alsace, pour les presser d'arriver ; ceux-ci, ne croyant pas le danger si imminent, prirent d'abord le château et le fort de Kaisersberg, et quand ils se mirent enfin en route pour Saverne, la ville s'était rendue.

Aussi Erasme Gerber, ne voyant pas arriver de renfort, prit-il la résolution d'entrer en négociations avec le duc de Guise. Son plan était sagement combiné. Puisque nos amis ne viennent pas ou ne peuvent pas venir, se disait-il, allons les rejoindre nous-mêmes. Dans ce but, il fit offrir au duc de mettre bas les armes, de se rendre, et de se retirer avec ses gens dans le cœur de l'Alsace. Les paysans se réservaient le droit d'emporter tous leurs biens, y compris le butin. Seules, les armes devaient être déposées. Mais il paraît que, dans ses lettres, Gerber avait annoncé à ses amis qu'il

irait chercher de nouvelles armes, et qu'il comptait revenir avec 60,000 hommes pour montrer aux ducs lorrains que les paysans alsaciens ne craignaient pas quelques brigands italiens et espagnols. Le duc de Guise prétendait avoir intercepté des lettres de ce genre, et il signa le traité dans une intention perfide et traîtresse. Les soldats reçurent ordre de chercher querelle aux paysans désarmés et de les massacrer sans miséricorde. La lutte s'engagea à propos d'un mauvais calembour. Les paysans, après avoir mis bas les armes, tenant des baguettes blanches en main, devaient se rendre au Marterberg, éloigné à peu près de quatre cents pas de la ville. A peine quelques-uns d'entre eux eurent-il franchi la porte de la ville, qu'un lansquenet, mettant la main sur un paysan, essaya de lui prendre sa montre. — Va-t'en, *schand-luder*, lui disait le soldat laboureur dans son langage grossier. (*Schand-luder*, en allemand, équivaut à peu près au mot *canaille*). — Il a dit : Vive *le gentil Luther !* s'écria le soudard ; ce sont des hérétiques, il faut les tuer. Ce fut le signal de l'attaque. Les paysans, se voyant trahis, rebroussèrent chemin et rentrèrent dans la ville pour y prendre des armes ; mais les lansquenets, les suivant de près, les assommèrent à coups de lances et de crosses. Bientôt les troupes du duc de Salm et du seigneur de Richarmenil, qui occupaient la ville, se joignirent aux assassins du dehors, et firent un carnage sans exemple dans l'histoire hideuse des cruautés humaines. Les rues de Saverne était tellement inondées de sang, qu'on ne put y marcher durant trois jours. Plus de 16,000 hommes, femmes et enfants

furent massacrés (1). Toutes les maisons furent livrées au pillage, même celles des nobles et des serviteurs de l'évêque. Toutes les femmes, de l'aveu même de l'historien Rappolstein, qui exalte cette victoire, toutes les femmes furent enlevées, traînées au camp, violées en présence de leurs maris et parents, qui à leur tour furent égorgés quelques instants après. Les femmes ne furent renvoyées dans la ville que quand cet horrible ramassis de canailles, abrutis par le sang et la crapule, tombèrent ivres-morts sur la place. Les ducs de Guise et de Vaudemont, présents à ces horreurs, cherchaient de mauvais prétextes pour s'excuser. Ils parvinrent cependant à empêcher la destruction entière de la ville, à laquelle leurs soudards avaient destiné le sort de Lupfstein. Le margrave Ernest de Baden et le bailli de Mœrsperg se trouvaient également dans le camp du duc. — Mon cher bailli, s'écria le duc de Guise, si la Confédération a besoin de moi, je suis prêt à passer le Rhin. — Que Dieu nous garde de tels amis, répondit le bailli. Et il s'en alla bien vite. L'offre du duc de Guise n'en fut pas moins acceptée par le sénéchal Georg. Celui-ci proposa à l'archiduc Ferdinand et au comte palatin de faire venir les ducs français et de leur indiquer l'Allgau, où étaient les paysans les plus courageux de l'Allemagne. Mais l'archiduc répondit que jamais il ne permettrait que de telles canailles touchassent le sol allemand.

En quittant Saverne, le duc se rendit à Marmoutier, y détruisit le château, le pilla, et y fit pendre plusieurs prédicateurs évangéliques.

(1) Selon Calmet (*Histoire de Lorraine*), le nombre des massacrés fut de 18,000. Le chroniqueur Siegersheim compte même jusqu'à 20,000.

Erasme Gerber fut fait prisonnier à Saverne même. Il fut mis à la question. Il avoua que dans quelques jours il comptait être à la tête de 60,000 hommes.

— Es-tu l'auteur des lettres que voici? lui demanda le duc.

— Je ne sais ni lire ni écrire, répondit Gerber.

— Mais les as-tu fait dicter?

— Je n'en rendrai compte qu'à Dieu.

— Tu es fier, répondit le duc; eh bien, je t'enverrai bientôt à ton chien de Dieu. En effet, le lendemain il le fit pendre dans une forêt entre deux villages incendiés par ses lansquenets.

Durant le pillage de Saverne, le duc avait reçu la nouvelle que six mille paysans s'approchaient du côté de Bouxwiller. Ayant appris, de la bouche d'Erasme, qu'ils seraient bientôt au nombre de soixante mille, et commençant du reste à sentir l'odieux de son rôle, car il avait plutôt l'air d'un chef de brigands que d'un général, il résolut de rebrousser chemin et de retourner par la vallée de Leber, mais arrivé à Stokheim, il apprit que dix mille paysans s'étaient avancés jusqu'à Scherwiller pour lui couper la retraite dans les Vosges. En effet, les paysans de la haute et de la basse Alsace avaient résolu de venger les victimes de Saverne et de mourir plutôt que de laisser rentrer dans son antre ce tigre sanguinaire.

Ils se rassemblèrent donc près de Scherwiller au nombre de dix mille, tout près du Landgraben (fossé d'une largeur de 20 pieds sur une profondeur de 24). Il fut résolu de ne pas dépasser le Landgraben et de s'en servir comme premier rempart. C'était là le lieu de rendez-vous entre les paysans venant du côté de

Strasbourg et ceux arrivant du château de Keysersberg. Mais les bas-Alsaciens, ne trouvant pas d'ennemis lors de leur arrivée, avancèrent jusqu'à Schelestadt, et dérangèrent tout d'abord le plan de la bataille. Les paysans se rangèrent alors en ordre de bataille devant Scherwiller, appuyés contre Willerthal, et leurs flancs protégés par les vignobles. L'ennemi, pour passer, était contraint de prendre d'abord d'assaut Scherwiller et de forcer le défilé entre deux montagnes plantées de vignes. Mais là, comme partout, les paysans devaient succomber par la trahison de leurs propres amis et chefs. Là, comme partout, des nobles ralliés, surtout des baillis de villes, se trouvaient dans leur camp en qualité d'espions et de traîtres. Ce fut le bailli de Reichenweyer qui, par une fausse alarme, engagea les paysans à quitter leurs positions et à avancer jusqu'à Kaestenholz, bien que le détachement de droite eût déjà cerné l'armée lorraine, qui n'avait aucune connaissance du terrain. A peine arrivé à Kaestenholz, le bailli prit la fuite; on tira sur lui sans l'atteindre. Il était sept heures du soir lorsque la bataille s'engagea. Les Lorrains profitèrent de la trahison du bailli et de la dislocation des paysans pour prendre Scherwiller d'assaut. Le village fut mis en feu pour servir de flambeau aux lansquenets du duc. Derrière le village se trouvait une horde de paysans qui se défendait avec rage. Deux assauts furent repoussés à l'arme blanche, car les douze fauconneaux des paysans étaient mal servis. Mais pendant les assauts près de Kaestenholz, les ducs, grâce à leur cavalerie, avaient tourné les montagnes et avaient fait irruption dans le camp des paysans en rompant le défilé étroit, si maladroitement

abandonné par eux. Cette attaque inopinée mit le trouble parmi ces malheureux dont les premiers rangs, en se tournant, déchargeaient leurs armes sur leurs propres frères. Il faisait nuit close; par moment le champ de bataille était éclairé par les flammes de Scherwiller. Les paysans, connaissant bien le terrain, se retirèrent derrière la wagenbourg; mais quelques lansquenets italiens s'étant glissés derrière les barricades, soulevèrent et dévoyèrent quelques chariots dans le but de frayer un passage à la cavalerie. Ce stratagème réussit complétement. Il était dix heures du soir. Les paysans, au nombre de six mille, avaient à se défendre contre une armée de trente mille soldats qui les avaient cernés. Ils étaient debout sur une éminence; les Italiens et les Albanais, couchés ou à genoux, tiraient sur eux de bas en haut sans presque être vus. Après un combat d'une heure, les paysans, étendus les uns sur les autres, les vivants sur les morts, n'avaient pas bougé d'un pouce, et l'armée lorraine comptait déjà près de trois mille morts. Enfin, les Lorrains voyant le courage et la résolution des paysans allemands, sachant du reste que ces derniers, bien que réduits à mille homme, étaient prêts à vendre cher leur vie, suspendirent le combat, et les mille braves, à l'abri de la nuit, purent se retirer dans une forêt. Le duc de Guise, ne pouvant se rendre compte d'une défense si opiniâtre de la part de simples campagnards, écumait de rage. Voyant son armée fortement entamée, craignant en outre une nouvelle attaque, il fit décapiter à la lueur des flambeaux trois cents prisonniers, puis leva le camp la nuit même et se hâta de regagner les Vosges. S'il avait tardé jusqu'à

sept heures du matin, lui et toute son armée auraient péri. Le lendemain, une horde de sept mille paysans se joignit aux mille braves de Scherwiller pour le poursuivre, mais ils n'avaient point de cavalerie, et le duc fuyait au pas de course. Plus d'un lansquenet maraudeur fut pris et mis à mort.

Arrivé à Nancy, le tyran lorrain dont la soif de sang n'était pas encore assouvie, fit arrêter quelques prédicateurs français, entre autres Schuch, pasteur de Saint-Polten, qu'il accusait d'hérésie; Schuch resta fidèle à ses principes, et fut condamné par le duc à être brûlé vif. L'exécution eut lieu à Nancy, le 19 août 1525. Le duc assista lui-même à cet horrible spectacle, et encouragea les bourreaux à bien chauffer l'enfer de l'hérétique.

Deux siècles plus tard, un Guise allemand, le duc de Brunswick, marcha avec une armée de barbares germaniques contre les *paysans* français. Il arriva jusqu'à Verdun et fut honteusement chassé. C'est ainsi que l'histoire venge elle-même les héros vaincus du progrès. « L'histoire, dit Schiller, est le tribunal suprême de Dieu, *Die Weltgeschicht', ist das Weltgericht!* » Elle répare ses torts elle-même!

VIII

TRAHISON DE GOETZ, BATAILLE DE KOENIGSHOFEN

VIII

TRAHISON DE GOETZ, BATAILLE DE KOENIGSHOFEN

Siége de Liebfrauenberg. — Trois assauts repoussés. — Levée du siége. — Derniers efforts de Wendel Hipler. — Florian Geyer reparaît. — Opinion infâme de Melanchton sur le peuple. — Le comte palatin de Bade parjure à son serment et aux traités signés. — Il fond sur les paysans pacifiques avec un corps d'armée. — Sa jonction avec le sénéchal. — Marche sur Wurzbourg. — Le fort de Neckarsulm occupé par les terroristes de Weinsberg. — Négociations secrètes entre Goetz et Dietrich Spaet. — Parjure et fuite de Goetz. — Défense désespérée du fort. — Pour la troisième et dernière fois les paysans ne savent pas profiter du hasard. — Capitulation de Neckarsulm. — Scène étrange entre un père sur l'échafaud et son fils parmi les spectateurs. — Passage de la Tauber. — Terreur générale. — Débandade. — *Chasse aux sangliers.* — Fuite de Hipler et de Metzler.

Dans la Souabe, en Alsace, en Thuringe et en Saxe, les bannières des paysans étaient tombées ; il ne restait que la horde centrale, campée près de Wurzbourg, et celle de l'Allgau.

Vis-à-vis de Wurzbourg était le fort Frauenberg, espèce de citadelle qui menaçait perpétuellement la liberté de la ville. C'était le seul château resté debout en Franconie ; les autres avaient été pris ou incendiés par la

horde de Florian. Il eût mieux valu laisser là la citadelle de Frauenberg, marcher sur Nuremberg, et réunir autour de cette ville toutes les forces armées des campagnes ; mais la ville de Wurzbourg insista pour la destruction du château de Frauenberg. Durant le siége, les malheurs des paysans de la Souabe abattirent le courage de leurs frères en Franconie, et Goetz eut le temps d'exécuter sa trahison, préméditée dès le premier moment de son entrée en fonctions comme chef.

C'était le 15 mai, jour néfaste de la bataille de Frankenhausen où Munzer périt avec ses paysans. L'arc-en-ciel en plein midi que Munzer avait pris pour un bon augure avait été également vu par la horde centrale et interprété en sa faveur. On résolut de tenter un assaut sur le fort. L'attaque eut lieu à neuf heures du soir par la horde de Florian ; elle fut repoussée avec vigueur. Une seconde attaque eut lieu le lendemain, mais également sans succès. Les paysans y perdirent quatre cents de leurs meilleurs combattants. Une troisième attaque devait avoir lieu le jour même, lorsque la nouvelle arriva au camp de la défaite des paysans en Souabe et à Weinsberg. Goetz qui, tout d'abord, s'était opposé au siége, déclara qu'il était temps de quitter Wurzbourg et d'avancer vers la Souabe. Il était trop tard.

Après la bataille de Boeblingen, la ville de Heilbron, au lieu de se rappeler les serments prêtés par elle à la Confédération évangélique, s'empressa d'envoyer une députation au duc Georg, pour l'inviter à venir occuper la ville. Wendel Hipler, à peine instruit des malheurs de ses frères, quitta précipitamment Heilbron et se rendit dans le camp de la horde centrale. Le brave chancelier déploya une activité étonnante; partout où

il passa, il encouragea ses amis à rester fidèles à la bonne cause et à risquer tout plutôt que de se rendre. Dans ce moment suprême, Florian Geyer reparut aussi pour partager le danger et mourir à la tête de ses braves; le tocsin retentit de nouveau dans tous les villages de la Franconie, et la horde centrale fournit encore un corps d'élite de huit mille combattants.

Aux jours du danger, lorsque le peuple était partout victorieux, le comte palatin Louis avait fait de grandes concessions à ses paysans. La paix avait été scellée par un grand repas auquel nobles et manants prirent part et se traitèrent mutuellement sur le pied d'égalité. Les paysans de Bade avaient religieusement observé les traités signés, à ce point qu'ils repoussèrent une horde amie qui en voulait à leurs seigneurs; mais depuis les victoires remportées par le sénéchal sur les cohortes, le comte, excité par les évêques réfugiés de Wurzbourg et de Spire, avait fait de nouveaux préparatifs de guerre. Pour soulager sa conscience, il consulta Melanchton sur les douze articles. Voici la réponse de ce calomniateur de Thomas Munzer; elle est curieuse à plus d'un titre :

« Il serait à désirer qu'un peuple si sauvage et si mal élevé que le peuple allemand eût encore moins de libertés. Tout ce que l'autorité fait est bien fait. Si l'autorité confisque des biens communaux et monopolise des forêts, personne ne doit y trouver à redire; si elle ôte la dîme aux églises pour la donner à qui bon lui semble, les Allemands doivent se taire, comme les Juifs auxquels les Romains ont pris les vases sacrés du temple. L'autorité a le droit d'infliger des punitions selon le besoin

du pays, car Dieu l'a établie pour obvier au mal et pour le punir. Les paysans n'ont, en aucune manière, le droit de prescrire des lois à l'autorité; c'est un crime de leur part de ne pas vouloir rester serfs et de refuser la dîme. Les Allemands sont un peuple si licencieux et si sanguinaire qu'il mériterait bien encore des châtiments plus sévères. Aussi Dieu nomme-t-il le régime temporel un glaive; qu'il agisse, qu'il tranche donc, comme un glaive qu'il est! »

Il est hors de doute que toutes ces extravagances despotiques ont été écrites par Melanchton dans un moment de folie réactionnaire, et que, revenu à la raison, il a condamné lui-même ces horribles maximes, dignes de Tibère et de Caligula; mais cette lettre n'est pas moins un témoigaage éclatant du rôle odieux que le parti de Luther a joué dans cet horrible drame.

Soulagé par les encouragements sanguinaires de Melanchton, le comte palatin se mit en relations avec le duc Georg, et profita de la première occasion pour rompre les traités signés et pour fondre sur les paysans. Le 23 mai, il quitta Heidelberg avec un corps d'armée fort de quatre mille cinq cents fantassins et de mille huit cents cavaliers. Il tomba d'abord sur Malsch, bourg considérable, berceau de la révolte; les paysans, qui ne s'attendaient nullement à une attaque, se défendirent vaillamment, mais, comme à Lupfstein, le comte fit mettre le feu aux quatre coins du village et le réduisit en cendres avec tous ceux qui s'y trouvaient. Le 27 mai, la ville de Bruchsal se rendit à discrétion; la ville d'Eppingen fut également prise; les chefs furent décapités, et les paysans du Brurain forcés de payer 40,000 florins de rançon. Le 28 mai, le comte palatin

opéra sa jonction avec le duc Georg. L'armée de la Confédération souabe formait un corps de treize mille hommes, dont mille arquebusiers à longs canons, commandés par l'évêque de Trèves, et une nombreuse artillerie. Cette heureuse journée fut fêtée par une orgie monstre. *A Wurzbourg!* tel fut le mot d'ordre de l'armée des confédérés. D'avance, ils comptaient sur une victoire éclatante.

Grâce à l'inaction de la horde centrale près de Wurzbourg, les hordes de Wurtemberg étaient anéanties, Weinsberg était brûlé, et Heilbron repris par les confédérés.

Il ne restait plus aux paysans qu'à battre en retraite. Wendel Hipler envoya des messagers au duc Ulric, à la horde de Hegau, et les engagea à s'avancer pour tomber sur les derrières du duc Georg, afin de le mettre entre deux feux. Un envoyé se rendit en Alsace pour presser les paysans alsaciens de passer le Rhin. Afin de gagner du temps, des négociations de paix furent entamées avec le sénéchal; mais celui-ci, connaissant leur situation, (car il en était instruit par Goetz lui-même) ne répondit même pas et avança toujours. La horde centrale jeta alors les paysans les plus compromis de Weinsberg, et partant les plus désespérés, dans le petit fort de Neckarsulm avec tout le matériel de guerre trop lourd pour être transporté, et recula jusqu'à OEringen. Là, la cohorte devait rejoindre la horde d'Odenwald, forte encore de 5,000 hommes; mais Goetz de Berlichingen, par un détour qu'il fit prendre à la cohorte en passant par Loenvenstein, non-seulement manqua totalement la horde franconienne, mais les paysans d'Odenwald gagnaient Neckarsulm pendant que lui et sa cohorte

arrivaient à Œringen; puis, à peine arrivé, il disparut du camp.

Depuis longtemps Goetz était entré en négociations secrètes avec Dietrich Spaet, conseiller de la Confédération à Ulm. Au moment du danger, le héros de Berlichingen profita du désordre et du découragement des paysans pour s'enfuir comme un voleur. Dans ses Mémoires Goetz s'excuse bien, en disant qu'il n'avait accepté les fonctions de chef que pour un mois, et que ce jour-là le terme était expiré. Mais le chevalier dialecticien, oublie qu'il avait prêté serment comme membre de la Confédération évangélique, et que, comme tel, même en déposant son titre de chef, son devoir l'appelait dans les rangs des paysans comme simple soldat.

Le lendemain de sa fuite, il envoya à la horde une lettre dans laquelle il l'invita à se rendre à discrétion, en promettant que tous, excepté ceux de Weinsberg, seraient reçus à merci.

Cette lettre acheva de mettre le trouble dans la horde découragée. Ce fut un sauve qui peut général: Au bout d'une heure, il ne restait plus que deux mille combattants à Hipler et à Metzler qui avaient pris le commandement de la cohorte.

Le duc, instruit par Goetz son protégé, de la dissolution de la horde, avança vers Neckarsulm pour prendre la ville d'assaut : mais dans cette ville étaient les Weinsbergeois qui se défendirent avec désespoir. Durant cinq heures le duc commanda la charge, et toujours les assaillants furent repoussés avec perte. Enfin, à la nuit tombante, le duc résolut de bloquer la ville et de remettre le combat au lendemain.

Les assiégés s'étaient défendus avec d'autant plus de courage qu'ils comptaient sur le concours de leurs frères, qui à tout moment devaient arriver pour attaquer le duc par derrière; et c'eût été facile, car, durant la nuit, l'armée du duc, ivre de sang et de vin, s'était campée sur les bords du Neckar, vers Heilbron, à la barbe de 5,000 Franconiens qui avaient manqué la horde centrale à OEhringen. Mais là, comme partout, les fautes du duc même le sauvèrent. Les paysans voyant les feux de bivouac de l'ennemi sur une ligne très-étendue, le crurent plus nombreux que jamais, et au lieu de hasarder une attaque, ils se retirèrent vers OEhringen.

Trois fois la fortune leur avait livré l'armée du duc, trois fois ils la laissèrent échapper.

Le lendemain, les bourgeois de Neckarsulm se voyant abandonnés et cernés de tous côtés, ouvrirent les portes de la ville au duc Georg, et lui livrèrent les chefs principaux des paysans, dont soixante furent décapités. Tous les villages d'alentour furent pillés ou réduits en cendres.

Les paysans se retirèrent vers Krautheim. Le duc les fit poursuivre par la cavalerie et marcha lui-même sur OEhringen. Cette ville fut sauvée de l'incendie par l'intercession du duc Albrecht de Hohenlohe. Elle paya 2,000 florins de rançon et démolit les maisons des principaux conjurés. C'est à OEhringen qu'un garçon de six ans, assistant aux exécutions politiques et voyant subitement son père apparaître sur l'échafaud, s'écria : Mon père, que fais-tu donc là haut? — Mon fils, répondit le père, je vais en enfer maudire le ciel et prier pour toi. Les gardes furent obligés d'enlever cet en-

fant, qui seul, parmi une troupe de femmes en pleurs, s'opposa à ces horribles exécutions.

Wendel Hipler et Metzler, de crainte d'être coupés par un détachement du duc, s'avancèrent vers Kœnigshofen, aux bords de la Tauber. Mais à peine arrivés dans la plaine, ils aperçurent les escadrons de Frowen de Hutten qui venait à eux du côté du Schupfergrund. Les paysans alors, sans débrider, se dirigèrent avec toute la wagenbourg et trente-trois pièces de guerre sur une éminence au-delà de Kœnigshofen, un peu à gauche vers Bischofsheim. Leur plan, par ce mouvement, était d'empêcher les confédérés de passer la Tauber; mais, malgré leurs efforts, ils ne purent s'opposer à ce passage, car le fleuve étant trop près de la montagne dénudée sur laquelle se trouvaient établies leurs pièces, les coups mal dirigés passaient par-dessus la tête de l'ennemi. Les paysans, du reste, étaient découragés, démoralisés, et dès le commencement de la bataille la moitié de leurs combattants avaient pris la fuite. La terreur devint générale lorsque l'ennemi, qui avait cerné la montagne, attaqua de tous les côtés. Deux mille des plus courageux se sauvèrent dans la forêt voisine pour tenter une dernière résistance. Dans la forêt, du moins, ils n'avaient rien à craindre, ni de la cavalerie ni de l'artillerie. Les paysans se cachèrent par petites troupes dans les fourrés, sous les ronces et jusque sur les arbres. Plus de cinq cents étaient grimpés sur les arbres pour tirer de là sur les lansquenets. Le duc, après avoir fait cerner la forêt, ordonna à ses arquebusiers d'y entrer et de faire une battue générale. Ce fut un singulier spectacle, une véritable chasse aux sangliers. « Les paysans, dit l'évêque de Trèves, se défendirent comme des san-

gliers sauvages frappés par les balles. » Ils tiraient du haut des arbrés, de dessous les ronces, de derrière les fourrés. On ne pouvait avancer qu'après avoir tué et massacré tous ceux qui se trouvaient à vingt pas alentour. L'ennemi perdait autant de monde que les paysans. Enfin, vers le soir, six cents paysans, poussés au désespoir, formant dans une éclaircie un double carré, jurèrent de mourir jusqu'au dernier plutôt que de se rendre à discrétion. Après un combat de deux heures, Guillaume de Furstenberg, le chef des lansquenets, voyant cette noble conduite, leur assura la vie sauve. Ils étaient encore trois cents. Ils se rendirent, et telle fut l'admiration de toute l'armée pour ces braves, que les lansquenets, tout barbares et sauvages qu'ils étaient, les traitèrent avec les plus grands égards. Ils furent cependant condamnés à payer une rançon.

Cette bataille, à part la chasse aux sangliers, fut moins sanglante que les précédentes. On compte en tout 4,000 morts de part et d'autre, mais elle fut déshonorée par la conduite cruelle du sénéchal. Plusieurs paysans, dans l'espoir de s'évader pendant la nuit, avaient fait les morts et étaient restés couchés sur le champ de bataille ; le sénéchal, ayant appris cela, fit faire une battue générale ; cinq cents paysans, soit blessés, soit sains et saufs, furent trouvés parmi les morts. Au lieu d'en avoir pitié, le sénéchal les fit massacrer la nuit même ; pas un seul ne fut sauvé. Plusieurs chefs furent décapités. Cependant Hipler et Metzler eurent le bonheur de s'échapper. On ne trouva du premier que son manteau. Tous les villages qui avaient pris part à l'insurrection furent brûlés et pillés ; les exécutions furent si générales, que les princes les appelaient des *jeux de quilles*.

IX

MORT HÉROIQUE DE FLORIAN GEYER ET DE LA HORDE NOIRE

IX

MORT HÉROIQUE DE FLORIAN GEYER ET DE LA HORDE NOIRE

Florian, l'Achille de la Guerre des Paysans. — Mot d'ordre de sa horde. — Méprise et devoir. — Bataille de Sulzdorf. — Retraite de Florian dans le château d'Ingolstadt. — Lansquenets de la horde de Florian. — Défense héroïque. — Nouvelle retraite de Florian avec deux cents braves. — Ses adieux à la lueur des flambeaux. — Il lui reste sept héros. — Il rejoint la horde de Gaildorf. — Fête de la Pentecôte. — Il organise une nouvelle bande. — Il ne perd ni le courage ni l'espoir. — Mort sublime. — Il est atteint par son propre beau-frère, Guillaume de Grumbach. — Hutten et Florian.

Il me faudrait la plume d'Homère pour décrire dignement la mort héroïque de Florian, l'Achille de la Guerre des Paysans. Chevalier sans peur et sans reproche, aussi vaillant dans le combat que sage dans le conseil, il bouda les paysans après la nomination de Goetz aussi longtemps que ceux-ci furent victorieux ou eurent chance de victoire ; mais voyant les malheurs de ses frères, Florian, oubliant tous les torts qu'on avait eus envers lui, accourut se mettre de nouveau à la tête de sa horde noire pour tenter un dernier effort, pour

vaincre ou mourir. Tout n'était pas encore perdu. A côté de la horde d'Odenwald, battue à Kœnigshofen, dont Florian n'avait pas de nouvelles, le chef Grégor, dans la haute Franconie, tenait en échec le margrave Casimir. Quelques messagers annoncèrent bien à Florian la perte de ses camarades à Kœnigshofen et à Nekarsulm ; mais le vaillant héros, ne connaissant que son devoir qui l'appelait au secours de Wendel Hipler, n'ajouta aucune foi à cette nouvelle désastreuse et se dirigea courageusement, en quittant Wurzbourg, vers la plaine de Sulzdorf. Le mot d'ordre de sa horde aguerrie était : *point de quartier*. Ils avaient juré en effet, non-seulement de n'en point donner, mais encore de n'en point recevoir. Florian croyant la horde d'Odenwald entre lui et l'ennemi, et ne comptant nullement se trouver en face de ce dernier, avait quitté le château d'Ingolstadt pour camper dans la plaine même, à une demi-lieue de la forêt de Guttenberg.

Le duc Georg, après avoir fait lui-même la reconnaissance du terrain, jeta à l'instant sa meilleure cavalerie entre la forêt et le camp de Florian. Celui-ci, voyant devant lui un ennemi puissant et nombreux, et reconnaissant l'impossibilité de se retirer dans la forêt, se barricada derrière les chariots, et engagea la bataille. Mais, cerné de tous les côtés, il lui était impossible de tenir tête en rase campagne à toute une armée ; et, tandis que les paysans de Franconie, fuyant en tous sens, tombaient sous les coups des confédérés, Florian, avec six cents de sa brave horde et une cinquantaine de lansquenets, se fraya un passage et atteignit le village et le château d'Ingolstadt.

Florian était le seul chef des paysans qui eût embau-

ché des lansquenets. Les paysans qui, au commencement de la guerre, avaient refusé de les accueillir, reconnurent, mais trop tard, l'immense avantage qu'ils auraient pu tirer de cette troupe mercenaire, qui, malheureuse et prolétaire elle-même, aurait certainement préféré marcher avec les paysans contre les nobles que de batailler avec ces derniers contre les paysans. Cela est si vrai que, deux jours avant l'engagement dans la plaine de Sulzdorf, les lansquenets du duc, sachant que Florian n'était pas loin, firent une émeute, refusèrent de marcher, et tuèrent trois hommes qui se séparaient d'eux pour prendre le parti du duc. En vain celui-ci leur rappela-t-il leurs serments : — Que nous importe nos serments, répondirent-ils, il nous faut de l'argent, faute de quoi nous ne marcherons pas. Le duc s'exécuta de son mieux ; il aurait bien voulu les châtier, mais craignant que, dès le premier engagement, ils ne tombassent eux-mêmes sur ses autres troupes, comme cela était arrivé au duc Léopold d'Autriche, force lui fut de céder et de garder sa rancune jusqu'après la pacification complète.

Pendant que Florian se jetait dans le château, deux cents de ses braves envahirent l'église et le cimetière pour empêcher l'ennemi de poursuivre leur chef. De tous les coins de l'église, du haut de la tour crénelée, des fenêtres et jusque de la dernière flèche, les paysans lancèrent tour-à-tour des pierres et des balles sur les assaillants. Ceux-ci, voyant qu'ils n'en viendraient pas à bout, jetèrent des torches allumées dans l'église. En peu de temps l'édifice fut en flammes, mais au lieu de se rendre, les deux cents héros tirèrent encore sur l'ennemi du milieu de l'incendie. Pas un d'eux ne de-

manda grâce, tous périrent dans l'église, mais l'ennemi perdit pour le moins autant de monde.

Le château, quoiqu'en ruines, était encore entouré de murs assez hauts et d'un fossé large et profond. Florian s'y fortifia de son mieux et accueillit l'ennemi avec force arquebusades. Il n'y eut que trois lâches qui, cherchant à se sauver, furent percés par les lances des gens du comte palatin. Le comte fit braquer toute sa grosse artillerie sur cette bicoque, et, au bout d'un quart d'heure, il y avait une large brèche dans le premier mur. A l'instant, le comte donna ordre de prendre le château d'assaut. Cela paraissait si facile, que tous les cavaliers, nobles et roturiers, mirent pied à terre pour y entrer. Crottés jusqu'à l'échine, car le fossé était plein d'une boue gluante et argileuse, les assaillants montèrent sur la brèche, mais là se trouvaient des hommes qui avaient résolu de vendre cher leur vie. Après avoir accueilli les ennemis par une vigoureuse décharge, les assiégés, au lieu de tirer, lancèrent sur eux des pierres, sautèrent des murs, et les chassèrent à coups de crosses dans le fossé marécageux. Plus de deux cents des assiégeants restèrent sur la place. Le comte palatin, tout furieux, dirigea de nouveau ses nombreux canons sur le premier mur d'enceinte. Plusieurs nouvelles brèches plus larges y furent pratiquées; un second assaut fut commandé, et ce premier obstacle fut enlevé sans aucune résistance de la part des assiégés.

Ce silence n'était pas de bon augure pour les assaillants. Aussi, à peine le premier mur franchi, ils virent avec effroi qu'il y en avait un second qu'il fallait démolir pour arriver jusqu'à l'intérieur de la ruine. Une

seule porte était pratiquée dans ce second mur; au-dessus de cette porte se trouvait une croisée; mais sous la porte même se tenaient les restes héroïques de la bande noire qui en défendaient vigoureusement le passage : de la croisée il pleuvait des balles, des pierres, des tuiles et des poutres. Il y avait là 5,000 hommes contre 300, et ce furent les 5,000 qui reculèrent. On s'avisa alors de transporter les canons dans les brèches du premier mur pour les braquer sur le second. Une ouverture s'y déclare, l'ennemi avance et force les braves *noirs* jusque dans leurs derniers retranchements. Confédérés et noirs jettent leurs fusils; les derniers, du reste, n'avaient plus de poudre, et il s'engage autant de combats singuliers qu'il y a de combattants. Sur ces entrefaites, la nuit étant survenue, nuit de nuages et d'orage, Florian, voyant l'impossibilité de se maintenir, quitte le château et se fraie un passage avec deux cents de ses braves vers un petit bois voisin. Poursuivi par le comte palatin, qui cependant n'a pas le courage d'entrer dans le bois, Florian, loin de se tenir sur la défensive, fait des sorties et tue tout ce qui tombe sous sa main. Enfin, voyant venir le jour, et jugeant bien qu'il n'y avait plus de salut, il tint un conseil à la lueur d'une torche de résine. La plupart de ses compagnons étaient blessés ou hors de combat. Ils désiraient la mort. Sept seulement résolurent d'accompagner Florian jusqu'au dernier moment. Il leur fit ses adieux, — adieux silencieux, mais déchirants, — et parvint, avec ses sept fidèles, à gagner le large. Son but était d'atteindre la horde de Gaildorf, qui était encore entière, et de recommencer la guerre.

A la pointe du jour, les confédérés pénétrèrent dans le bois et massacrèrent tous ceux qui n'avaient pu ni voulu suivre Florian. Ils se laissèrent tuer sans aucune résistance. C'était le jour de la Pentecôte.

Après la bataille de Boeblingen, cette journée fut la plus terrible pour l'armée des confédérés. Elle y perdit deux fois plus de monde que les paysans. Les chevaux étaient si fatigués, qu'ils moururent par douzaines, et que le duc fut forcé de lever le camp à cause des miasmes qui l'empestaient.

Tous les villages des environs furent brûlés et détruits. Tous ceux qui s'y trouvaient périrent par les flammes ou par les lances de l'ennemi. On ne fit point de quartier. La consternation était partout.

Florian seul ne perdit point courage. Aussi longtemps qu'il conservait sa tête et son bras, il ne désespérait pas de l'avenir de son pays. Au bout de trois jours, suivi de ses sept héros, il gagna Than, où naguère avait campé la horde de Gaildorf.

Mais les nouvelles des défaites de Kœnigshofen et d'Ingolstadt avaient paralysé tous les mouvements des paysans de cette contrée. La horde s'était complétement dissoute, la plupart des paysans de Hall avaient de nouveau fait leur soumission, d'autres avaient pris la fuite... N'importe! tout cela n'ébranla pas encore le courage de Florian. De nouveau il organisa une horde, retint les paysans armés qui n'avaient pas encore renouvelé leur soumission, et résolut de parcourir et de soulever les contrées de Ries, de Rotenbourg et de Barngrund; mais son heure avait sonné. Le 9 juin, Florian Geyer, à la tête d'une petite troupe de paysans, fut atteint par ses persécuteurs sur le Spel-

tich, espèce de colline boisée entre les châteaux de Belberg et de Lemberg. Ce fut son propre beau-frère, Guillaume de Grumbach, qui l'assaillit avec un détachement de troupes réglées. Florian tomba avec tous ses amis, et en tombant il se couvrit le visage.

Comme Hutten, Florian sorti des premiers rangs des nobles, ne rêva que l'affranchissement et l'unité de son pays. Son cœur ne battait que pour le bonheur du peuple. Héros sans tache, profondément pénétré des vérités évangéliques, il était le premier et le dernier au combat et ne perdit un instant ni courage ni espoir. Il eut le bonheur de mourir sur le champ de bataille pour une grande idée qui remplissait et occupait toute sa vie : idée impérissable, invincible, qui trente fois vaincue, se relève toujours plus glorieuse, plus vivante que jamais. — Quand un jour tous les peuples seront libres et heureux, quand un jour l'esprit de l'Evangile planera sur l'humanité et la remplira de joie et de liberté, on élèvera des statues à Hutten et à Florian, vrais chevaliers du Saint-Esprit, grands héros de la liberté humaine.

—

X

LES VAINQUEURS ET LES VAINCUS

X

LES VAINQUEURS ET LES VAINCUS

Massacres à Wurzbourg. — Cruautés et barbaries des vainqueurs. — Berthold Aichelin, monstre cruel, ami du sénéchal. — Le parricide margrave Casimir fait aveugler cinquante-neuf paysans et défend, sous peine de mort, de leur servir de guide. — Sa fin misérable. — Mort de Deuchlin et du moine aveugle. — Exécutions générales et en masse. — On y va de gaîté de cœur. — Plaisanteries patibulaires. — Exactions. — Trahison de deux chefs des paysans, Walter Bach et Caspar Schneider. — Fidélité de Knopf de Luibas. — Sa mort. — Bulgenbach est décapité. — Les deux comtesses de Rappolstein. — Une main de cadavre qui se venge. — Dernière tentative. — La Confédération souabe convoque une diète. — Les paysans en Autriche. — Gaismeyer. — Changement de politique en France. — Succès et échecs de Gaismeyer. — Il est assassiné par un sbire autrichien. — Dispersion et fin des chefs de la guerre. — Résultats de la guerre. — Tiers-état allemand. — Fin de Wendel Hipler, de Carlstadt, de Goetz, du sénéchal et de Luther. — La Guerre des Paysans et la révolution de 89.

L'histoire déplore et condamne les désordres qui ont ensanglanté la grande et noble révolution de 89 ; mais où trouver des expressions assez énergiques pour stigmatiser les barbaries inhumaines que l'aristocratie victorieuse de 1525 exerça en Allemagne contre la dé-

mocratie vaincue. Il n'est pas d'injustice, de cruauté, de raffinement de cannibales, que les vainqueurs n'aient exercé contre les malheureuses victimes qui s'étaient soulevées au nom de la parole de Dieu, et qui, vaincues, ne demandaient que justice. Nous avons tracé un faible tableau des massacres de Saverne; des scènes pareilles se répétèrent malheureusement en Allemagne même, notamment à Wurzbourg, où la bourgeoisie, lâche et traîtresse, pactisant avec le sénéchal, promettait de lui livrer les chefs des paysans, pendant qu'elle engageait ces derniers à rester dans la ville pour être à l'abri des poursuites. Non-seulement les chefs furent odieusement livrés et décapités, mais les soldats du duc massacrèrent huit cents paysans auxquels on avait garanti la vie sauve. Partout les villages furent réduits en cendres avec tout ce qui était dedans. Le sénéchal ne voyageait plus que dans la société d'une douzaine de bourreaux. Son ami Berthold Aichelin, soudard de la ville d'Ulm, parcourut la Souabe et la Franconie avec les exécuteurs des hautes-œuvres, et fit mettre à mort les paysans qui tombaient en son pouvoir, qu'ils se disculpassent ou non. Tous ceux qui prononçaient le nom de l'Evangile furent pendus, souvent des propres mains d'Aichelin. Ce monstre se vantait d'avoir, durant six semaines, pendu et fait pendre plus de vingt paysans par jour. Le duc lui fit cadeau des biens de deux chefs de Heilbron, mais la ville, quoique soumise, refusa d'exécuter les ordres du duc.

Parmi les vainqueurs, l'homme le plus cruel fut le parricide margrave Casimir. Il voyageait d'un village à l'autre avec des gibets ambulants. Sans perdre son

temps à choisir, il faisait d'ordinaire saisir les cent premiers paysans venus du village, en faisait décapiter ou aveugler une vingtaine, et coupait les poings aux autres. La peine cruelle et monstrueuse de l'aveuglement fut notamment exécutée sur cinquante-neuf paysans de Kizingen, qui le prièrent, mais en vain, de les décapiter.

« Vous avez juré, leur dit-il avec une ironie cruelle, de ne plus regarder ma face ; eh diantre ! il faut tenir son serment. » Après avoir assisté lui-même à ce supplice infernal, il les chassa du village et défendit, sous peine de mort, de leur donner des guides. La plupart tombèrent et trouvèrent la mort dans des ravins ; un petit nombre d'entre eux seulement survécurent quelque temps, mendiant sur la grande route et maudissant le margrave. Un jour, l'horrible bourreau s'étant amusé à donner l'aumône à un de ces malheureux : « Dieu vous bénisse, répondit l'aveugle, à moins que vous ne soyez un ami du margrave : alors que Dieu vous maudisse ! » Le noble vainqueur s'étant approché du malheureux aveugle pour lui donner un soufflet, le chien de ce dernier, devinant son intention, sauta sur lui et le mordit à la poitrine. Il mourut plus tard, comme un misérable, d'une honteuse maladie.

Partout les plus nobles têtes des chefs et des prédicateurs étaient tombées les unes après les autres. A Rottenbourg, à Menzingen, le prédicateur Deuchlin et le *moine aveugle* furent décapités le même jour. Le moine refusa de mettre la tête sur le billot. Il fut frappé debout et ne tomba qu'au troisième coup.

Les exécutions furent si fréquentes, qu'on y allait presque de gaîté de cœur. A Wurzbourg, plusieurs

paysans qui, s'ils étaient restés aux derniers rangs, auraient eu la vie sauve, se pressèrent dans le premier rang pour être décapités; d'autres s'étant échappés, les valets du bourreau saisirent les premiers venus, condamnés ou non, pour les remplacer. Un petit paysan qu'on conduisait à l'échafaud, s'écria : — Mon Dieu, il faut déjà mourir, et je ne me suis pas rassasié deux fois dans ma vie! Un autre, durant le trajet fatal, dit au bourreau : — Mais où voulez-vous donc que je mette mon chapeau quand je n'aurai plus de tête? — C'est vrai, répondit celui-ci; et il alla demander sa grâce qu'il obtint.

Après les exécutions, vinrent les exactions. Quand on a tant de vies à sa disposition, il faut bien en vendre quelques-unes : c'est un moyen de battre monnaie employé par les grands scélérats de toutes les époques. Le duc Georg, le comte palatin, le margrave Casimir, tous les ducs et comtes de la Thuringe, de la Franconie et de la Souabe, firent des tournées pour extorquer de l'argent aux villes et aux villages qu'ils n'avaient pas intérêt à anéantir par le meurtre et l'incendie. Tous ceux qui avaient une tête avec quelques idées dedans, notamment les prédicateurs, furent exécutés par les bourreaux; mais ceux qui avaient une poche et quelque chose dedans, purent se racheter à tant par poche.

Tout cela n'était pas de nature à pacifier les campagnes, et au bout de trois semaines, la cohorte de l'Allgau, forte de six mille hommes, s'était augmentée jusqu'à vingt mille; mais elle fut trahie par ses deux chefs, Walter Bach et Caspar Schneider, qui la vendirent au sénéchal pour une forte somme de ducats, de ces ducats extorqués aux paysans mêmes.

La cohorte était campée sur une éminence fortifiée, près de Schrattenbach, et se trouvait dans une excellente position vis-à-vis de l'armée du sénéchal. Elle avait une bonne artillerie et réunissait dans son sein tous les braves des autres hordes qui étaient parvenus à se sauver. Mais Walter Bach, le traître, non-seulement les fit sortir de leur bonne position, mais encore fit mettre le feu aux caissons remplis de poudre, de manière que deux tiers de la cohorte se débandèrent; le reste, commandé par Knopf de Luibas, ne se laissa pas entraîner et se fortifia de nouveau près de Sulzberg. Le sénéchal campait près de Durrach; mais au lieu d'attaquer, le duc préféra mettre tous les villages d'alentour en feu. Les malheureux paysans, campés sur une montagne, sans vivres ni poudre, voyaient à deux pas d'eux périr dans les flammes, leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Le découragement, le dégoût de la vie les saisirent, et ils se rendirent au duc à discrétion. Les chefs, Knopf de Luibas le premier, furent décapités; les prédicateurs furent pendus et les autres mis à contribution.

Les hordes de la Suisse, du Schwarzwald et de l'Alsace se dispersèrent en même temps. Le chef Hans Muller de Bulgenbach fut décapité à Lauffenbourg. Ensisheim s'était rendue à l'Autriche; des scènes hideuses de carnage s'y passèrent; un grand nombre de paysans compromis se réfugièrent à Mulhouse et à Bâle.

Chose curieuse! Les premières hostilités furent provoquées par une comtesse de Rappolstein, qui forçait les paysans de lui chercher des coquilles. Une autre comtesse de Rappolstein parcourait maintenant les contrées de Lupfen pour sauver les paysans victimes des fureurs de l'aristocratie. Ayant trouvé des hommes

pendus dans la forêt de Reichenweyer, elle les décrocha de ses propres mains et en sauva quelques-uns.

Les paysans de la Forêt-Noire, après une dernière tentative, s'étaient également dispersés. Un de leurs chefs, le prédicateur Hans Rebman, fut pris par le comte Rudolph. Celui-ci lui fit crever les yeux avec une cuiller de fer, et fit emplir de paille les orbites.

Le malheureux expira durant l'opération; les autres furent pendus. Conrad Ichle de Nudermühle, un des braves paysans qui, vainqueurs, avait ménagé l'abbaye de Saint-Blasien, fut également pris et pendu. Le lendemain, on trouva la main de Conrad clouée sur les murs de l'abbaye, avec l'inscription : « Cette main se vengera. » Un mois après, l'abbaye fut réduite en cendres, et tous ceux qui s'y trouvaient périrent dans les flammes.

Au milieu de cette désolation générale, un cri de joie et de vengeance parcourait les pays allemands depuis les Alpes jusqu'aux Vosges. Les paysans autrichiens s'étaient emparés d'une cinquantaine de nobles, y compris leur chef, le cruel Dietrich, et avaient exercé sur eux le droit de talion.

Un nouveau chef leva en Tyrol la bannière de la liberté et du vrai christianisme. Gaismeyer, homme pieux, courageux et expérimenté, soutenu en secret par la France et la république de Venise, avait formé une horde en Tyrol, pour arracher ce pays à la domination de l'Autriche. La politique imaginée plus tard par le grand Richelieu commençait à poindre. Les débris des hordes révolutionnaires palpitèrent de nouveau, semblables à des tronçons de serpents, cherchant, mais en

vain, à se réunir. Les tyrannies et les cruautés des vainqueurs étaient devenues insupportables. Tous les anciens droits des paysans furent abolis. On leur ôta jusqu'aux instruments aratoires, de peur qu'ils ne s'en servissent en guise d'armes; on leur défendit de se réunir le dimanche pour fêter leurs patrons; on leur prescrivit la manière de porter la barbe; on força leurs femmes de s'habiller en noir et de changer leurs costumes ordinaires; des bandes d'orphelins et de veuves parcouraient le pays en mendiant, pleurant et mourant de faim. Les exactions des seigneurs furent telles que la Confédération souabe, ennemie des paysans, fut forcée de prendre leur parti et de menacer de guerre le clergé et les seigneurs, qui partout exerçaient le droit de vie et de mort dans les campagnes.

Il se formait de nouveau des sociétés et des réunions secrètes en Souabe et en Franconie. Le mot d'ordre était : *Que veux-tu ?* et la réponse : *Ce que tu veux, je le veux aussi.* Gaismeyer avait remporté en Tyrol quelques petites victoires sur les Autrichiens ; un éclair d'espoir illuminait les figures attristées des victimes, lorsque Gaismeyer perdit une bataille près de Brunexen et se réfugia à Venise. Le gouvernement de Venise lui donna 400 ducats de revenu. Gaismeyer négocia de nouveau avec le gouvernement français pour embaucher une armée; mais, sur les conseils de l'évêque de Brixen, le gouvernement autrichien résolut de le faire assassiner. Gaismeyer s'était rendu à Zurich. On avait offert une forte somme à un de ses trabans pour le tuer; celui-ci refusa; on en chercha un autre, et le pieux et chevaleresque chef, prêt à créer une nouvelle

armée, fut poignardé par un sbire autrichien, en sortant de la maison d'un de ses amis. Ce fut un coup mortel pour les nouveaux conjurés d'Allemagne. Il y avait bien encore des bandes de vagabonds qui, sous prétexte de mendier, incendiaient les châteaux et assassinaient des nobles et des prêtres; le chef Hans Matten était à la tête d'une de ces bandes, prêt à se joindre à Gaismeyer; mais les meilleures têtes de l'époque étaient, les unes abattues, les autres fugitives à l'étranger. Tous les prédicateurs avaient disparu. L'Allemagne n'était plus qu'un corps frémissant sans tête, et le peuple avait l'âme déchirée. Il ne se souleva plus pour le moment; mais même silencieux et soumis, la Confédération souabe le craignait tellement, qu'elle résolut de rester sous les armes Elle convoqua une diète pour le 27 août 1526, dans le but d'arranger les démêlés entre les nobles et les paysans; elle ordonna enfin aux seigneurs de traiter les paysans avec bonté et grâce, sous menace de les abandonner à leur sort, en cas d'attaque de la part de ces derniers.

Plus de MILLE châteaux et couvents furent détruits par les paysans. Le temps des burgraves était passé à tout jamais. Les bourgs disparus ne pouvaient plus servir de refuge aux nobles détrousseurs de grand chemin, et les couvents, ces pépinières de fanatisme et d'ignorance, ne purent plus se relever. Les princes eux-mêmes, quoique vainqueurs, poursuivirent le système des paysans et sécularisèrent les couvents ménagés par ces derniers. Avant la Guerre des Paysans, la noblesse, par ses bourgs et ses forêts, le clergé, par ses couvents, dominaient la bourgeoisie et la gouver-

naient, sous prétexte de la protéger. A partir de la guerre, le tiers-état domine en Allemagne, et la noblesse se réfugie dans les cours, dans l'armée, dans la diplomatie et dans l'administration, pour s'y créer des titres, des priviléges, de nouvelles sources de pouvoir et de richesses.

En France, la féodalité nobiliaire et cléricale fut combattue et vaincue par la royauté; en Allemagne, ce fut le peuple qui la terrassa; mais, en véritable Samson, ce peuple s'enterra lui-même sous les ruines de l'édifice.

La plupart des héros de la guerre avaient mordu la poussière; un petit nombre fut assez heureux pour échapper par la fuite, si l'on peut appeler heureux ceux qui mangent le pain de l'exil ! On n'entendit plus parler de Georg Metzler. Claus Calw reparut quinze années plus tard comme marchand de bestiaux. Andrès Wittich fut trouvé mort dans un fossé de la grande route. Hans von der Matten resta longtemps à la tête d'une bande de brigands. Hans Flux fut sauvé par l'intercession de l'Autriche, moyennant rançon. Benkler devint braconnier, Feuerbacher et Theus Gerber se sauvèrent en Suisse, Wendel Hipler erra fugitif dans les campagnes, déguisé et avec un faux nez; il assista même en spectateur à la diète de Spire, en 1526. Il fut pris plus tard et mourut dans la prison de Neustadt. Carlstadt, sauvé par une jeune fille qui, à l'aide d'une corde, lui fit franchir les murs de Rottenbourg, fut d'abord caché par son ancien ennemi Luther, redevenu son ami; puis, s'étant de nouveau brouillé avec lui, il se rendit en Suisse et fut nommé professeur à Bâle, grâce à l'intervention de Zwingli.

La légende dit que c'est le diable qui l'a emporté. Enfin, Goetz de Berlichingen récolta le fruit de sa trahison. Malgré son amitié avec Dietrich Spaet et la protection du sénéchal, il fut mis en prison, accusé de haute trahison, et placé sous la surveillance perpétuelle de la Confédération. Il lui fut défendu de jamais monter à cheval et de passer une nuit hors de sa maison. Il devint la risée du peuple, et les gamins du village chantèrent des ponts-neufs sur son compte. Le sénéchal lui-même ne recueillit que de l'ingratitude, soit de la Confédération, soit de l'archiduc Ferdinand. Vers la fin de sa vie, il changea complétement d'opinion, et demanda pardon à Dieu d'avoir vaincu les paysans. Il mourut bourrelé de remords.

Enfin, Luther reconnut, mais trop tard, ses torts envers les paysans et leurs chefs. Il n'avait pas vu d'abord la connexion intime qui existe entre la théologie et la politique. Apôtre de la réforme religieuse qui allait s'accomplir sous ses yeux, il avait peur que son œuvre à lui ne fût compromise par les prétentions politiques que les paysans y rattachaient. Maintenant que, par la réaction politique, la réforme religieuse même était arrêtée au beau milieu de son cours, maintenant que les hommes de progrès maudissaient la Réforme et l'égoïsme de ses représentants, Luther, désenchanté, dépopularisé, attristé par les fureurs et les méfaits des princes qu'il avait soutenus, devint sombre, pensif, et traîna une vie de langueur et de découragement. Il mourut en 1546.

Jamais, à aucune époque, l'Allemagne ne posséda tant de véritables grands hommes que dans le court intervalle de la Réforme à la Guerre des Paysans.

Sans citer le parti de Luther, qui était puissant et qui, dans son sein, comptait un petit nombre de princes humains et pénétrés de leur sainte mission, l'Allemagne d'alors a vu des hommes tels que Franz de Sikingen, Ulric de Hutten, l'évêque Albrecht, le docteur Carlstadt, Thomas Munzer, Wendel Hipler, Florian Geyer, une foule de chefs courageux et pénétrés des vérités évangéliques, enfin une armée de prédicateurs, tous de l'école de Munzer, dont l'éloquence égalait le courage personnel, et qui, tour-à-tour, maniaient la parole et l'épée. Après les individualités de premier ordre, le duc Ulric de Souabe et Jacquet Rohrbach se distinguent au second rang.

Terminons par les observations de l'historien Zimmerman :

« Le mouvement populaire du seizième siècle nous apparaît comme une carcasse de vaisseau naufragé, comme un fragment incomplet, comme un épisode isolé et abrupt ; mais l'histoire, qui plane sur les siècles et qui ne perd jamais le fil conducteur, quoique invisible, du progrès, l'histoire y reconnaît l'origine de la grande révolution française du dix-huitième siècle. En effet, l'esprit qui anime la Guerre des Paysans est absolument le même qui, deux siècles et demi plus tard, a ébranlé et renversé les fondements de l'Europe. En 1525, c'est le peuple qui fut vaincu ; en 1793, ce fut l'aristocratie. — Tout crime est suivi de sa vengeance, toute victime trouve son expiation, toute semence porte ses fruits.

» Les libertés religieuse et politique sont les sœurs jumelles de la Réforme. Dès la naissance de la première, l'autre était couchée à ses côtés dans le même

berceau. En 1525, toutes deux reçurent le baptême de sang. Mais après le premier cri retentissant dans l'Europe entière et poussé par la liberté politique, celle-ci, la cadette, fut mise en prison ; tandis que l'autre, l'aînée, grandissait et se fortifiait. Quand elle sera majeure, soyez-en sûr, elle délivrera sa sœur jumelle et l'affranchira complétement. Elle a déjà commencé à démolir une à une les pierres de sa geôle.

» La liberté monte et descend avec le véritable christianisme. La victoire de celui-ci est aussi la victoire de celle-là ; non pas de cette liberté fougueuse et licencieuse dont les hommes se servent pour donner libre cours à leur égoïsme, mais de cette liberté douce et éclairée qui porte le flambeau de l'humanité, et sous l'égide de laquelle chacun se sent heureux, parce qu'il sait apprécier sa dignité d'homme, parce qu'il peut se développer selon les lois divines de la nature, parce qu'il se sent protégé contre les injustices d'en haut et d'en bas; parce qu'il verra son voisin aussi heureux, aussi digne, aussi bon que lui, et que, dans le cas contraire, il est protégé par les lois, soit contre les empiètements du pouvoir, soit contre les excès du peuple.

» Les peuples marchent dans la voie progressive tracée par Dieu même. Ils y marcheront toujours, malgré tous les obstacles. Ces obstacles mêmes sont autant de moyens pour aider à élever le royaume de Dieu, royaume dans lequel tous les hommes seront reconnus comme frères, comme fils de Dieu, jouissant des mêmes droits, en deçà et au-delà de la vie terrestre.

» Autre chose est l'avenir du voyant, autre chose

l'avenir du mathématicien ! — Telles espérances dont le raisonnement, enfermé dans le cercle étroit du présent, se moque en souriant et en hochant la tête, deviennent des réalités et des points de réunion entre la raison et la foi...

» CRAIGNEZ DIEU ET SOYEZ JUSTE. »

—

ERRATA

—

Pages 101, 102, 103 : Goerg, *lisez* Georg.

TABLE

—

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION. 1
L'HISTOIRE ET L'HISTORIEN. 11
HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE DES PAYSANS. 29
PRÉLIMINAIRES ET CAUSES DE LA RÉFORME ET DE LA GUERRE DES PAYSANS. 31
ULRIC DE HUTTEN ET FRANZ DE SIKINGEN. 45
LE PAUVRE CONRAD ET LE DUC ULRIC DE WURTEMBERG. 73
PREMIERS SOULÈVEMENTS DES PAYSANS. — LES DOUZE ARTICLES. 85
THOMAS MUNZER. 105
OUVERTURE DES HOSTILITÉS. 133
BATAILLE DE LEIPHEIM. — MORT DE JACOB WEHE. 141
SUITE DE LA PRISE D'ARMES ET DES HOSTILITÉS EN SOUABE ET EN FRANCONIE. 153
MOUVEMENT A ROTTENBOURG. — LE DOCTEUR CARLSTADT. 165
WENDEL HIPLER ET GEORG METZLER. 175
JACQUET ROHRBACH, FLORIAN GEYER, GOETZ DE BERLICHINGEN. 181
LA TERREUR A WEINSBERG. 193
CRISE. — CONSTITUTION DE WENDEL HIPLER. 213
HOFMANN LA SORCIÈRE. — PRISE DE HEILBRON. 225

DUPLICITÉ DE GOETZ. — MODIFICATION DES DOUZE ARTICLES. — MOUVEMENT SUR LES BORDS DU RHIN, EN ALSACE ET EN LORRAINE. 233
TRAITÉ DE WEINGARTEN. 245
BATAILLE DE BOEBLINGEN. 253
THOMAS MUNZER, SON TRIOMPHE, SA DÉFAITE, SON MARTYRE ET SA MORT. 263
TRAHISON DE GOETZ. — BATAILLE DE KŒNIGSHOFEN. 297
MORT HÉROIQUE DE FLORIAN GEYER ET DE LA HORDE NOIRE. 309
LES VAINQUEURS ET LES VAINCUS. 319

FIN.

CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

JANVIER 1860

Le prix des Livres de ce Catalogue augmente de 25 cent. par volume pour l'étranger.

Bibliothèque Moderne.

FORMAT GRAND IN-12.

Livres à 3 fr.

LES OUBLIÉS ET LES DÉDAIGNÉS, figures littéraires du XVIIIe siècle, par CH. MONSELET (*Linguet — Mercier — Dorat-Cubières — Olympe de Gouges — Le Cousin Jacques — Le Chevalier de la Morlière — Le Chevalier de Mouhy — Desforges — Gorgy — La Morency — Plancher-Valcour — Baculard d'Arnaud — Grimod de la Reynière*), 1 vol.

LES FLEURS DU MAL, par CHARLES BAUDELAIRE, 1 vol. (épuisé).

POÉSIES COMPLÈTES de THÉODORE DE BANVILLE (*Les Stalactites; Odelettes; Le Sang de la Coupe*, *La Malédiction de Vénus,* etc.), avec une eau-forte titre, dessinée et gravée par LOUIS DUVEAU, 1 vol.

POÉSIES COMPLÈTES de LECONTE DE LISLE (*Poemes antiques — Poèmes et Poésies*, ouvrages couronnés par l'Académie française — *Poésies nouvelles*), in-12, avec une eau-forte, dessinée et gravée par Louis DUVEAU, 1 vol.

LES PHILIPPIQUES de LAGRANGE-CHANCEL, nouvelle édition, revue sur les éditions de Hollande, sur le manuscrit de la bibliothèque de Vesoul, et sur un manuscrit aux armes du Régent, précédée de Mémoires pour servir à l'Histoire de Lagrange-Chancel et de son temps, en partie écrits par lui-même, avec des Notes historiques et littéraires, par M. DE LESCURE, 1 vol.

AFFAIRE DU COLLIER. — MÉMOIRES INÉDITS DU COMTE DE LAMOTTE-VALOIS, sur sa vie et son époque, — 1754-1830 — publiés d'après le manuscrit autographe, avec un historique préliminaire, des pièces justificatives et des notes, par Louis LACOUR, 1 vol.

EN HOLLANDE, lettres à un ami, par MAXIME DU CAMP, suivies des catalogues des musées de Rotterdam, La Haye et Amsterdam, 1 vol.

IMPRESSIONS ET VISIONS, par HENRI CANTEL, précédées d'une préface par Hippolyte BABOU, 1 vol.

CAMPAGNES D'ITALIE de 1848 et 1849, par le général SCHOENHALS, aide-de-camp de Radetsky, ouvrage traduit sur la 7e édition allemande, par Théophile GAUTIER fils, avec une préface et une carte, 1 vol.

Livres à 2 fr.

LETTRES FAMILIÈRES ÉCRITES D'ITALIE A QUELQUES AMIS, DE 1739 A 1740, par CH. DE BROSSES, avec une étude littéraire et des notes par HIPPOLYTE BABOU. (Seule édition sans suppressions). 2 vol.

LETTRES D'UN MINEUR EN AUSTRALIE, par ANTOINE FAUCHERY, 1 vol.

COURONNE, histoire juive, par ALEXANDRE WEILL, 1 vol.

EMERAUDE, par ALEXANDRE WEILL, 2e édit., revue, 1 vol.

HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE DES PAYSANS, par ALEXANDRE WEILL, seconde édition revue, corrigée et précédée d'une nouvelle préface, 1 vol.

ESQUISSES PARISIENNES, scènes de la vie, par THÉODORE DE BANVILLE (*Les Parisiennes de Paris.* — *Les Noces de Médéric.* — *Un Valet comme on n'en voit pas.* — *La vie et la mort de Minette.* — *Sylvanie.* — *Le Festin des Titans.* — *L'illustre Théâtre.*) 1 vol.

LES PAYENS INNOCENTS, nouvelles, par HIPPOLYTE BABOU (*La Gloriette* — *Le Curé de Minerve* — *Le dernier Flagellant* — *L'Hercule chrétien*, *Jean de l'Ours* — *Histoire de Pierre Azam* — *La chambre des belles saintes*), 1 vol.

ESSAIS SUR L'ÉPOQUE ACTUELLE. — LIBRES OPINIONS MORALES ET HISTORIQUES, par EMILE MONTÉGUT (*Du Génie français* — *La Renaissance et la Réformation* — *Des Controverses sur le XVIIIe siècle* — *De la Toute-Puissance de l'Industrie* — *De l'Individualité humaine dans la Société moderne* — *De l'Idée de monarchie universelle* — *De l'Homme éclairé* — *De l'Italie et du Piémont* — *Fragment sur le Génie italien* — *Werther* — *Hamlet* — *Confidences d'un Hypocondriaque*), 1 vol.

LA DOUBLE VIE, nouvelles, par Charles ASSELINEAU (*Le Cabaret des Sabliers* — *L'Auberge* — *Les Promesses de Timothée* — *Mon Cousin don Quixote* — *Le Roman d'une Dévote* — *Le Mensonge* — *Le plus beau Temps de la Vie* — *La Jambe* — *La Seconde Vie* — *L'Enfer du Musicien* — *Le Presbytère*). 1 vol.

CONTES DE LA MÉRIDIENNE, par HENRI DE LACRETELLE (*Lucciola.* — *La Robe blanche.* — *Serena.* — *Le Cygne de Mantoue.* — *Le Banc du Jardin.* — *La Terrasse du Docteur*). 1 vol.

LES TRÉTEAUX DE CHARLES MONSELET, farces et dialogues, avec un frontispice dessiné et gravé par BRACQUEMOND (*L'Aca-*

démie. — Le Siége de la Revue des Deux-Mondes. — La Bibliothèque. — Le Vaudeville du Crocodile. — Les Pastilles de Richelieu. — Les deux Dumas. — Les Fils. — Quatre hommes et un caporal. — La Police littéraire. — L'Enfer des gens de lettres. — La Semaine d'un Jeune Homme pauvre. — Le Duel. — La Distribution des Prix. — Mon Ennemi). 1 vol.

HONORÉ DE BALZAC, par THÉOPHILE GAUTIER, édition revue et augmentée, avec un portrait gravé à l'eau-forte par E. HÉDOUIN, et des fac-simile d'autographes, 1 vol.

LES AMIS DE LA NATURE, par CHAMPFLEURY, avec un frontispice gravé par BRACQUEMOND, d'après un dessin de GUSTAVE COURBET, et une caractéristique des œuvres de l'auteur par EDMOND DURANTY, 1 vol.

OPUSCULES HUMORISTIQUES DE SWIFT, traduits pour la première fois par LÉON DE WAILLY (*Instructions aux domestiques. — Proposition pour l'encouragement de la poésie en Irlande. — Lettre à une très-jeune personne sur son mariage. — Traité des bonnes manières et de la bonne éducation. — Résolution pour l'époque où je deviendrai vieux. — Bévues, défectuosités, calamités et infortunes de Quilca. — Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à charge à leur pays. — Prédictions pour l'année* 1708. — *Dernières paroles d'Ebenezer Elliston au moment d'être exécuté. — Méditation sur un balai. — Irréfutable essai sur les facultés de l'âme. — Pensée sur divers sujets moraux et divertissants*). 1 vol.

OMBRES ET VIEUX MURS, par AUGUSTE VITU (*La Grange-Batelière — François Suleau — Le Château de Tournoël — La Lanterne — L'Hermite de la Chaussée-d'Antin — Le Lendemain du Massacre — Le Château de Lesdiguières — Le Rhum et la Guillotine — Le Pont-de-Beauvoisin. S.-Geoire — Paul-Louis Courier — L'Almanach Royal — La Paresse et les Paresseux*). 1 vol.

A LA GRAND'PINTE, poésies d'AUGUSTE DE CHATILLON, avec une préface de THÉOPHILE GAUTIER, seconde édition très-augmentée, 1 vol.

LES PRINCES DE LA MAISON ROYALE DE SAVOIE, par M. EDOUARD DE BARTHÉLEMY, 1 vol.

Livres de Formats divers.

ÉMAUX ET CAMÉES, par THÉOPHILE GAUTIER, seconde édition augmentée, avec fleurons, culs-de-lampe et en-tête dessinés par E. THEROND, 1 vol. in-8°. 3 fr.

THÉOPHILE GAUTIER, par CHARLES BAUDELAIRE, notice littéraire, précédée d'une lettre de VICTOR HUGO, avec un portrait de Théophile Gautier, gravé par E. THÉROND, 1 vol. in-8° (même format qu'*Emaux et Camées*). 1 fr.

SOPHIE ARNOULD, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits, par ED. et J. DE GONCOURT, 2e édition, 1 vol. 1 fr.

ŒUVRES INÉDITES DE PIRON, prose et vers, accompagnées de Lettres également inédites adressées à Piron par Mesdemoiselles Quinault et de Bar, avec une introduction et des notes par Honoré BONHOMME. — 1 v. in-8° avec fac-simile. 6 fr.
1 v. in-12 *id* 3 fr. 50

RECUEIL DES FACTUMS D'ANTOINE FURETIÈRE, de l'Académie françoise, contre quelques-uns de cette académie, suivi des preuves et pièces historiques données dans l'édition de 1694, avec une introduction et des notes historiques et critiques, par Charles ASSELINEAU, 2 vol. in-16. 7 fr.

LA DÉFECTION DE MARMONT EN 1814, ouvrage suivi d'un grand nombre de documents inédits ou peu connus, d'un précis des jugements de Napoléon 1er sur le maréchal Marmont, d'une notice bibliographique avec extraits de tous les ouvrages publiés sur le même sujet, par RAPETTI, 1 vol. in-8° 6 fr.

LE COMTE GASTON DE RAOUSSET-BOULBON, SA VIE ET SES AVENTURES, D'APRÈS SES PAPIERS ET SA CORRESPONDANCE, par HENRY DE LA MADELÈNE, 1 vol. in-12, 2e édition. 1 fr.

*

HISTOIRE CRITIQUE ET ANECDOTIQUE DE LA PRESSE PARISIENNE, 2e et 3e années (1857-1858), par FIRMIN MAILLARD, 1 vol. in-18. 2 fr.

LA LORGNETTE LITTÉRAIRE, DICTIONNAIRE DES GRANDS ET DES PETITS AUTEURS DE MON TEMPS, par CH. MONSELET, 2e édition, 1 vol. in-16. 1 fr.

LA FOIRE AUX ARTISTES, petites comédies parisiennes, par Aurélien SCHOLL, 2e édition, 1 vol. in-16. 1 fr.

PHILOSOPHIE DU SALON DE 1857, par CASTAGNARY, 1 vol. in-16 sur papier vergé. 1 fr.

LES 14 STATIONS DU SALON DE 1859, suivies d'un récit douloureux, par ZACHARIE ASTRUC, 1 vol. in-18. 2 fr.

DU GÉNIE FRANÇAIS, par EMILE MONTÉGUT, 1 vol. in-16. 1 fr.

LANDES FLEURIES, poésies, par PAUL VRIGNAULT, fort in-18. 3 fr.

PARIS ET LE NOUVEAU LOUVRE, ode, par THÉODORE DE BANVILLE, in-8° 50 c.

Publications à petit nombre.

HISTOIRE DU SONNET POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, par CH. ASSELINEAU, 2e édition, in-8°. 3 fr.

JEAN DE SCHELANDRE, POETE VERDUNOIS (1585-1635) étude littéraire suivie de la réimpression des *Gayetés*, d'après le seul exemplaire connu, par CHARLES ASSELINEAU, 2e édition, in-8°. 3 fr. 50

ANDRÉ BOULLE, ébéniste de Louis XIV, par CHARLES ASSELINEAU, 2e édition, in-8°. 1 fr. 50 c.

LES MÉMOIRES DE Mme DE LA GUETTE, par HIPPOLYTE BABOU, in-8°. 1 fr.

LA CARTE A PAYER D'UNE DRAGONNADE NORMANDE EN 1685, par Louis Lacour, in-8°. 1 fr. 50

UN COURRIER DE PARIS EN 1664. — LETTRE INÉDITE DE MÉZERAY, publiée par J.-Edouard Gardet, in-8°. 1 fr.

ANTOINE LEMAITRE, par Rapetti, ancien professeur suppléant au Collége de France, in-8°. 1 fr. 50

QUELQUES MOTS SUR LES ORIGINES DES BONAPARTE, par Rapetti, nouvelle édition, in-8°. 2 fr.

DE LA MODE, par Théophile Gautier. 6 fr.

Livres en Dépôt.

Littérature.

MOSCHEK, mœurs polonaises, par Hollœnders, 1 vol. in-12, 2 fr.

SUISSE ET SAVOIE, souvenirs de voyage, par H. Champly, in-12. 1 fr.

VISIONS D'AMOUR, par J. E. Allaux, in-18. 1 fr.

DU RÉTABLISSEMENT DE L'ORDRE DE MALTE, par M. de Barghon Fort-Ryon, brochure in-8°. (*Se vend au profit de l'Œuvre.*) 60 c.

Industrie.

ESSAI SUR L'ÉTAT ACTUEL DE L'INDUSTRIE ARDOISIÈRE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE, par L. Smyers, in-8°. 2 fr.

Histoires locales.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LA VILLE D'ALENÇON ET SUR SES SEIGNEURS, précédés d'une dissertation sur les peuples qui ont habité anciennement le duché d'Alençon et le comté

du Perche, et sur l'état ancien de ces pays, par Odolant Desnos, seconde édition publiée d'après les corrections et les additions manuscrites de l'auteur et annotée par M. Léon de La Sicotière, avocat, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, suivie d'une bibliographie alençonnaise, de la recherche de la noblesse de la généralité d'Alençon et d'autres pièces justificatives, in-8° (première partie). 4 fr.

HISTOIRE DES COMTES DU PERCHE DE LA FAMILLE DES ROTROU, par O. Des Murs, in-8°, avec planche. 6 fr.

HISTOIRE DE MARGUERITE DE LORRAINE, DUCHESSE D'ALENÇON, bisaïeule de Henry IV, fondatrice et religieuse du monastère de Sainte-Claire d'Argentan (diocèse de Seès), par l'abbé E. Laurent, chanoine honoraire de Bayeux, 1 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

NOTICE HISTORIQUE SUR L'ABBAYE ROYALE DE SAINTE-CLAIRE D'ARGENTAN, pour faire suite à l'Histoire de Marguerite de Lorraine, par l'abbé E. Laurent, 1 vol. in-12. 2 fr. 50

SAINT-GERMAIN D'ARGENTAN (diocèse de Séez), histoire d'une paroisse catholique pendant les trois derniers siècles, par l'abbé E. Laurent, in-16. 2 fr. 50 c.
Ces trois derniers volumes pris ensemble 5 fr.

LA MAJOR, cathédrale de Marseille, par Casimir Bousquet, in-8°, avec planches. 8 fr.

ANNALES DES CAUCHOIS DEPUIS LES TEMPS CELTIQUES JUSQ'UA 1830, par Ch.-Juste Houël, avocat à la cour royale de Paris. 3 vol. in-8°, ensemble de près de 1,500 pages. 12 fr.

En cours de publication

Histoire politique et littéraire de la Presse en France, avec une Introduction historique sur les Origines du Journal et la Bibliographie générale des journaux depuis leur origine, par Eugène Hatin.

AVANT 1789

Introduction historique. — Recherches sur les origines du Journal chez les anciens et chez les modernes. — Chroniqueurs, Gazetiers et Nouvellistes. — Gazettes manuscrites, Nouvelles à la main.

Naissance du Journal. — La *Gazette*, histoire et bibliographie. — Son fondateur Th. Renaudot, ses inventions et ses tribulations; ses démêlés avec la Faculté de Médecine, avec la Fronde.

La Presse sous la Fronde; explosion de l'esprit polémique. Les *Mazarinades*. Essais de journalisme.

Gazettes en vers : La *Muse historique* de Loret. Ses imitateurs, Scarron, Mayolas, etc.

Le Petit Journal. — Alliance de la politique et de la littérature : le *Mercure galant* et ses imitateurs; le *Journal de Paris*, premier journal quotidien en France, etc. — Alliance de la littérature et de l'industrie : les *Petites Affiches*, etc

La Presse littéraire : Histoire du *Journal des Savants;* Bayle et ses *Nouvelles de la République des Lettres;* Basnage, Le Clerc, etc., *Journal de Trévoux*, etc., etc.

Lutte du journalisme contre l'esprit philosophique et littéraire du

XVIIIe siècle. — L'abbé Desfontaines et Fréron, le *Nouvelliste du Parnasse*, l'*Année littéraire*, etc., etc.

Journaux historiques et Journaux français publiés à l'étranger : *Journal de Verdun*, *Journal de Genève*, *Annales* de Linguet, etc.

Journaux clandestins : *Nouvelles ecclésiastiques ; Journal du Despotisme*, etc.

Encore les *Nouvelles à la main*.

DEPUIS 1789

La Presse pendant la Révolution ; — sous l'Empire, — sous la Restauration ; — sous la Monarchie de Juillet ; — en 1848.

Etat actuel de la Presse : Les Journaux et les Journalistes ; Législation de la Presse, etc.

Résumé politique : Ce qu'a été la Presse, — Ce qu'elle est, — Ce qu'elle devrait être.

Bibliographie, depuis l'origine des journaux jusques et y compris 1858.

—

L'*Histoire politique et littéraire de la Presse en France* formera six beaux volumes d'environ 500 pages chacun. Elle paraît en même temps in-8° et grand in-12.

Les trois premiers volumes sont en vente. Le quatrième paraîtra en février 1860.

PRIX DU VOLUME IN-8° : 6 FR.;
— IN-12 : 4 FR.

En cours de publication à la même Librairie

HISTOIRE DE SOIXANTE ANS

PAR

HIPPOLYTE CASTILLE

10 VOL. IN-8° AVEC 40 PORTRAITS

A une époque où les *Mémoires* et les *Correspondances* posthumes viennent contredire l'histoire écrite il y a vingt et trente ans sur les documents officiels, si souvent contraires à la vérité, notre chronique nationale des soixante dernières années qui suivent la Révolution s'altère. La connaissance de cette période de notre histoire est cependant le complément nécessaire de l'éducation de tout Français, à quelque classe qu'il appartienne.

Or l'éparpillement de cette période historique est aujourd'hui tel, que le seul épisode des Girondins, sous la plume féconde de M. de Lamartine, forme huit volumes in-8°. Les redites qui sont la conséquence de cet éparpillement ne sont pas moins frappantes. Il est évident, par exemple, que le récit de la bataille de Waterloo clora l'œuvre de M Thiers et commence celle de M. de Vaulabelle ; que la Révolution de juillet finit le livre de M. de Vaulabelle et commence celui de M. Louis Blanc. L'enchaînement des faits en est rompu, et ces doubles récits forment pour le lecteur des volumes à peu près superflus.

La refonte et la condensation de ces vastes matériaux devient chaque jour d'une utilité plus pressante. M. Hippolyte Castille a entrepris depuis plusieurs années ce grand travail que nous publions sous un titre qui en précise le cadre : *Histoire de soixante ans*. C'est une œuvre que ses difficultés et son importance recommandent à la plus sérieuse attention.

L'*Histoire de soixante ans*, en dehors des hautes considérations qui ont déterminé son auteur à l'écrire, offre, au point de vue matériel, des avantages qu'il ressort des attributions des éditeurs d'exposer au public.

Pour connaître aujourd'hui l'histoire des faits qui se sont écoulés en France de-

puis 1788 jusqu'à la Révolution de février 1848, on est obligé, en se bornant à un seul écrivain par époque, de lire, je suppose, le nombre de volumes suivants :

THIERS, *Histoire de la Révolution*..........	10 vol.
— *Histoire du Consulat et de l'Empire*.	18 vol.
VAULABELLE, *Histoire des Deux Restaurations*	8 vol.
LOUIS BLANC, *Histoire de Dix ans*...........	5 vol.
ÉLIAS REGNAULT, *Histoire de Huit ans*......	3 vol.
TOTAL..................	44 vol.

Outre une dépense de temps considérable, c'est une dépense d'argent qui ne s'élève pas à moins de *deux à trois cents francs*.

Une histoire en dix volumes, comprenant la même période historique, offre donc une économie de temps et une économie d'argent considérables.

Dix volumes permettent facilement d'ailleurs à tous les faits de trouver leur place. Ils n'offrent pas l'inconvénient des précis. Ce qu'on nomme en littérature l'*intérêt,* la *couleur,* le *détail intime,* peut se produire à l'aise dans l'espace de dix volumes, sans que la matière historique, contenue dans de justes limites, puisse s'étendre et dégénérer en roman.

Unité de doctrine, unité de méthode, unité de récit, précision et condensation des faits ; économie de temps ; bon marché ; tels sont les avantages que cette publication offre au public.

Une table de classement des portraits sera imprimée à la fin du dernier volume de chacune des séries dont se composera l'*Histoire de soixante ans*. La La première série, *La Révolution*, 1789—1800, formera 4 volumes.

Les trois premiers volumes sont en vente avec les portraits de Louis XVI, Marie-Antoinette, Mme de Lamballe, Mirabeau, Danton, Robespierre, Saint-Just, Mme Roland, Camille Desmoulins, Marat, Vergniaud, Charlotte Corday.

Prix du volume avec quatre portraits : 5 fr.

Alençon. — Typ. de POULET-MALASSIS et DE BROISE.